

317

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

---

TOME TRENTE-NEUVIÈME

FASCICULE 1

(Numéro 115)

---

PARIS (7<sup>e</sup>)

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1938



# SOMMAIRE

## DU PREMIER FASCICULE

|   | Pages. |
|---|--------|
| Gustave GUILLAUME. — Théorie des auxiliaires et examens des faits connexes.....                       | 5      |
| Mirko DEANOVIĆ. — Divergences entre les emprunts latino-romans en Dalmatie.                           | 25     |
| A. GRAUR. — Syncope des voyelles accentuées en roumain.....   | 49     |
| J. DENY. — Existe-t-il des préfixes en turo ?.....  | 51     |
| Georges DUMÉZIL. — Racines oubykhs et tcherkesses à u- préfixé.....                                   | 67     |
| Georges DUMÉZIL. — Le préfixe verbal moyen-arménien <i>gu</i> .....                                   | 89     |
| Georges DUMÉZIL. — Notes sur quelques tournures et formes participiales de l'arménien. . . . .        | 93     |
| Louis RENOU. — Le suffixe védique <i>-tr</i> et les origines du futur périphrastique.                 | 103    |
| André MIRAMBEL. — Note de phonétique néo-hellénique : la contraction de <i>e</i> et de <i>i</i> ..... | 133    |
| André MIRAMBEL. — Note de syntaxe néo-hellénique : La valeur « moyenne » de quelques verbes.....      | 135    |

Toutes les communications relatives à la **rédaction** et à l'**impression** des *Mémoires* et du *Bulletin* doivent être adressées au Secrétaire adjoint :

M. Jules BLOCH, **16, rue Maurice-Berteaux, Sèvres (Seine-et-Oise).**

Toutes les communications relatives à l'**administration** de la Société, et notamment à l'**envoi des publications** et aux **séances**, doivent être adressées à l'Administrateur :

M. A. MIRAMBEL, **9, rue Condorcet, Paris (IX<sup>e</sup>).**

Les communications relatives aux **finances** de la Société, et toutes les **cotisations**, doivent être adressées *uniquement* au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. A. SAUVAGEOT, **5, rue Fernand-Widal, Paris (XIII<sup>e</sup>).**

soit en versant au compte de la Société :

Compte de chèques postaux de la Société : 174.54, Paris.

Le montant de la *cotisation annuelle* est de **50 francs** (42 francs pour les membres élus avant 1894).

Pour les *membres perpétuels*, cette cotisation est réduite à **30 francs**.

Le versement de la cotisation doit être fait dans les *trois premiers mois de l'année*.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

L'abonnement au tome 39 (= Année 1938) franco..... **100 fr.**



## THÉORIE DES AUXILIAIRES ET EXAMEN DE FAITS CONNEXES

Verbes aptes à devenir des auxiliaires. Origine de cette aptitude : leur préexistence idéelle par rapport aux autres verbes. Effet de cette préexistence : le mouvement subductif. — Mécanisme de la subduction. Moments caractéristiques de son développement. Conséquences linguistiques (auxiliaires, copules, flexions). Discussion d'exemples. — Domaine de la subduction : son objet est de résoudre, là où ils s'évoquent, les problèmes psycholinguistiques nés de la filiation idéelle des mots et, plus généralement, de tous les êtres de langue.

Les verbes qui deviennent des auxiliaires ne sont dans aucune langue des verbes quelconques. Ce sont des verbes qui ont pour cet état une vocation : ils le doivent à ce que, en vertu d'une tendance qui leur est propre, dont leur sens est la cause, et que nous nommerons *subductivité*, ils descendent dans la pensée au-dessous des autres verbes, auxquels ils apparaissent idéellement préexistants. *Être*, par exemple, préexiste dans la filiation idéelle des mots à *pouvoir*, qui préexiste à *faire*, et généralement à tous les verbes spécifiant un procès agi ou subi.

La subductivité est au maximum dans les verbes exprimant les idées fondamentales de genèse, d'existence, de possession (aperçue dans sa corrélation la plus étroite avec l'idée d'existence) et elle avoisine ce maximum, ou du moins s'en écarte peu, dans les verbes exprimant, sous une interprétation souvent fort subtile, la puissance, la volition, l'aptitude, l'accession, l'adhésion, la préhension, etc., etc. On ne saurait disconvenir, en effet, que l'action ou la passion, sous tous leurs modes, présupposent des conditions de l'ordre de celles qui viennent d'être citées. Pour agir ou subir, il faut au préalable qu'on soit, et de plus, avec la nuance requise selon le cas envisagé, qu'on puisse, qu'on veuille, qu'on sache, qu'il convienne, etc.

Portée à un haut degré, la subductivité du verbe peut avoir

des conséquences inattendues, là où on les constate. Ainsi le français, au mode impératif, réserve à quelques verbes d'une subductivité éminente un traitement particulier. L'impératif qui pour tous les autres est de forme indicative prend pour eux la forme subjonctive : *aie, sois, veuille, sache*. Ce traitement spécial vient de ce que à la subductivité du verbe s'ajoute la subductivité propre du mode impératif, l'ordre devant logiquement, dans la filiation idéale des choses, précéder l'acte. Le jeu combiné de ces deux subductivités, originellement étrangères l'une à l'autre, se résout en une subductivité tierce d'ordre modal : qui ramène le verbe du temps *in esse* qu'exprime le mode indicatif au temps *in fieri* qu'exprime le mode subjonctif<sup>1</sup>.

Les menus faits de ce genre, nombreux dans toutes les langues, et d'apparence fort diverse, ont une haute valeur d'indice et méritent à ce titre plus d'attention qu'on ne leur en accorde d'ordinaire. Scrutés avec rigueur, ils révèlent dans maints cas des procès psychiques secrets, d'une importance extrême dans la construction des langues.

La subduction du verbe est l'un de ces procès. Son action dans la langue, en toute époque et partout, est si étendue, si profonde, si variée, qu'on n'en saurait prendre une vue complète que dans le cadre général de la théorie du mot. Le présent article, moins ambitieux, se borne à en décrire le mécanisme et les effets dans les limites que son titre lui assigne.

\*  
\* \* \*

La subduction sémantique du verbe a l'allure typique des grands procès mentaux qui président à la construction des langues. C'est une opération de pensée itérative qui se répète indéfiniment à partir de ses propres résultats<sup>2</sup>.

1. Voir (p. 47) *Temps et Verbe*. Collection linguistique, XXVII.

2. Que la cause dans les langues, comme si elle était inépuisable, renouvelle incessamment son action sur ses propres effets est un fait panchronique qui confère à l'opposition linguistique une allure constante remarquable. Deux termes A et B s'opposant, l'opposition qu'ils expriment tend à se répéter en chacun d'eux et le système simple A, B à se résoudre, conséquemment, en un système double, A<sub>A</sub> et B<sub>B</sub>, d'une part, et A<sub>B</sub> et B<sub>A</sub>, d'autre part, où les termes A<sub>A</sub>, B<sub>B</sub> développent en eux-mêmes la nature qui leur a été initialement accordée, et les termes A<sub>B</sub>, B<sub>A</sub>, la nature qui leur a été initialement refusée. Il existe une tendance de la langue à révoquer le principe de contradiction. La question sera reprise, avec les développements voulus, qu'il est impossible de donner ici faute de place, dans la *Théorie du mot* (en préparation).



Deux moments caractéristiques se laissent distinguer dans cette progression.

Au début, la subduction du verbe n'est sensible que par rapport aux autres verbes. Ainsi, *être*, qui ne peut avoir alors que le sens plein d'« exister », apparaît subductif, idéellement antécédent, par rapport au reste de la matière verbale. Ne faut-il pas « d'abord<sup>1</sup> » être pour pouvoir « ensuite<sup>1</sup> » se mouvoir, aller, venir, marcher, manger, boire, dormir, jouir, souffrir, voir, regarder, entendre, écouter, sentir, penser, etc., etc. La subduction, aussi longtemps qu'elle ne dépasse pas ce degré, laisse au verbe qui en fait l'objet, la plénitude de sa signification. Ainsi limitée, nous la nommerons *subduction exotérique* (extérieure : non cachée dans le mot, non secrète en lui).

Plus avant, dans sa propre marche, la subduction a d'autres conséquences. Elle conduit le verbe non plus seulement au-dessous des autres verbes, mais au-dessous des sens moins subductifs qu'il a, dans le procès même de sa subduction, occupés antérieurement. Autrement dit, elle le fait subductif intérieurement : par rapport à lui-même. D'exotérique qu'elle était initialement, la subduction en s'amplifiant, devient *ésotérique* (intérieure : cachée dans le mot, secrète en lui).

La cause profonde de ce changement d'axe est le caractère différentiel du procès de subduction. Un verbe subductif par rapport à un autre ou à plusieurs autres l'est plus ou moins, avec des différences fugaces, en continuelle variation dans les deux sens, auxquelles l'esprit n'est pas insensible. Il les réfère les unes aux autres, et tout haut degré de subduction que le verbe atteint le fait apparaître, dans la mémoire, subductif par rapport au souvenir qu'il a laissé de lui-même sous une subduction moindre. Autrement dit, étant donnés un verbe ou un ensemble de verbes V et un verbe v subductif par rapport à V, il arrive, la subduction du verbe v oscillant entre s et  $s+q$ , que  $v_{s+q}$  se réfère à  $v_s$  et non plus à V. La subduction ésotérique est, dès lors, instituée.

Que le verbe *être* en fasse l'objet, il n'aura plus le sens aisément fixable d'« exister », que maintenait en lui la subduction simplement exotérique, mais il prendra dans la subduction plus ou moins profonde de l'idée d'existence un sens

1. La filiation idéale des mots, liée à la logique, tend à se projeter dans l'esprit en une sorte de chronologie abstraite. L'emploi qui vient d'être fait, sans grand abus, des mots *d'abord* et *ensuite* en témoigne.



moins pénétrable, *aussi facile à manier que difficile à fixer*. Le contraste, frappant, tient à ce que la subduction ésotérique ramène le mot en deçà de la pensée pensée — d'où difficulté proportionnelle d'en fixer le sens — et l'engage pour autant dans la pensée pensante — d'où facilité proportionnelle de maniement.

La valeur du verbe *être*, sous ce traitement, est celle d'un auxiliaire (*être sorti*) ou d'une copule (*être riche*) ; plus généralement d'un sémantème obéissant à une sorte de genèse inverse qui le ramène par degrés du domaine de la pensée pensée, où tout est clair et pénétrable, au domaine de la pensée pensante, où les idées en genèse ne sont encore que les mystérieuses impulsions créatrices de l'esprit.

\*  
\* \*

Ainsi, c'est à partir de mots vecteurs capables de redescendre en elle sous l'effet de la subduction, que la pensée pensante est parvenue à s'explicitier dans la pensée pensée. La toute première opération, à date historique ou préhistorique, est élective : il est fait choix dans la langue du vecteur présumé congruent. La suite dépend du propre comportement de la subduction : selon qu'elle reste *immanente* aux vecteurs qu'elle a élus ou que, *transcendante*, elle en outrepassa la donnée, ces vecteurs deviennent respectivement « stématiques », capables de se porter, de se soutenir dans la langue en mots distincts, ou « astématiques », incapables d'y avoir existence de mot.

Il s'ensuit — et le fait est d'une extrême importance en linguistique générale — que si une langue se montre totalement inhabile à porter jusqu'à la transcendance la subduction des mots-outils, elle ne pourra contenir *ipso facto* que des sémantèmes-racines et des morphèmes-mots. Une langue devient flexionnelle à partir du moment où elle accroît jusqu'à la transcendance la subduction de ses mots-outils, les obligeant par là à quêter en dehors d'eux-mêmes le support indispensable à leur existence.

Les langues qui pratiquent la subduction transcendante ont, proportionnellement, une morphologie isotope, réunissant en même lieu, dans le même mot, le sémantème et le morphème. Les langues qui ne la pratiquent pas, qui s'en tiennent systématiquement à la seule subduction immanente, ont une morphologie anisotopie, le sémantème et le morphème



y occupant, en tant que mots distincts, des lieux différents (cas du chinois).

Il convient d'ajouter que la subduction immanente n'a pas un moindre pouvoir de dématérialisation que la subduction transcendante, et que parmi les morphèmes stématiques (l'article français, par exemple, ou telle particule chinoise), il en est qui n'ont rien à envier, sous le rapport de l'immatérialité, à la flexion la plus abstraite. Mais tandis que la subduction immanente maintient le procès de dématérialisation dans les limites que le mot vecteur lui assigne par sa teneur même, la subduction transcendante, pour atteindre au but visé, outre-passe ces limites et, du même coup, retire au vecteur sa qualité de mot.

Les langues indo-européennes auxquelles nous sommes accoutumés, qui enferment et des particules (mots-outils) et des flexions, sont des langues où la subduction opère tantôt par immanence dans les limites vectorielles, tantôt par transcendance en se prolongeant au delà. Aussi bien existe-t-il, à cet égard, des degrés parmi ces langues ; et l'anglais qui, actuellement, n'est pas enclin — le trait mérite réflexion — à laisser la subduction transcender la donnée vectorielle, est moins flexionnel que le français qui l'est lui-même moins que ne l'était le latin.

L'exemple examiné plus loin (pp. 14 sv.) avec minutie du verbe français *avoir* qui s'institue parallèlement auxiliaire (*j'ai* marché) et flexion (*je marcherai*) donnera une idée du genre de résistances que la subduction ésotérique est sujette à rencontrer, au terme de sa course, dans le vecteur où elle opère, — résistances qui l'obligeront ou à transporter la suite utile de son développement à un autre vecteur non résistant, ou à transcender le vecteur résistant afin d'en obtenir, par une sorte d'extrapolation, les effets grammaticaux auxquels il se refuse intérieurement (v. p. 15).

\*  
\* \*

La subduction doit à son allure essentiellement différentielle (v. p. 7) de devenir dans la langue, en s'y développant, un facteur d'instabilité sémantique. L'instabilité se marque peu tant que la subduction garde à un degré suffisant le caractère exotérique initial, la variation subductive étant astreinte en ce cas à demeurer dans les limites que lui assigne la coordination du mot vecteur aux autres mots de la langue. Mais quand



la subduction devient ésotérique et que le mot vecteur, dégagé des liens de la coordination externe, n'a plus de référence qu'à un état subductif de lui-même, l'instabilité sémantique amplifie sans limitation ses effets.

Sous une subduction ésotérique nulle ou voisine de la nullité, le verbe *avoir* signifiera « posséder », le verbe *will* (to), « vouloir », le verbe *werden*, « devenir ». Sous une subduction ésotérique accusée, les mêmes verbes prendront par une descente plus ou moins profonde au-dessous d'eux-mêmes, qui en fera des auxiliaires, une signification dont l'impénétrabilité sera proportionnelle à la descente accomplie.

Dans certains cas, un verbe devenu auxiliaire dans des conditions de langage qui n'appellent pas une subduction forte continuera d'évoquer en lointain son sens initial ; dans d'autres, avec une subduction ésotérique plus importante, il paraîtra n'avoir gardé de ce sens initial qu'une trace insaisissable. Historiquement, on peut suivre pas à pas au début les progrès de la subduction et la lente descente du verbe au-dessous de son sens le moins subductif. Mais au début seulement. Plus tard, quand la subduction s'est puissamment accusée, ne laissant au verbe que la possibilité de descendre au-dessous de sens déjà très subductifs, et impénétrables à proportion, la chose devient beaucoup plus difficile et même finalement impossible.

Il faut donc se garder de vouloir à toute force (c'est le péché de quelques historiens) retrouver dans un auxiliaire, et plus généralement dans un mot-outil quel qu'il soit, son sens initial de sémantème. Les filiations qu'on croit pouvoir établir de la sorte ne sont à l'ordinaire qu'une image sans vérité de la filiation plus subtile qui a eu lieu réellement dans la pensée.

Actuellement, par exemple, on ne saurait sans interprétation excessive formuler d'une manière qui en marque nettement le rapport avec l'idée de possession ce que signifie *avoir* dans *avoir marché*. La subduction trop importante, trop intérieure au mot, liée à une consécution trop inaperçue, ne le permet pas. Il faut un repère extérieur au mot, ou à tout le moins fixable en lui, pour qu'on en puisse concevoir clairement l'idée.

Si, en l'absence du repère indispensable, il est impossible d'indiquer en termes d'intellection le sens vrai d'un verbe auxiliaire, du moins peut-on décrire avec exactitude le mécanisme de la subduction ésotérique, créatrice de l'état d'auxiliarité.





Le mot, dans les langues très évoluées qui nous sont familières, est le produit d'une double genèse : une genèse matérielle, qui en détermine l'être particulier (la signification), une genèse formelle qui en détermine l'être général (la partie du discours : substantif, adjectif, verbe, adverbe, etc.). La coextension de ces deux genèses dans l'ontogénèse du mot, est une condition d'entendement à laquelle il ne nous est pas permis, dans l'état actuel de notre système linguistique, de nous soustraire. Le mot s'évoque en nous sous une forme générale dont nous ne saurions nous passer. Il nous est tout à fait impossible d'évoquer un mot qui ne serait que mot, qui ne serait pas en même temps, et de surcroît, substantif, verbe, etc. L'être général nous est ici aussi indispensable que l'être particulier. Dès l'instant qu'il y a ontogénèse de mot, les deux genèses, dans les langues auxquelles nous sommes accoutumés, se superposent. Mais un mot peut s'y créer sans que les deux genèses s'accomplissent dans un temps égal, sans qu'elles soient *isochrones*. De l'isochronie de la genèse matérielle et de la genèse formelle résultent des mots exempts de subduction ésotérique, qui ne relèvent, le cas échéant, que de la seule subduction exotérique et se laissent pour cette raison définir sans difficulté en termes clairs. Mais que l'isochronie ne soit pas respectée, que la genèse formelle, par une progression plus rapide, devance la genèse matérielle, ou inversement, la plus prompte des deux à s'achever sera dans le mot complète, tandis que la moins prompte, interrompue dans son cours par l'achèvement de l'autre, — *ce qui met un terme à l'ontogénèse du mot*, — y demeurera incomplète, autrement dit subductive par rapport à ce qu'elle eût été sous son accomplissement entier.

Dans toutes les langues, les verbes auxiliaires sont des verbes dont la genèse matérielle, interrompue par un achèvement plus rapide de la genèse formelle, reste en suspens, ne s'achève pas et appelle, en conséquence, *un complément de matière* qui ne peut venir — l'ontogénèse du mot étant close — que de l'extérieur : d'un autre mot.

Dans le groupe *avoir marché*, qui nous a déjà servi d'exemple, cette opération de pensée complexe se laisse aisément reconstituer. En voici l'analyse, côté matière et côté forme.



|  | Matière | Forme |
|--|---------|-------|
| AVOIR : a) verbe complet du côté forme<br>(il se conjugue à tous les modes<br>et à tous les temps).  |         | F     |
| b) verbe incomplet du côté matière<br>(subduction)   | M-q     |       |
| MARCHÉ : Mot faisant apport de la matière<br>manquante et n'intervenant qu'à<br>ce titre (v. p. 13). | q       |       |
| Résultat d'ensemble.....   | M       | + F   |

C'est-à-dire, après addition des opérations de pensée génétiques, la recomposition d'un verbe complet (Matière + Forme) qui a repris au dehors l'équivalent de ce qui lui avait été soustrait du dedans.

Les choses ne se passent pas d'une manière différente, quant au mécanisme de l'opération de pensée, dans un groupe tel que *être riche*, qui destine le verbe *être* à tenir entre sujet et attribut le rôle de copule. La genèse formelle devançant dans l'ontogénèse du verbe *être* la genèse matérielle, celle-ci, interrompue avant son achèvement, appelle un complément d'ordre matériel, que fournit le mot *riche*.

Dans les groupes *avoir marché* et *être riche*, les mots complémentaires *marché* et *riche* restituent aux verbes subduits *avoir* et *être* non pas spécifiquement la matière qu'ils ont perdue, mais un équivalent quantitatif de cette matière. Ainsi se reconstitue sous forme de binôme l'entier d'un mot simple qui n'aurait pas subi de réduction subductive.

Cette restauration de l'intégrité quantitative du mot est, au niveau du langage, une nécessité. La réduction subductive du mot, sans restitution compensatoire, et son évocation en langage constituent des états qui, pour employer un mot de Leibniz ici exact, ne sont pas *compossibles*.

Au niveau de la langue, au contraire, la réduction subductive du mot constitue un état de définition que l'esprit accepte. Et si à côté des mots pleins, il n'existe dans aucune langue de mots tout à fait vides, du moins rencontre-t-on dans toutes des mots à matière infiniment réduite (aussi voisine de zéro que l'on voudra). La condition suffisante d'existence du mot dans la langue, c'est qu'il garde en soi un minimum de la matière capable *qualitativement* de porter la forme antérieurement attribuée. Conduite au delà la subduc-

tion abolit le mot en tant que tel (v. pp. 8 sv. et 14 sv.).

Dans le langage la subduction ésotérique est un procès toujours compensé par une subduction corrélatrice de sens contraire. Et un mot subductif par délaissement de matière s'y complète immanquablement d'un mot subductif par délaissement de forme. Ainsi dans le groupe *avoir marché*, le participe passé *marché* succédant à l'auxiliaire *avoir* que la subduction a privé d'une partie importante de matière, apporte la matière manquante, et dans la mesure où il intervient à cet effet il délaisse la forme qui lui appartient en propre. Il était dans la conjugaison la forme *morle* du verbe, l'expression du moment où le système du verbe expire, se quitte lui-même : il devient en se joignant à l'auxiliaire partie intégrante d'un verbe composé *vivant* (v. *Temps et Verbe*, pp. 16 à 20), conjugable aux mêmes modes et temps que le verbe simple. Le délaissement de forme est patent.

Il n'est pas moindre, *mutatis mutandis*, pour l'adjectif attribut dans le groupe *être riche*. Il intervient non pas au titre de sa forme spécifique mais au titre de son contenu matériel : l'idée de richesse qu'il exprime. Ainsi, alors que le verbe *être*, pour devenir copule, délaisse sa matière, l'adjectif *riche*, pour devenir complément matériel de copule, délaisse sa forme. De celle-ci le sujet parlant garde une conscience si effacée que, révoquant la donnée analytique apparente, il cède, en présence de *être riche*, au sentiment d'avoir affaire à un verbe homogène qui s'exprimerait en deux mots. Il lui faut, comme dans le cas de *avoir marché*, rompre mentalement le groupe, quitter le niveau du langage et remonter jusqu'à la langue pour percevoir l'hétérogénéité formelle des composants.

Bien des difficultés de l'analyse grammaticale tiennent à ce qu'il n'est pas fait choix délibérément au départ du niveau auquel on se propose d'opérer. Une chose est de porter l'analyse au niveau du langage ; autre chose de la tenir au niveau de la langue. Tout s'obscurcit si l'on passe illicitement d'un plan à l'autre. Même le compte des mots : la langue en montre deux dans *avoir marché* ; le langage un seul.

\*  
\* \*

Les effets qu'on obtient en langage de la subduction du verbe destiné à devenir auxiliaire dépendent étroitement de



sa signification dominante au moment où la subduction commence d'opérer<sup>1</sup>.

S'agit-il, par exemple, d'exprimer au moyen d'un auxiliaire d'infinitif le futur, on n'obtiendra pas du verbe *avoir* qui regarde du côté de l'accompli, du passé — *on tient, on a l'accompli, on ne tient pas, on n'a pas l'inaccompli* — ce qu'on peut obtenir d'un verbe signifiant « vouloir » ou « devenir » et regardant comme tel du côté de l'inaccompli, de l'avenir.

Il a fallu, en français, pour obtenir de l'auxiliaire *avoir* l'expression du futur en faire une flexion. Le mécanisme de l'opération de pensée, quoique fort secret, se laisse apercevoir. Essayons de l'analyser. Le temps duquel on part est le présent. *Avoir*, verbe, y dénote la possession. *Avoir*, auxiliaire, une subduction de cette idée : non point l'idée même de possession, mais ce qu'il y a en elle de plus sous-jacent : son regard en direction non pas de l'inaccompli, mais de l'accompli. C'est ce regard seulement et pas autre chose qui habite le présent du verbe *avoir* au terme du mouvement subductif. Tout le surplus de matière (de signification) qui résidait en lui antérieurement quand, verbe, il avait encore le sens de « posséder », s'en est abstrait. Rejeté et du verbe et du présent que le verbe occupe, — mouvement qui implique l'aperception d'un au-delà verbo-temporel, — ce surplus de matière s'en va vers la subséquence, l'évoque *in fieri*, mais évanescant à l'extrême, ainsi que toute matière libre qui n'aspire plus à prendre forme<sup>2</sup>, il se dissipe sans en avoir déterminé la direction, qu'il faut demander, en conséquence, au substrat de signification que l'auxiliaire a retenu en lui. C'est dire que le subséquent ne saurait se déterminer à partir de l'auxiliaire *avoir* que dans le sens de l'accompli, le substrat en question étant, ainsi qu'on vient de l'indiquer, un regard de la pensée dans cette seule direction. Ce subséquent dans l'ordre de l'accompli est ce qu'exprime la construction : *avoir* + participe passé. *Avoir marché* est l'au-delà, et, en une certaine manière, le futur de *marcher*, mais c'est un futur à rebours, qui se développe dans le sens de l'accomplissement, alors que le futur temporel procède du mouvement en sens inverse.

1. Dater avec une approximation suffisante les départs sémantiques de la subduction est une difficulté historique.

2. La matière qui n'a pas pris place à temps sous la forme devient *ipso facto* une matière inutilisée qui s'évanouit et qu'il faut seulement remplacer dans le discours par quelque chose qui en tienne lieu quantitativement. En l'espèce l'infinitif qui sert de support au suffixe *-ai*.

Parce qu'il regarde du côté de l'accompli, l'auxiliaire *avoir* est impropre à livrer le futur temporel. En présence de cette difficulté, qui tient à la signification même du verbe *avoir*, il n'est pour obtenir le futur que deux voies : s'adresser à un verbe qui convienne mieux au but visé et c'est le parti qu'ont pris des langues telles que l'allemand et l'anglais ; ou bien, s'en tenant au verbe *avoir*, en porter la subduction au point où la matière verbale suffisamment révoquée ne puisse plus opposer sa résistance propre au résultat cherché. C'est ce dernier chemin<sup>1</sup> qu'a choisi notamment le français. La subduction transcende la donnée vectorielle et l'auxiliaire *avoir*, qu'elle avait réduit déjà à n'être qu'un regard en direction de l'accompli, doit, sous une subduction qui va plus loin encore, renoncer à cet ultime substrat de signification. Lésée non plus seulement dans sa quantité mais intimement dans sa qualité, la matière du mot perd le pouvoir de porter la forme sous laquelle, tout en se réduisant de plus en plus, elle avait, sans altération essentielle, persisté jusque-là. Son équilibre interne ainsi rompu, le mot s'abolit en tant que terme distinct. Incapable de se soutenir individuellement dans la langue il lui faut ou en disparaître ou y découvrir le support qui le recevra utilement. Dans la mesure où ce dernier résultat est obtenu, le mot devient flexion.

Dans le cas particulier envisagé ici, la flexion, parce qu'elle n'a rien gardé en elle du regard vers l'accompli inhérent au verbe *avoir* dont elle émane, ne disconvient pas à l'expression du futur. Pour une convenance positive, il ne lui faut que trouver le support requis. Il n'en peut être de meilleur que la forme infinitive du verbe<sup>2</sup> qui, de toutes les formes verbales,

1. Indiquons que le français n'aurait pas eu à prendre ce chemin si le verbe *avoir* avait cumulé en lui, par exemple, le sens de « posséder » et celui d' « acquérir ». Un linguiste perspicace, à qui nous devons plusieurs indications de haut intérêt, M. Burnay, nous signale un fait de ce genre en siamois. Le verbe *dăi*, qui y sert d'auxiliaire, signifie à la fois « avoir » et « obtenir » et doit, croyons-nous, à cette ambiguïté, qui le laisse regarder, selon qu'il convient, du côté de l'accompli ou du côté de l'inaccompli, de pouvoir exprimer alternativement, à l'état de mot distinct, et l'aoriste et le futur. Ex. *dăi hên* « j'ai vu ou plutôt je vis » ; *hên dăi* « je peux voir, j'essaye de voir, j'y arrive ».

2. Entre le suffixe que porte l'infinitif et celui qu'apporte l'auxiliaire il s'établit une collaboration étroite. Le suffixe d'infinitif situe le verbe dans le possible et le suffixe issu du présent du verbe *avoir* actualise (présent = actuel) en futur le possible considéré. Il en résulte une flexion de futur homogène : le sujet parlant n'a pas le sentiment de la dualité interne.



est la moins avancée à tous les points de vue dans l'ordre de l'accomplissement<sup>1</sup>.

Telle est l'opération de pensée, d'une rare élégance, par laquelle le français, très porté aux opérations de pensée transcendantes — et c'est un trait bien curieux — s'est, dans la conjugaison du verbe, donné une forme de futur. Par une sorte d'obstination où l'inclinaient des influences historiques et systématiques<sup>2</sup>, il a accru jusqu'à la transcendance la subduction du verbe *avoir* plutôt que de recourir à un autre verbe intrinsèquement orienté vers le futur et par là capable sous simple subduction immanente d'évoquer cette époque.

Les langues germaniques, d'une manière générale, en ont usé autrement. Elles ont fait choix pour l'expression du futur d'auxiliaires sémantiquement mieux qualifiés, s'épargnant ainsi d'en porter la subduction jusqu'à la transcendance et d'en faire, du même coup, des flexions. Il se conçoit qu'une langue qui en userait toujours ainsi dans le choix de ses mots grammaticaux demeurerait rigoureusement aflexionnelle. La subduction ésotérique contenue dans ses limites vectorielles ne peut, en effet, créer que des morphèmes stématiques. Pour qu'une flexion, état particulier du morphème astématique, se crée, il faut que la subduction transcende son vecteur, ce qui n'a de raison d'avoir lieu que si le résultat visé est de ceux que la subduction immanente, si prolongée soit-elle, ne saurait procurer.

On comprend non moins aisément que si une langue après avoir fait usage pendant un certain temps de la subduction sous ses deux modes, immanent et transcendant, renonce à un moment donné à se servir de l'un d'entre eux et n'emploie plus que l'autre, sa morphologie doit par la suite, et plus ou moins rapidement, changer de caractère. La subduction transcendante abandonnée, la morphologie ne se renouvelle plus que par les moyens de la subduction immanente, et comme d'autre part, la morphologie antérieurement acquise s'effrite peu à peu, la langue perd progressivement sa physionomie flexionnelle. Inversement un abandon prolongé de la subduc-

1. Au point de vue mode (dans la chronogénèse) et au point de vue temps (dans la chronothèse). V. *Temps et Verbe*.

2. Parmi ces dernières, il convient de mettre au tout premier plan la symétrie (v. *Temps et Verbe*, p. 79) du système verbo-temporel latin. Elle imposait, en réaction contre d'autres tendances, que la subséquence dans les deux sens, accomplissement (*avoir marché*) et inaccomplissement (*marcherai*) s'exprimât à partir du même vecteur : *avoir*.

tion immanente, la préférence donnée régulièrement pour toute réfection ou innovation à la subduction transcendante, conduiraient la langue à un développement flexionnel croissant — dont l'excès provoquerait finalement une réaction, un retour au mode de subduction momentanément délaissé et, à proportion, au type morphologique correspondant.

En thèse générale, le type morphologique d'une langue est l'expression de sa fidélité antérieure plus ou moins grande à l'un ou à l'autre des deux modes de subduction.

\*  
\* \* \*

Pris dans son ensemble, le problème que des langues telles que l'allemand ou l'anglais ont eu à résoudre pour parvenir à l'expression du futur comprend :

A) Le choix d'un verbe qui puisse par subduction immanente évoquer la subséquence inaccomplie du présent. Des verbes comme *will* (to), *shall* (to), *werden*, rentrent dans ce cas en tant que verbes qui regardent du côté de l'avenir.

B) Le choix de la matière complétive sous la forme linguistique la mieux appropriée au but visé. Cette forme est évidemment l'infinitif qui évoque le verbe sous sa condition la plus virtuelle, en puissance de son devenir entier.

Ce double choix fait, voici comment les choses s'enchaînent systématiquement. Soit l'exemple : *Ich werde schreiben*.

*Werde* qui est au présent et très subductif, ne retient pas en lui l'idée de « devenir », mais seulement son substrat le plus profond : le regard qu'elle porte du côté de l'inaccompli.

L'idée même de « devenir », rejetée du verbe et du présent qu'il occupe, évoque par ce mouvement la subséquence *in fieri*, mais évanescence éminemment, ainsi que toute idée (toute matière) qui n'est plus en puissance de forme, elle n'en détermine pas la direction et il faut la demander au substrat de signification que retient en lui l'auxiliaire *werde*<sup>1</sup>. Or ce substrat est un regard vers l'inaccompli. C'est donc dans l'ordre de l'inaccompli que la subséquence du présent se

1. A ce moment seulement les choses prennent, par comparaison avec ce qui a lieu pour l'auxiliaire *avoir* avant qu'il ne devienne flexion, un cours différent. Jusque-là tout s'était passé identiquement : subduction ésotérique du verbe, rejet proportionnel de matière dans le subséquent qui s'évoque *in fieri*, évanescence de la matière rejetée, et nullité conséquente de son effet déterminant.



déterminera. Et la subséquence dans cette direction, à partir de cette origine, c'est le futur.

Il ne reste plus qu'à évoquer complémentirement, et en l'état qui convient le mieux, le verbe pour lequel le futur a été construit. Cet état, pour des raisons déjà dites, est l'infinitif, en l'espèce *schreiben*.

Les choses se passent de même en anglais, avec des différences de détail qui tiennent à la signification initiale des auxiliaires choisis : *will* (to) et *shall* (to)<sup>1</sup>.

Le nombre est petit des verbes qui se prêtent à l'expression nette du futur par simple subduction immanente. En anglais, seuls les auxiliaires *will* (to) et *shall* (to) en sont capables. L'auxiliaire *do* (to), si subductif qu'on le fasse, exprime quelque chose de différent. Quant à l'auxiliaire *aller* du français, il faut y voir, conformément à son sens d'origine, une subduction de l'imminent, l'imminent même étant exprimé complémentirement par l'infinitif. Ex. : *je vais partir*. L'idée résultante est celle d'un futur très proche (imminent) et, en quelque sorte, aussi peu futur qu'un futur peut l'être.

\*  
\* \*

La subduction ésotérique n'est pas le fait des seuls verbes auxiliaires. Elle atteint, quand les circonstances de langage s'y prêtent, nombre d'autres verbes choisis parmi les plus généraux et porteurs, comme tels, d'une subductivité latente. En cela réside la possibilité systématique d'expressions du type *prendre feu*, *tenir tête*, *rendre gorge*, *faire fête*, *faire pénitence*, si nombreuses dans le français d'autrefois et d'aujourd'hui.

Voici en bref ce qui se passe dans les expressions de ce type : le verbe qui a subi une subduction ésotérique d'une

1. En matière de mots-outils, le mécanisme linguistique est fonction de la signification initiale. Le fait, évident et universel, invite à la réflexion : en faut-il induire que la pensée choisit rationnellement le mot-outil, le sachant capable de lui livrer le mécanisme à sa convenance ; ou bien que, choisissant le mot-outil irrationnellement, d'une manière qui laisse sa part au hasard, elle s'impose, du même coup, le mécanisme correspondant. Les choses n'ont pas la simplicité de cette alternative. Que le mot-outil se propose à la faveur de circonstances de langage fortuites n'est pas douteux, mais il n'est pas moins certain que la langue ne lui fait en elle un sort que si les conséquences systématiques qu'il emporte avec soi lui conviennent, si elle les *consent*. Tout dépend, *in finem*, de ce consentement, qui prend ainsi valeur de cause.

certaine importance porte en lui le contraste d'une forme pleinement achevée et d'une matière laissée dans l'inachèvement. Le langage rétablit l'équilibre par le moyen que l'on connaît maintenant : un mot ajouté au verbe par exogénèse lui restitue l'équivalent (quantitatif) de ce que, dans l'endogénèse, la subduction lui avait soustrait.

L'opération de pensée est la même que dans les cas précédemment étudiés où il s'agissait étroitement du verbe auxiliaire.

Elle est la même aussi dans des expressions telles que *faire la fête, faire la moue*, avec cette différence que le verbe sensiblement moins subductif sollicite plus tardivement (la genèse formelle est en moindre avance sur la genèse matérielle) le mot complémentaire, lequel dispose ainsi, avant d'intervenir au titre de sa matière, du temps nécessaire pour opérer sa propre définition formelle : ce dont témoigne l'emploi de l'article. Et elle est la même encore, au point de vue système, dans des expressions comme *lire la Bible, faire la cuisine*, où le verbe porte une subduction infime, voisine de la nullité, mais qui n'en suffit pas moins à ce qu'il requière *a materia* un développement complétif. Cet appel de complément à partir de la matière a beau être tardif, et minime à proportion, il confère à l'expression résultante une homogénéité remarquable. Son comportement au niveau du langage est celui d'un verbe étroitement spécifié qui s'exprimerait en plusieurs mots.

\*  
\* \*

La subduction ésotérique apparaît ainsi sous un jour nouveau : en tant que mode de liaison le plus étroit qui se puisse de verbe à complément. On conçoit dès lors, que prise systématiquement à son minimum, au voisinage immédiat de la nullité, alors que ses effets matériels par leur petitesse extrême ne se laissent plus discerner, elle se résolve en un moyen occulte de la syntaxe.

Son intervention à ce titre a eu dans les langues des conséquences lointaines qui ont part à la structure de la phrase et que nous voudrions avant de clore cette étude faire à tout le moins entrevoir.

C'est un besoin inhérent à l'esprit humain que de rapporter le particulier au général. Dans certaines langues très évoluées ce besoin est devenu si impérieux — au point d'y constituer, dans toute la force du terme, une nécessité d'entendement —



que la genèse formelle du mot y tend systématiquement, par *principe*, à devancer la genèse matérielle. Il en est résulté dans ces langues une tendance générale à déterminer le verbe, toutes les fois que c'est possible, sous une subduction infime, de pure forme, qui a pour effet — et pour but — d'en diminuer le caractère conclusif en lui faisant requérir *a materia* l'ouverture d'une subséquence destinée à quelque apport complémentaire. Il faut s'attendre dès lors à trouver le verbe en position médiane dans la phrase entre les termes (groupe sujet) qu'il complète et les termes (groupe objet) qui le complètent et sans lesquels la phrase, le verbe n'étant pas conclusif *a priori*, resterait en suspens. On reconnaît là dans leurs grandes lignes les nécessités de structure de la phrase dans la langue française et, généralement, dans les langues romanes.

Dans les langues qui laissent plus volontiers au verbe un caractère conclusif, parmi lesquelles il faut mentionner, avec les réserves voulues, les langues germaniques, le verbe accuse une tendance plus ou moins combattue à déterminer la phrase non seulement dans sa qualité, au moment où il y survient, mais quantitativement dans sa somme, en l'achevant.

En thèse générale, la tendance d'une langue à laisser au verbe son caractère conclusif de prédicat s'identifie avec la tendance à faire coïncider la définition qualitative de la phrase, acquise dès l'apparition du verbe<sup>1</sup>, avec sa définition quantitative, acquise seulement quand tout est dit de ce qu'elle vise à exprimer.

\*  
\* \*

La portée immense de la subductivité du verbe dans les divers plans du langage ne surprendra point si l'on veut bien considérer qu'elle n'est au fond qu'un cas particulier du procès général de l'idéogénèse linguistique. Encore que la comparaison risque de paraître trop hardie, en dépit de sa justesse, on est fondé à dire de la subduction ésotérique du mot qu'elle réagit dans la genèse de celui-ci (dans l'idéogénèse lexicale) de la même manière que le subjonctif dans la genèse du temps (la chronogénèse). Le mode subjonctif (v. *Temps et Verbe*,

1. Il n'est question ici, bien entendu, que de la phrase non spécifiquement expressive. Le mouvement expressif à lui seul, sans intervention de verbe, est un déterminant possible et suffisant de la phrase. De là des phrases sans verbe, portées en tant que telles par le seul mouvement expressif. Ex. : *Silence ! — La pluie !* (Il pleut). — *Oui*. — *Non*. — *Assurément*. — *Tableau !*

chap. I et II) retient le verbe dans le temps *in fieri*, ne le laisse pas arriver au temps *in esse*, qu'exprime le mode indicatif : semblablement, la subduction ésotérique retient le mot dans sa propre idéogénèse qu'elle empêche de s'achever, et dont l'inachèvement appelle, ainsi qu'on l'a montré tout au long de cet article, un développement completif.

Dans la vue de mieux marquer encore quelles conséquences lointaines la subduction a portées dans les langues, nous indiquerons, pour terminer, que c'est à la subduction ésotérique de l'une d'entre elles que deux racines différentes (ou deux mots) doivent de pouvoir collaborer *ex æquo*, chacune pour sa part et selon son affinité propre, à la conjugaison d'un verbe dont l'unité sémantique s'affirme dans l'esprit.

Le verbe qui signifie « être », en particulier, a posé lorsqu'il a fallu l'intégrer à un système temporel développé un problème difficile, relatif à la filiation idéale de l'être et du devenir, problème qui n'a pu être résolu que par les voies de la subduction.

L'« être » s'insère entre le devenir antécédent qui l'a créé, qui s'est accompli en lui, et le devenir conséquent et inaccompli que l'avenir lui destine. Cette insertion du verbe « être » entre les deux devenirs couvre un intervalle plus ou moins large. Appliqué strictement à cet intervalle, — et nullement à la matière contenue (l'idée d'existence) qui n'est pas directement visée et sortira indemne de l'opération — le mouvement subductif a pour effet de le réduire de plus en plus, l'idée d'existence se concentrant, se resserrant, au fur et à mesure que la subduction s'amplifie, dans un champ de plus en plus étroit, sans pour cela rien abandonner de sa teneur : il ne se produit pas de dématérialisation qui appellerait, comme dans les cas étudiés précédemment, une restitution compensatoire.

Le moment vient néanmoins où de réduction en réduction l'espace dont dispose le verbe « être » entre les deux devenirs antécédent et conséquent s'annule. Cet espace disparu les deux devenirs qu'il séparait se rejoignent, s'identifient et le verbe jusque-là inséré entre eux en tant qu'*expression de leur différence* devient sans objet.

Il est alors remplacé, si la subduction doit se continuer, par un verbe systématiquement complémentaire qui, au lieu de différencier dans l'idée d'existence les deux devenirs antécédent et conséquent, a la propriété inverse de les y indifférencier.



A partir de ce moment, l'expression temporelle du verbe « être » repose sur deux thèmes vecteurs :

a) Un thème vecteur premier qui exprime, plus ou moins concrètement, l'idée d'existence et marque, comme tel, une *différence positive* entre le devenir antécédent et le devenir conséquent, discriminés ;

b) Un thème vecteur second qui exprime, aussi abstraitement que le permet la langue considérée, le « devenir » aperçu dans sa continuité, et marque ainsi une *différence négative*, c'est-à-dire inexistante, entre le devenir antécédent et le devenir conséquent, non discriminés.

La distribution du verbe « être » sur les deux thèmes vecteurs est selon les idiomes un fait de langue précoce ou un fait de langage tardif.

En grec elle est un fait de langage. Le verbe εἶμι, défectif, ne possède en propre que les constructions comportant intérieurement, à un degré si faible soit-il, la distinction de l'accompli et de l'inaccompli. Les constructions étrangères à cette distinction interne (aoriste et constructions subordonnées) s'empruntent aux constructions correspondantes du verbe γίγνομαι, lequel n'en garde pas moins dans la langue son existence de verbe distinct. Les verbes εἶμι et γίγνομαι collaborent dans le langage, ils ne fusionnent pas dans la langue. Le concours qu'ils se prêtent réciproquement est tardif.

A cet égard les choses se présentent différemment en latin. La distribution du verbe *esse* sur les thèmes vecteurs premier et second est un fait de langue. Le verbe *esse* n'emprunte pas son parfait (*fui*) à un autre verbe : il le tire de lui-même, de son propre système, de sa propre conjugaison. La racine qui a servi à former le parfait latin est une racine exprimant l'idée de croissance, de devenir et qui s'est incorporée si étroitement au système formel du verbe *esse* qu'elle en fait partie intégrante.

Cet état de système s'est maintenu en français et s'y est développé avec élégance. La différente nature des deux thèmes vecteurs y trouve notamment, dans le contraste de l'imparfait et du prétérît, une expression d'une netteté saisissante. L'imparfait du verbe *être* distingue intérieurement le devenir accompli, porté par le temps qui s'en va, et le devenir inaccompli, porté par le temps qui vient : *les ténèbres ÉTAIENT sur la face de l'abîme*. Le prétérît révoque intérieu-

rement la distinction : *Et Dieu dit : que la lumière soit ; et la lumière FUT* (v. *Temps et Verbe*, Collection linguistique, XXVII, et *Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect in Psychologie du langage* : N° spécial du *Journal de Psychologie*, 1933).

\*  
\* \*

La subduction sémantique, sous son double aspect exotérique et ésotérique, agit dans les langues de tant de manières et si différentes, qu'on pourrait, sans épuiser le sujet, multiplier presque indéfiniment les exemples de son intervention. Cette grande diversité d'effet n'empêche pas toutefois de délimiter le champ où elle opère. Dans chaque langue elle résout, au fur et à mesure qu'ils se présentent, les problèmes nés de la filiation idéelle qui s'établit au fond de l'esprit entre les êtres de langue de toute espèce. Cette filiation, qui n'est pas seulement celle des mots, mais de toutes les discriminations de la pensée même les plus incorporelles, est son domaine<sup>1</sup>.

Gustave GUILLAUME.

1. La langue tient compte non seulement des instants de réalité, mais *plus encore* des « instants de raison ». La condition, par exemple, est antérieure, en raison, d'un temps aussi court que l'on voudra, à la conséquence. Cette antériorité abstraite (purement rationnelle) s'exprime dans la langue française de la manière la plus visible : par changement d'époque. La conséquence étant au futur, le français — enclin à discriminer explicitement les instants de raison — met, par subduction, la condition au présent. Ex. : *Si vous le faites, vous réussirez.* — Cette note est la suite d'un échange de vues (dont j'ai grandement bénéficié) avec le P. Mariès. Je dois à sa science le terme « instant de raison », d'une éminente justesse en la matière.





## DIVERGENCES ENTRE LES EMPRUNTS

### LATINO-ROMANS EN DALMATIE

(de Raguse à l'île de Šolta)

*A M. Belić à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire.*

La Dalmatie, sur les rives de l'Adriatique, offre plusieurs variétés dialectales du serbo-croate ainsi que de très nombreux parlers locaux. Le tableau linguistique de cette région placée à la périphérie de la Yougoslavie actuelle est d'une extrême complexité. En ce qui concerne le lexique, les emprunts surtout, de nombreuses divergences sont évidentes malgré l'exiguïté du territoire. Pour montrer cette diversité dans le vocabulaire, pour en tracer les limites et mettre en relief les raisons qui l'expliquent en ce qui concerne les emprunts, l'auteur présente quelques exemples des emprunts latino-romans dans la partie méridionale du littoral dalmate. Seuls les termes maritimes ne présentent pas de telles différences, ce qui est fort caractéristique pour tous les pays méditerranéens : l'identité des modes traditionnels de vie se manifeste dans le vocabulaire maritime d'origine commune, ce que pourront montrer les tableaux synoptiques d'un atlas linguistique de la mer Méditerranée. C'est pourquoi il serait désirable d'étudier aussi du point de vue de la géographie linguistique les langages de ces régions.

(Cf. *Archivum romanicum*, XXI, 1937, p. 269-283 ; *BSL*, XXXVIII, 1937, p. xxiii-xxv ; *Vox romanica*, III, 1938, n. 2).

C'est un fait connu qu'il existe de nombreuses différences dans les vocabulaires des diverses localités de la côte dalmate. Ces différences n'ont pas encore été établies exactement en Dalmatie et par suite elles n'ont pas été classées.

Leur existence dans un espace si étroit n'est pas un phénomène banal, bien que la géographie linguistique moderne ait démontré l'indépendance relative des parlers locaux en général, et particulièrement des parlers méditerranéens. La géographie linguistique ayant, surtout en ces derniers temps, donné de bons résultats dans divers domaines, l'emploi de ces méthodes devrait être utile également pour la Dalmatie. De telles observations géographiques et linguis-



tiques peuvent contribuer à éclaircir certains traits caractéristiques dans la formation des langues de ces régions.

Pour un premier essai de cette sorte en Dalmatie, nous avons choisi pour les comparer deux agglomérations maritimes qui n'ont pas eu de liaisons directes : la ville de Raguse (Dubrovnik) et le village de Grohote sur l'île de Šolta (ou Sulet) près de Split, qui sont éloignés, à vol d'oiseau, d'environ 170 kilomètres. C'est précisément dans ce secteur de la côte dalmate que l'on note les plus grandes différences lexicographiques entre les parlers, différences qui ne coïncident pas avec les limites dialectales čakavien-štokavien. Par là passait en effet autrefois la frontière instable de la république ragusaine, et cette frontière politique a beaucoup contribué à l'établissement à travers les siècles d'une différenciation plus grande dans les modes de vie et d'expression entre ces diverses unités politiques.

Pour comparer leurs emprunts latino-romans, on a pris quelques exemples des parlers d'aujourd'hui et plus précisément quelques couples de synonymes d'origine diverse dont la forme ragusaine est mise en parallèle avec celle de Šolta. En outre on a pris en considération, au moins dans une certaine mesure, une dénomination de ces mêmes objets ou idées dans diverses localités qui sont placées entre les deux points extrêmes et qui se trouvent précisément sur la frontière qui séparait l'ancienne Dalmatie vénitienne et la république de Raguse, c'est-à-dire dans la presqu'île de Pelešac (Sabbioncello), à Jašina<sup>1</sup>, à Trpań<sup>2</sup>; dans l'île de Mljet (Meleda)<sup>3</sup>, à Babino Poje<sup>1</sup> et à Blato<sup>4</sup>; dans l'île de Korčula (Curzola), à Lumbarda<sup>5</sup> et Blato<sup>6</sup>; dans l'île de Lastovo (Lagosta)<sup>7</sup> et dans l'île de Hvar (Lesina)<sup>8</sup>.

1. Enquête personnelle.

2. M. Milas, Današnji Trpański dijalekat. Rad. 103, 1891.

3. Je me suis servi pour cela des travaux suivants : B. Gušić, *Starinsko ruho na otoku Mljetu*, Narodna Starina. Zagreb 1930 ; *Mljet, antropogeografska ispitivanja*. Zagreb 1931.

4. T. M. Macan, *Ribarsko oruđe. Blato na Mljetu*. — *Zborn. za narodni život i običaje*. Jugosl. Akademija XXIX, 1. 1933.

5. M. Kušar, *Lumbaradsko narječje*. — *Nastavni Vjesnik* III, 1895.

6. S. Castrapelli, *Nekoliko riječi... u Blatu na Korčuli*. — *Slovinac* III-IV, 1880-81.

7. M. Kušar, *Glavne osobine lastovskog narječja*. — *Nastavni Vjesnik* I, 1893. (Dans l'étude de V. Oblak, *Arch. f. slav. Phil.* XVI, il n'est pas question des emprunts).

8. P. Grgurić Kasandrić, *Riječi sakupljene na Hvarskom otoku*. — *Slovinac*

Les exemples utilisés appartiennent à la seule langue d'aujourd'hui. Aussi n'a-t-on fait état ni des mots disparus ni de ceux de la langue littéraire. On a tenu compte de ce fait que la langue de Raguse, ville ancienne et cultivée, est au point de vue des emprunts plus riche que le parler de l'humble village d'une petite île comme Grohote. C'est pourquoi on s'est borné aux mots qui expriment les idées, les rapports et les sujets les plus courants. Pour la même raison on n'a point tiré d'exemples des écrivains dalmates-ragusains, sauf des prosateurs et pour la plupart d'ouvrages non littéraires dont on a quelque raison de juger qu'ils représentent la langue populaire de leur temps. Les formes anciennes des mots encore vivants ne servent qu'à établir leur développement. A Šolta il n'y a pas d'anciens monuments écrits et il a fallu se borner au parler d'aujourd'hui<sup>1</sup>.

On s'est efforcé de ne pas prendre comme exemples les véritables mots étrangers (Fremdwörter), bien que toutes les expressions utilisées ne soient pas toujours de véritables emprunts (Lehnwörter). Les synonymes mis en parallèle pour des raisons pratiques remontent parfois à des époques diverses, mais on n'a eu égard qu'aux rapports lexicographiques actuels dans cette partie de la Dalmatie.

J'ai tenu à prendre comme terme de comparaison deux parlers conservateurs comme le sont celui de Raguse et celui de Šolta ; le jargon de Split par exemple a subi plus de changements, car Split est un port actif dont les contacts avec le monde étranger sont plus fréquents.

Comme suite à cette première série on apportera des exemples de synonymes dont un seul des termes est un emprunt latino-roman et se trouve en un seul des deux points indiqués, tandis que l'autre est d'origine serbo-croate, grecque, turque ou germanique. Cela servira à déterminer les différences lexicographiques locales et la limite de chaque emprunt dans ce domaine.

Ce n'est qu'à la fin de cet exposé qu'on dégagera les conclusions d'intérêt linguistique que l'on peut en tirer, car on

III. F. Fancev, *Komedija od Raskota*. Jelšanska seljačka komedija iz kraja 16 stoljeća. *Grad'a za pov. knjiž. hrv.* XI, 1932.

1. Il y a par exemple dans le Dictionnaire de Bernardin, chez Marulić et Kavačin, des mots qu'on n'emploie pas aujourd'hui à Šolta. Je ne les ai pourtant pas fait figurer parmi les synonymes, car il n'est pas certain qu'ils aient appartenu au parler populaire.



n'a voulu établir aucune thèse à priori. Les circonstances de ces emprunts et les voies par où ils sont arrivés dans ces parlers sont très diverses, car ni l'ancien dalmate ni le latin balkanique ni l'italien de la péninsule n'ont eu un seul centre d'irradiation comme il en existe depuis longtemps en France. Du reste dans ces parlers (comme dans tous) se reflètent toutes les expériences, de l'homme et du milieu, tant intellectuelles que pratiques, et ces comparaisons aideront peut-être à mettre mieux en lumière les voies empruntées par divers courants de civilisation et d'affaires, de même que la façon caractéristique dont les Croates, les seuls Slaves méditerranéens, arrivant au moyen âge pour la première fois en contact avec la civilisation de l'Occident qui leur était jusqu'alors étrangère, ont reçu et assimilé selon leur mentalité et leurs goûts certaines idées et certaines coutumes étrangères en même temps que leur dénomination, d'après leur sentiment de la langue.

Abréviations : *Arch. rom.* = Archivum romanicum. — *Arkiv* = *Arkiv za povj. jugosl.* X. — *AGIt* = Archivio glottol. ital. — *AJS* = Jaberg. u. Jud. Sprach-u. Sachatlas Italiens..., I-VI, 1928-35. — *BSLP* = Bull. Soc. Ling. Paris. — *EWFS* = Gamillscheg, *Etymol. Wörterb. der franz. Spr.* — *EWUGr* = Rohlf's, *Etymol. Wörterb. der unterital. Gräzität.* — *FEW* = Wartburg, *Franz. etym. Wörterb.* — *It. dial.* = Italia dialettale. — *LEW* = Walde, *Lat. etym. Wörterb.*<sup>3</sup>. — *REW* = Meyer-Lübke, *Roman. etymol. Wörterb.*<sup>3</sup>. — *RjA* = *Rječnik hrv. ili srp. jezika* de l'Acad. Yougosl. I-XI. — *ZFSL* = Zeitsch. f. franz. Spr. u. Lit. — *ZRPh* = Zeitsch. f. roman. Philol.

abruzz. = Finamore, *Vocab. abruzzese*<sup>2</sup>. — ancon. = Spotti, *Vocab. anconitano-it.* — bergam. = Zappettini, *Vocab. bergamasco-it.* — calabr. = Rohlf's, *Dizion. delle tre Calabrie.* — frioul. = Pirona-Carletti-Corgnali, *Vocab. friulano.* — march. = Phielor, *Volkskundliches aus den Marken.* — istr. = Ive, *I dialetti ladino-veneti dell' Istria.* — napol. = D'Ambra, *Vocab. napoletano-toscano.* — romanes. = Chiappini, *Vocab. romanesco.* — vénit. = Boerio, *Dizion. del dial. veneto*<sup>2</sup>. — vénit.-jul. = Kosovitz, *Dizion. vocab. del dial. triestino*; Piasevoli, *Del dial. veneto di Zara*, LVI-VII Annuar. d. Ginn. Sup. di Zara; Wengler, *Die heut. Mundart v. Zara*; Rosman, *Vocab. veneto-giuliano*; Bató, *Il dial. di Fiume*; Königes, *L'odier. dial. di Veglia.*

Bartoli = *Das Dalmatische*, I-II. — Bloch = *Dict. étym. de la lang. franç.*, I-II. — Bustico = *Dizion. del mare.* — Budmani = *Dubrovački dijel. Rad.* 65. — Calmo = *Le lettere di R. Calmo*, ed. V. Rossi. — Edler = *Glossary of mediaev. terms of busines.* Italian ser. 1200-1600. — Ernout-Meillet = *Dict. étym. de la lang. latine.* — Gamillscheg = *Romania Germanica* I-III. — Ive = *I dial. ladino-veneti dell' Istria.* — Jireček = *Die Romanen* I-III. — Kiparsky, *Die gemeinslav. Lehnwörter aus d. German.* — Lokotsch = *Etym. Wörterb. der Wörter orient. Urspr.* — Maver = *Intorno alla penetrazione del lessico ital. nel scr. Atti d. Ist. Veneto* LXXIV-2. — Monaci = *Crestom. ital.* — Mussafia = *Beitrag zur Kunde d. nordit. Mundar. im XV. Jh. Denksch. d. Ak. d. Wiss. Wien*, Phil.-hist. Cl. XX. — Penzig = *Flora popolare ital.* I-II. — Поповић. = Турске и друге исочанске речи у нашем јез. Грасник Срп. Учен. Друш. 59. — Rasko = *Komedija od Raskola, cit.* — Rešetar Cet. dr. = Чешири дубров. драме. Зборник за ист. јез. и књиж. I, кн. I — Rešetar, *Štok. Dial.* = *Štokavischer. Dial.* — Rešetar Zborn. = Дубровач. Зборник од г. 1520. — Skok Termin. = *Naša pomorska i ribar. terminol.* — Zore = Дубровач. тукинке. Споменик Срп. Акад. XXVI. — Zore Program = *Program gimnaz. u Kotoru*, 1876.



## EMPRUNTS LATINO-ROMANS D'ORIGINE DIFFÉRENTE

## A Raguse

1. BLŪTA<sup>1</sup>, f., « fleurs du vin ». De même à Mlet, — ital. *biuta*, pist. *byuta*, alban. *bl'utë*; lat. \**abluta*, REW, 32; Skok, ZRPh, L, p. 518; Rešetar, Rad, 248, p. 216 (autrement RjA).

2. BŌČA, f., « boule (à jouer) en bois ». De même à Mlet, — ancon. *bocia*, ital. *boccia*; dans les diverses formes sporadiques dans le Nord de l'Italie et en quelques endroits dans le centre jusqu'au Latium; cf. AJS, IV, c. 751; lat. \**bokya*, REW, 1191 a; RjA et Zore tirent ce mot de *bačča* < *balča* < tur. *balčak*, qui correspond pour la forme mais non pour le sens.

*baloia*, f., à Raguse et à Mlet aujourd'hui seulement pour « balle de fusil ou boulet ».

3. BOKĀRIĆ, m., « vase de nuit », dim. de *bokar*, RjA. De même à Mlet; à Jašina *bokārić*<sup>2</sup>, — moy. lat. *baccarium*, Skok, ASlPh, XXXI, p. 318; cf. vénéit. *bocal* et ailleurs dans le Nord de l'Italie, AJS, V c, 871, 968; lat. *bauzalis*, REW, 1002.

Rarement aussi *pitār*, m., Zore, — ital., march. *pitale*, RjA, Phieler, p. 31, sicil. *pitara*, vénéit., frioul. *pitér*; lat. *pittarium*, Du Cange, πιτάριον, REW, 6544 b; EWUGr, 1696; Skok, ZRPh, LIV, p. 488; cf. ici n° 27.

*váz*, m., est un mot plus récent pour « vase ». Budmani, p. 165.

4. BOSLOK, m., « basilic ». De même à Mlet. Formes anciennes *bosil*, *bosilak*, *bazilišk(o)*, Držić, p. 352; Vetrantović, I, p. 235, *Cet. drame*, — lat. *basilicum*, RjA, Zore, Jireček, I, p. 88. REW, 973; Skok, ZRPh, LIV, p. 481; Penzig, I, p. 317; Bertoldi, AGUIt, XXI, p. 140.

## A Šolta

1. BRŠĀTA, f. De même à Janiña, — lat. *brisa*, RjA, Skok, ZRPh, L, p. 517-518; REW, 1307 (istrorom. *bersa*, *versa*; Strekelj, Zur slav. Lehnw., p. 4; dér. du lat. *vertere*, Ive, p. 162).

2. BALŪTA, f., RjA, — vénéit.-jul. *balota*; lat. *balla*, REW, 908.

3. a) VĀŽ, m., — ital., vénéit. *vaso*; lat. *vasum*, REW, 9161.

b) BIŽŌŃA, f., — ital., vénéit. *bisogno*; lat. *sonium*, REW, 8089 a.

4. MŪRTILA, f., — ital. *mortella*, RjA, pour « myrtus communis » et analogue dans certains dialectes, mais nulle part avec le sens du « basilic » (le vénéit. n'a pas ce mot, mais *mirto*, pour le tosc. *mortella*). Penzig, II, p. 353-358; lat. \**murtella*, REW, 5802.

1. Je dois la revision des accents à l'obligeance de M. M. Rešetar.

2. Certainement les accents de tous les exemples cités de Jašina ne sont pas exacts, car la personne interrogée n'en était pas toujours sûre.

5. BŮČICA, f., « tirelire », dim. de *buca* et *buča*, *RjA*, — ital. *boccia* ; lat. \**bokya*, *REW*, 1191 a.

6. BULIKĀN, m., « tapage », *Zore* et *Bad*, 170, p. 204 ; aujourd'hui aussi « beaucoup de choses ». De même à *Mlet*, — lat. *vulcanus*, *RjA* ; à cause du sens cf. franç. *boucan* « désordre, tumulte » *REW*, 9462 ; *Wartburg*, *FEW* s. v. \**bucco*- (gall.) ; dér. du *bouc* du franc. \**buk*, *EWFS* ; une altération de l'ital. *baccano*, lat. *baccanal* Bloch.

*bulikānat* « faire du tapage ». De même à *Mlet*.

*būrdio*, m., gen. -*djela* dans le même sens. *Cet. drame*.

7. BŮRŌ, m., gen. -*dla*, « com-mode ». *Budmani*, p. 165, *Zore*. De même à *Jašina* et à *Mlet*, — an. franç. *burel*, *EWFS*, Bloch ; lat. *bura*, *REW*, 1398 (*Budmani* parmi les nouveaux emprunts ragusains mentionne *kòmo* qu'on ne dit plus aujourd'hui).

8. BŮŠKAT « recevoir (des coups) ». De même à *Mlet*, — ital. *buscare*, esp., port. *buscar* ; lat. vulg. \**busca*, franç. *busk*, *REW*, 1420, *Gamillscheg*, I, p. 231 (*rebuškat* « réussir », autrefois *reuškat*, *Držić*, p. 221, 298, et *Cet. drame*, — ital. *riuscire*, lat. \**re-exire*).

9. ČERÀSPAÑA, f., « géranium ». A *Jašina* *čerašpāna*, — vénit. *ceraspagna* « cire d'Espagne » ; lat. *cera*, *REW*, 1821. Il y a eu ou changement de sens ou substitution de la première partie du composé tosc. *erba Spagna* qui n'a pas été compris ; à Ancône *malbe de Spagna* ; l'emil. a aussi seulement *spagna* et le vénit.-jul. *erba Spagna*, mais pour une autre plante, cf. *Penzig*.

10. ČĚRĪN, m., « rat de cave », — ital. *cerino*, dim. de *cera* ; lat. *cera*, *REW*, 1821.

11. ČĚROŽINA, f., « bougie ». De même à *Mlet*, — an. tosc. *cerògene*, calabr. *cirgòinu*, *cəróggəna*, vgl. *čir* ; lat. *cereum*, *REW*, 1829.

5. MUŽINA, f., — vénit.-jul. *musina*, frioul. *musine* ; lat. \**alemosina*, *REW*, 2839.

6. BURDIL, m., — ital. *bordello*, vénit. *bordèl*, an. franç. *bordel* ; franc. \**bord*, *REW*, 1216, *Gamillscheg*, I, p. 187.

*činiť burdíl* « faire du tapage ».

7. KOMŌN, m., — ital., vénit., vénit.-jul., frioul. *comó*, franç. *commode* ; dér. du lat. *commodus*, Bloch ; v. ici n° 33 et n° 41.

8. OVANCĀT, — ital. *avanzare* ; lat. \**abantiare*, *REW*, 5.

9. D'IRĀN, m., — an. ital. *giranio* ; lat. *geranium*, γεράνιον. — Une espèce de géranium : *erbaróža*, f., — vénit. *erba rosa*, cf. *Penzig*.

10. MAJOLĚT, m., — vénit. *magiòl* ; dér. du lat. *malleolus*, *REW*, 5267 a.

11. ŠTĚRIKA, f. A *Jašina* *stěrika*, — ital. *stearico*, adj., dér. de στεάρον.

12. ČĚRSAT SE et *načersat se* « se farder »; *náčersān*, adj.; *čěrsa*, f., « fard », — dér. de l'an. ital. *gersa*, *RjA*, Rešetar, *Rad.*, 248, p. 217, mof. *čersa*; lat. *cerussa*, *REW*, 1842. — Chez Marulić *čirsane* « fardement » *RjA*.

13. ČĚŠČELICA, f., ancien *čestjelica*, « petit panier », *RjA*. De même à Mlet et *čěščela* aussi, — vénit. *cestela*, ital. *cestella*. Rešetar, *Rad.*, 248, p. 218; lat. *cistella*, *REW*, 1950 a.

Autrefois aussi *kōnestra* et *kōnestrik*, *RjA*.

14. a) DEŠĀPĪT, adj., « fade » et au figuré « faible d'esprit », — an. ital. *sciapilo*, vénit.-jul. *dessavio*, emil. *dsevet*; lat. (de) *sapidus*, *REW*, 7587, Bertoni, *Arch. rom.*, V, p. 53.

b) DĚKREPIT, ad. « faible d'esprit » (pour les vieillards), — ital., vénit. *decrepito*; lat. *decrepitus*.

15. DĚŠPĪK, m., « lavande, aspic », — an. ital. *spico*, *RjA*, tosc., ligur. *spigo* Penzig; lat. *spicum*, *REW*, 8148.

16. DŮMNA, dim. *dūmnica*, f., « sœur »; *dūmaňski*, adj. De même à Jaňina et à Mlet aussi *dūvna*, — lat. *domina*, Budmani, p. 161, *RjA*. Nulle part en Italie, cf. *AJS*, IV, c. 798.

Autrefois aussi *kōludrica* et *pŮNCJELA*, — anc. ital. *pulzella*, Budmani, p. 165-6, *RjA*.

17. DŮNDO, m., hypocoristique *dūndo* « oncle ». De même à Jaňina et à Mlet, — lat. *nonnus* Skok, *RES*, X, p. 198, ou peut-être répétition enfantine de la syllabe *dun*, *RjA*.

12. ŽBELETĀT SE, — vénit.-jul. *sbeletarse*, ital. *sbelletarsi*; dér. du lat. *bellus*, *REW*, 1027.

13. KRTŌL, KRTŌLAC, m. A Jaňina *krto*, *krtōlic*, — calabr. *kariēddi*, sicil. *kariēdda*; lat. *cartallus*, *RjA*, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 194, *καρταλλος*, *EWUGr*, 920; *REW*, 1722.

KONĪSTRA, KONĪSTRICA, f., — vénit. *canestro*, ital. *canestra*; lat. *canistrum*, *καναστρον*, *RjA*, *EWUGr*, 890; *REW*, 1594.

14. PŮR, PURĪKAV, « fade, sans goût », — ital., vénit. *puro* (mais non dans ce sens); lat. *purus*.

15. TĀRMA, f., — vénit., ital. *larma* « teigne, gerce »; lat. *tarmes*, *REW*, 8586. Changement sémantique peut-être parce que cette plante est employée contre les insectes (mites) du même nom. Il n'y a pas d'exemple analogue en Italie, cf. Penzig, *AJS*, III, c. 482.

16. a) VOLŮDRICA, cf. Chez Marulić *kalujera*, Zore, *Program.*, p. 14, — gr. mod. *καλόγρια*, *RjA*, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 437.

b) ŠVŌRA, f., — ital. et dial. *suor(a)*, cf. *AJS*, IV, c. 798; lat. *soror*, *REW*, 8102.

c) PICŌKARA, f., — vénit. *pizzōcara*, an. ital. *pizzochero*, m., *Mussafia*, p. 187; lat. *bliteus* (?) Diez. — (Chez Držić, p. 280, *picikaruo* < romanesque *pizzicarolo* « chareutier ».

17. BĀRBA, m., — vénit.-jul. *barba*, tarent. *barbane*; lat. *barba*, *REW*, 944; longob. *barbas*. Jud, *Arch.*, 121, p. 100; mais cf. Aebischer, *Annali R. Sc. Norm. Pisa*. S. II, v. V, 1936, p. 651-suiv.



18. D'ĚSTRO, n., ancien *djestro* « cabinet d'aisance », *RjA.*, — ital. *destro*, napol. *diestro*, vénit. *desto* (*AJS*, V, c. 871 n'enregistre nulle part cette appellation); lat. *dexter*, Mussafia, p. 150, *REW*, 2618.

19. FARBĀLA, f., « falbala, volant ». A Jašina *furbālica*, — ital., vénit. *falbalā* (Boerio s. v. *pistagna*), franç. *falbala*, prov. mod. *farbello*; lat. *falde* (?). Spitzer, *Arch. rom.*, VIII, p. 144-5, cf. *EWf*, Bloch, *REW*, 3173.

*kāmuf*, m., n'a pas le sens identique et n'est pas populaire.

20. FĚRETA, f., « épingle à cheveux », Zore, *RjA.* De même à Jašina et à Mlet, — vénit. *fereto*, bergam *ferètt*, abruz. *ferrette*, napol. *ferretto*, calabr. *ferrettu*, march. *ferretta*; dér. du lat. *ferrum*, *REW*, 3622.

21. FĚJERSA, f., « taillade, cicatrice d'une balafre »; *fjersat* « faire une taillade », Zore, *RjA.*, — an. ital. *fersa* « strumento per dar delle percosse », Rešetar, *Cet. drame*, ou un dér. du lat. *ferveo*, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 446-7, ou d'an. tail. *ferzare*, cf. calabr. *ferza*, d'an. h. allem. *fillazan* (?), *REW*, 3303 a, longob. *fillezan*, Gamillscheg, II, p. 140.

*fjersāta* « couverture de lit » est autre chose, — ital. *felzata*, *RjA.*, calabr. *fersata*; gr. mod. *φελτσάδα*, arabe *faršat*, *EWUgr*, 2306, ou longob. *filz*, Gamillscheg, II, p. 140.

22. FĚLICA, f., « tranche ». De même à Mlet, — napol., abruz. *fella*, calabr., sicil., pouil. *fedda*; lat. *offella*, *RjA.*, Zore, *REW*, 6042; *EWUgr*, 1581; Skok, *ZRPh*, LIV, p. 186, 482.

23. a) GĀNČĪN, m., « croc, crochet de fer » (pour tirer les seaux tombés dans les citernes ou pour suspendre quelque chose). De même à Mlet; à Jašina *gančĭn*, — ital. *gancio*, *RjA.*, roum. *cange*, *cance*, turc *kanča*, Lokotsch 1056, *REW*, 4673; cf. *AJS*, V, c. 960.

18. KONDŪT, m. A Jašina et à Mlet *kóndut*. — vénit.-jul. *condoto*; lat. *conductum*, *REW*, 2128.

19. KAMŪF, m., vénit.-jul. *camufo*; lat. *muff* (?), *REW*, 5714 (cf. en Istrie « espèce de tissu », *RjA.*).

20. FRUKADĚLA, f., — cf. vénit.-jul. *forcheta* « fourchette » (l'ital. *forca-tella* est dimin. de *forcata* « la quantità di paglia che può infilarsi nella forca »); dér. du lat. *furca*, *REW*, 3593.

21. ŠFRĪŽ, m., ISFRĪŽĀT, — vénit.-jul. *sfriso*, *sfrisàr*, ital. *sfregio*, *sfrigiare*; lat. *fresum*, *REW*, 3498.

FĪRSĀDA, f., de même origine que le rag. *fjersata*.

*fĭrsa*, f., « bande d'étoffe » est autre chose, — ital. *ferzo*, m., calabr. *fersa*; peut-être de même origine que *fĭjersa* ou *fjersata*.

*ferše*, f. pl., « rougeole » (à Raguse *òspine*), — vénit.-jul., frioul. *fersa*, sg.; allem. *fersse*, *REW*, 3262 a.

22. FĚTA, f., dim. FĚTICA, — vénit.-jul. *feta*, ital. *fetta*; lat. *offa*, *offĭtta*, *REW*, 6041 a; Skok, *ZRPh*, LIV, p. 482.

23. a) TRKMĀR, m. A Vis *iahmar* (*Arkiv*, p. 330), — vegl. *dreknul*; lat. *\*tragina*, *\*traginarium*, *tragum*, Skok, *ZRPh*, XLI, p. 148; XLVI, p. 407; *REW*, 8836 (*RjA.*, s. v. *drkmar*).

b) RAMPĪN, m., — vénit.-jul. *ram-pin*, ital. *rampino*; germ. *rampa*, *REW*, 7032; franc. *krampôn*, Gamill-

b) GĀNAČ, m., «croc, crochet» en général, de même origine; *zagānčat* (se).

24. a) GLÂNDE, f. pl., gen. *glānādā*, «écrouelles». De même à Jašina. — lat. *glande*, REW, 3778; Skok, ZRPh, LIV, p. 470-1 (pas d'ital. *glandole*, comme dit RJA, parce qu'il y signifie «glandes jugulaires», cf. AJS, IV, c. 685).

*glāndav*, adj., «scrofuleux».

b) ŠKRŌFULE, f. pl. De même à Mlet, — ital. *scrofole*; lat. *scrofulae*, REW, 7750.

(*škrip* à Raguse et à Mlet seulement «fente, crevasse», — lat. *crepa*, *crepare*, REW, 2313; Skok, ZRPh, LIV, p. 472).

25. GRĀNČAT et *ogrānčat* (se) «égratigner, déchirer». De même à Jašina et à Mlet, — calabr. *grancinari*, *graccinari*, sicil. *zgrančari*, AJS, IV, c. 688, VI, c. 1118, an. ital. *aggrancire*; du lat. *canceru* (?), REW, 1574, ou du germ. *kraiten* (?), REW, 4764. Skok, ZRPh, LIV, p. 496, cf. franç. *krattôn*, Gamillscheg, II, p. 222.

Rarement aussi (*o*)*grānčat* de même origine que *žgrafāt* de Šolta.

26. GĀRDŪN, m., «artichaut», — ital., tosc. *cardone*, RJA, Penzig, calabr. *cardune*, istr. *gardón*; lat. *cardo*, *carduus*, REW, 1685, 1687.

27. GRĀSTA, f., «pot à fleurs». De même à Mlet, — an. ital. et ital. mérid. *grasta*, Zore, RJA; γάστρα, REW, 3700; EWUGr, 417; Skok, ZRPh, LIV, p. 482; AJS, V, c. 277.

Aujourd'hui très rare *pitar* et signifie aussi «pot de chambre», — v. ici n° 3.

28. GŪČULA et *gōčula*, f., «jabot, gorge, goître», autrefois «apoplexie». De même à Jašina; à Mlet (*z*)*gōčula*, ital. *gócciola*, RJA, Zore; lat. *guttula*.

29. a) GŪSTAT, «plaire». De même à Mlet, à Jašina, — ital. *gustare*.

scheg, II, p. 266.

c) GĀNAC, m., et *zagancāi*, *ingancāi*, — vénit. *ganzo*, *inganzàr*.

24. ŠKRĪPI, m. pl., de même origine que le rag. *škrip*.

*škripñav*, adj.

25. ŽGRAFĀT, — vénit.-jul. *sgrafār*; longob. *grifan + krampf*, Mussafia, p. 165, 205, REW, 4753, Skok, ZRPh, LIV, p. 497, Gamillscheg, II, p. 143, 147.

26. ARČIČŌK, m., — vénit.-jul. *articioco*, piem. *arcicìoch* Penzig, franç. mérid. *archichaut*, *arquichaut*; esp. *alcarchoja*, arabe *haršuf*, REW, 4060, Lokotsch, 833; Bloch.

27. PITĀR, m. A Jašina *pitār*, de même origine que le ragusain; — v. ici n° 3.

28. GVĀCA, f. Chez Marulić *gvača*, — ital. *gozzo* (?), RJA; lat. \**gurgutia* ou *garg* onomatopée, REW, 3924, 3685, cf. AJS, VI, c. 1128.

29. a) PJAŽĀT, — vénit.-jul. *piàser*; lat. *placere*, REW, 6557.

Budmani, p. 167, *RjA*, Zore; lat. *gustare*, *REW*, 3926.

b) GUSTIŽAT « savourer ». De même à Mlet. Même étymologie que a.

*gûs*, m., gén. *gûsta*, « saveur, goût; volonté, envie ». De même à Jašina et à Mlet, — ital. *gusto*, *RjA*; lat. *gustus*, *REW*, 3927. — Il y a aussi *dizgus* « déplaisir », — ital. *disgusto*, *RjA*.

c) KOSTAT « coûter ». De même à Jašina et à Mlet, — ital. *costare*; lat. *constare*, *REW*, 2170.

30. INKĀŠAT, *inkašavat*, « empeser, amidonner ». *RjA*. De même à Jašina, — se rattache à scr. *kaša* « amide », *RjA* ou à l'an. ital. *casso* (?) « thorax, échancrure de la chemise sur la poitrine », Monaci, p. 279, an. vénit. *casso* « taille ». Calmo, p. 363, logoud. *kaša* « thorax, corset »; lat. *capsum*, *REW*, 1660.

*inkaša*, f., « amide ». A Jašina *inkaš*, m.

31. INTELA, f., « porte vitrée ». De même à Jašina, — ital. *intelaiaitura* « unione di più pezzi di legname messi insieme in telaio », *intelaiaire* « mettre sul telaio », franç. *atteler*; lat. vulg. \**adtelare*, *tela*, *REW*, 8620, *EWf* (Zore et Skok, *ZRPh*, L, p. 499, 522, dérivent ce mot de l'ital. *lanta*, *lantiella*, dont je ne trouve aucun témoignage, ni en ital. ni en latin; il y a en anc. ital. *antèa*, pl. *ante*, pour « pilastre, pilier », du lat. *antae*, et aussi en ital. *antela* seulement comme terme botanique).

32. KAČUO, m., gén. *kačûla*, dimin. *kačûlić* « chaudière ». A Jašina et à Mlet *kačûo*; dans la région de la Neretva *káčola* « pot », — ital. *cazzuola*, *RjA*, Skok, *ZRPh*, XXXVI, p. 648; lat. *cattia*, *REW*, 2434.

33. KAŠETA, f., « chaise percée », — abruz. *cascètte*, calabr. napol. sicil. *cascetta*, Maccarone, *AGlII*, XXVI, p. 113, ital. dial., vénit. *cassetta*, *RjA*; dér. du lat. *capsa*, *REW*, 1658.

34. KĀVETAC, m., « coupon, re-

b) GUŠTĀT et *gûšt*, m., même étymologie que le ragusain *gustat*, *gus*.

c) GUSTĀT, — vénit. *costâr*; lat. *constare*, *REW*, 2170.

30. INKOLĀT, *inkolavat*. A Mlet *inkòlat*, — vénit.-jul. *incolâr*; dér. de *κόλλα*, *REW*, 2039.

*kôla*, f., à Mlet *inkôla*.

31. PORTIJĚRA, f., — vénit. *portiera*; dér. du lat. *porta*. La forme indique que c'est un mot étranger et non un emprunt, car le vénit. *-ie-* est passé à *-i-* dans ce dialecte ikavien.

32. STANĀDA, f., — vénit.-jul. *stagnada*; dér. du lat. *stagnum*, *REW*, 8217 b.

33. KĀMODA, f., — vénit. *còmoda*, vénit.-jul. *comodina*, franç. *commode*; dér. du lat. *commodus*, Bloch; v. ici n° 7 et n° 41.

34. RETĀJ, m., — anc. vénit. *relaio*



taille ». A Sipan « partie d'un filet de pêche, *Arhiv*, p. 354, *RjA*, — anc. ital. et anc. vénit. *cavezzo*, Zore, Edler, vénit.-jul. *cavesso* (arch. *sca-vezzo*); dér. du lat. *capitium*, *REW*, 1637, Maver, *Arch. roman.*, VI, p. 246.

35. KĚRICA, f., dimin. de *kera*, « frange », Zore. De même à Mlet, — dér. du lat. \**cirra* de *cirrus*, *RjA*, Skok, *ZRPh*, XLVI, p. 403; cf. logoud. *kirra*, *REW*, 1949, calabr. *cierru*.

*frânza* (ou *vranza* dans les environs) seulement pour « syphilis », *RjA*, — vénit. *franzosà*, *infrancesà*, adj., anc. ital. *francioso*, anc. franç. *françois*; dér. du franc. *frank*, *REW*, 3483.

36. KĚROSTAT et *kërostac*, m., « chan-delier », — m. lat. *cerostatium*, Du Cange, *RjA*, Skok, *ZRPh*, XLVI, p. 402.

*kandilijer*, m., seulement « chan-delier d'église ».

37. KLAŠUNIĆI, m. pl., « espèce de rissole ». A Jačina *krašuni*. Il y avait au XVIII<sup>e</sup> s. aussi : 1. *klāškūn* « sorte de vêtement » (< ital. *casaccone*, *casacca* ?), 2. *klāšōn*, *klāšūn* « espèce d'instrument de musique » < ital. *colascione* « instrument de musique du moyen âge », Rešetar, *Cet. drame*; d'étymologie inconnue (< *voda* ? Zingarelli; cf. aussi ital. *chiassone*, lat. \**classum*, *REW*, 1965). En ital. il y a aussi la forme *caliscione* « instrument de musique » et dans les dialectes du Nord *callison* a plusieurs sens figurés, cf. Pieri, *AGlII*, XIII, p. 344, Ive, p. 59. Peut-être cette pâtisserie a-t-elle reçu ce nom à cause de sa forme semblable à celle de cet instrument. Elle est nommée dans certaines localités du Nord de l'Italie *kāžunséy*, *kānci*, *čaršōns*, *AJS*, c. 992, n<sup>os</sup> 238, 305, 318; cf. aussi en franç. *chausson* pour le même gâteau, ital. *calzoni* Bloch et scr. *klāšna*, f., « guêtre, jambière » du lat. *calceus* (?), *RjA*.

Edler, vénit. mod. *relagio*, ital. *ritaglio*; dér. du lat. *taliare*, *REW*, 8542.

35. FRÂNZA, f., — vénit.-jul. *franza*, ital. *frangia*, franç. *frange*; lat. *fimbria*, *REW*, 3308. *EWf*, Bloch.

36. KANDILÏR, m., *kandelir*, Rasko, — vénit. *candelièr*, anc. ital. *candelieri*, *RjA*; lat. *candelabrum*, *REW*, 1579, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 184.

37. RAFIÛLI, m. pl., — vénit.-jul. *rafioi*, ital. *ravioli*; dér. du lat. *rapa* (?), Zingarelli.

38. KÒMARDÀ, f., « boucherie ». De même à Jašina et à Mlet, — dalm. *camarda* Zore, *RjA*, Bartoli, II, c. 257, 266, 293, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 484, calabr. *camarda*; *καμάρα*, *EWU Gr.* 872. En Italie cette dénomination n'existe nulle part, *AJS*, II, c. 244.  
*kòmārdār*, m., « boucher », Zore, *RjA*. De même à Jašina et à Mlet.  
*iskòmārditi* « couper, blesser », Zore et *raskomārdati* aussi fig. De même à Jašina et à Mlet.

39. KÒMĪN, m., « foyer ; cuisine ». De même à Mlet (à Jašina sc. *zogań*), — ital. *camino*; lat. *caminus*, Zore, *RjA*, Milas, *Rad*, 136, p. 232, *REW*, 1549. Ni dans les dictionnaires ni dans *AJS*, V, c. 492, n'a en Italie le sens « cuisine », qui s'est développé à partir du sens primitif « foyer ».

40. KÒMĪNĀTA, f., « cheminée ». De même à Mlet, — anc. ital. *camminata*, Zore, *RjA*; lat. *caminata*, *REW*, 1548, *jùmār*, m., « lucarne », Zore.

41. KÒMÒNČĪN, m., « table de nuit ». De même à Mlet; à Jašina *komunčĭn* et *čĭfĭn*, — calabr. *cummuncinu*, ital. *comodino*, franç. *commode*; dér. du lat. *commodus*, Bloch; v. ici n° 7 et n° 33.

42. KORDĚKAT SE « se disputer, se quereller », *RjA*. De même à Ston et à Mlet, — peut-être du roman de Raguse, dérivé du lat. *cord-*, \**discordare*, *discors*, avec une influence du slave *srditiše* (?) ou de l'ital. *discordare* (?); lat. *dischordare*, *REW*, 2656.

43. KÒRTA, f., « entrée de la maison ». A Mlet « basse-cour, cour devant la maison », — lat. *curtis*, Skok, *Starohrv. Prosvjeta*, II, p. 103 suiv., cf. *cohors*, *REW*, 2032, ital. *corle*, Zore, *RjA*; v. ici n° 100.

44. KÒSTAŃ, m., « châtaigne », — ital. *castagno*, *RjA*; lat. *castanea*, *REW*, 1742. Chez Marulić, *kastańa*, *kostań*, Zore, *Program.*, p. 14.

45. a) KÒTULA, f., « jupe », *RjA*.

38. BIKARĪJA, f., — vénit.-jul. *becaria*, ital. *beccheria*, dér. du *becco*; onomat. *bek*, *beg*, *REW*, 1020 a.  
*bikār*, m., — vénit. *bechèr*.

39. KŪŽĪNA, f., — vénit. *cusina*; lat. *cocina*, *REW*, 2213 (non de l'anc. h. allem. *kuchina* comme voudrait Kiparsky, p. 151).

*komĭn*, m., à Šolta et à Hvar (Rasko, p. 123) seulement « foyer ».

40. FUMĀR, m. De même à Jašina, — ital. *fumarolo*, calabr. *fumaru*; lat. *fumariolum*, *REW*, 3567.

41. KANTUNĀL, m., — vénit.-jul. *cantonāl*; dér. du lat. *cañthus*, *REW*, 1615, *καυθός*, Bertoldi, *BSLP*, XXXII, p. 152.

42. ŽBARUFĀT SE et *čĭnĭt barĭfu*, — ital. *baruffare*, vénit.-jul. *far barufa*; lougob. \**biroufan*, *REW*, 1116, Gamillscheg, II, p. 132.

43. PORTŪN, m., — ital. *portone*; dér. du lat. *porta*, *REW*, 6671.

44. MARŪN, m. De même à Jašina; à Mlet *mārŭn*, — vénit.-jul. *marŭn*; lat. \**marro*, *REW*, 5375.

45. a) PĀNDĪL, m., *RjA*. A Jašina

De même à Jašina et à Mlet, — vénit.-jul. *còtola*, dim. de *cotta*; franc. \**kotta*, REW, 4747, Gamillscheg, I, p. 206-7.

b) KÒRET, m., « jupe dans le vêtement national », RjA. De même à Mlet. Chez I. D'urd' ević en prose dans le même sens, *Sl. pis. hrv.*, XXIV, p. 325, — anc. ital. *coretto*, logoud. *korittu* « camisole »; dimin. du lat. *cor*, REW, 2217, cf. anc. vénit. *coreto*, Calmo, p. 222, 468-9.

A Mlet aussi *gún*, m., — dér. du gaul. *gunna*, cf. ital. *gonna*, anc. franç. *gonne*, REW, 3919.

46. KĀKLO, n., « pli ». De même à Ston et à Mlet, — dér. dalm. du lat. *circulus*, RjA, Skok, ZRPh, XLI, p. 150; XLVI, p. 403, REW, 1947.

47. KRPĀTŪR, m., « rembourrage ». De même à Mlet; à Jašina *krpatūr*, — lat. *coopertorium*, REW, 2206, Skok, ZRPh, LIV, p. 202. Cf. *AJS*, c. 905 (non de l'ital. *copritore* comme le croit Zore et RjA).

48. KŪNDUR, m., *kundurica*, f., « bavard; commère », Zore, RjA, — vénit. *corridore*, *coredòr*; dér. du lat. *cursor*; Mayer, *Slavia*, II, p. 39, Edler; mais cf. abruz. *cundureja* « ciondolona ».

*kunduràrija*, f., « bavardage », RjA. *kunduròvat* « bavarder, jaser » Zore, RjA. A Mlet toutes ces expressions.

49. KŪPICA, f., « petit verre », dimin. de *kupa*. De même à Jašina et à Mlet, dér. du lat. *cuppa*, Zore, RjA, ou d'ital. *coppa*, REW, 2409.

50. LĀBARA, f., « babillarde, bavarde ». De même à Jašina, à Lumbarda et à Mlet. Si ce n'est pas une onomatopée, RjA, pourrait se rattacher à un dérivé du lat. *labrum*.

*labàrať*, cf. anc. ital. *labbreggiare*, *slabbrare*.

*pàndio*, Trpaň *pàndilo*, à Lumbarda *péndil*, à Vela Luka *pàndil*, — sicil. *pannel*; lat. \**pannellus*, REW, 6200, Skok, ZRPh, L, p. 525 (*faldella*, *falda*, REW, 3162, Maver, *Arch. rom.*, VI, p. 250).

b) BŘŇICA, f., — anc. ital. (*s*)*bernia*; dér. du lat. *Hibernia* (?), RjA, REW (1<sup>re</sup> édit.), 4125, EWF, s. v. *berne*.

46. a) ALCĚTA, f., — vénit. *alzeta*, vénit.-jul. *alseťa*; dér. du lat. \**altiare*, REW, 385.

b) SŌČ, m. De même à Hvar, Slovinac, III, p. 390. Chez Parčić, *Dizion. soč.* — Étymologie obscure. Cf. *soča* « comble, faite ». Tessin, *AJS*, V, c. 863, n° 13.

47. IMBOTĚJA, f., — vénit. *imbotia*; dér. du lat. *buttis*, REW, 1427.

48. PETĚGULA, f., — vénit. *petėgola*, ital. *petėgola*, d'étymologie inconnue. *petegulāť*, — vénit. *petegolār*, ital. *pettegolare*.

49. BIČERĚN, m., — ital. *bicchierino*, dimin. de *bicchiere*; lat. *bicarium*, REW, 1081 a.

50. ČAKULŌNA, f., — vénit.-jul. *ciacoln*, vénit. *ciacola*; onomatopée, cf. tosc. *chiacchierona*.

*čakulāť*, — vénit. *ciacolar*, vénit.-jul. *ciacola*, *AJS*, IV, c. 716.



51. LUKIJERNICA, f., dimin. de *luki-jerna*, « lampe ». De même à Mlet, — dér. dalm. du lat. \**lucerna*, Zore, *RjA*, Bartoli, II, c. 295, Skok, *ZRPh*, XLVI, p. 404, *REW*, 5137. Cf. *AJS*, V, c. 915.

52. MĀLVETA, f., « pelargonium odoratissimum », *RjA*, — sicil. *marvella rosata*, *marvella di Francia* (lomb. *malveta* « malva rotundifolia ») Penzig, ancon, *malbetine*; dimin. de *malva*, *REW*, 5274. Cf. *AJS*, III, c. 642.

53. MANTĒŅŪTA et *mantĕnūta*, f., ancien *manĕñoza* « maîtresse, entretenue », — ital. *mantenuta*, Zore, dér. de *manĕnere*; lat. *manutenere*, *REW*, 5340.

A Jašina *ōmānca*, f., — anc. ital. (*a*)*manza*, dér. de *amare*.

54. MATĀRAC, m., « matelas », — anc. ital. *materazzo*, abruz. *matarazze*, march. *materasse*, napol. *matarazzo*, calabr. *matarazzu*, prov., franç. *matelas*, esp. portg. *almadraque*, arabe *matrah*, *RjA*, *REW*, 5415, Lokotsch, 1446.

55. MENĒCŌ, m., gén. -*āla* « menu plomb pour la chasse ». De même à Mlet et aussi *bālĭn*, — peut-être dér. du lat. *minutia*, cf. anc. vénit. *menuse*, Calmo, sicil. *minusa*, anc. franç. *menuise*, Zore, *RjA*, Godefroy, *REW*, 5597-8, *EWf*.

56. MŌSKAR, m., gén. -*āra*, « éventail ». De même à Mlet (à Jašina scr. *māhōnica*), — lat. *muscarium*, Zore, *RjA*, cf. bergam. *moscareul* « scaccia-mosche », anc. ital. *moscare* « cacciar le mosche ».

57. MŪŠĻA, f., « mytilus galloprovincialis » espèce de coquille. A Jašina *mūšja*, — ital. *muscolo*, vénit. *mus-*

51. LUMĒTA, f., — vénit.-jul. *luma*; dér. du lat. *lumen*, *REW*, 5161.

52. KANĒLA, f., — vénit. lomb. *erba canela*, tosc. *erba cannella* Penzig; lat. *cannula*, *REW*, 1607.

53. ŠINŌRA, f., — ital. *signora* « dame », dér. du lat. *seniora*, *REW*, 7821. Et *šjora* empruntée de vénit.-jul. *siōra* désigne en général la « dame ». Il semble qu'autrefois *šinōra* à Mlet signifiait « méchante femme », cf. I. D' urd' evič, *Sl. pis. hrv.*, XXIV, p. 322, 328.

Rarement *manĕnūda*, f., — vénit. *mantegnua*.

54. ŠTRAMĀC, m. A Jašina et à Mlet *strāmac*, — ital., vénit. *stramazzo*, vénit.-jul. *stramasso*; dér. du lat. *strame*+anc. ital. *materazzo*, *REW*, 8287. Très rare aujourd'hui en Italie, cf. *AJS*, V, c. 905, n° 238 Lomb., 397 Istrie.

*štramacĕra*, f., « matelassière », — vénit. *stramazzerà*.

55. BALĪN, m., — vénit.-jul. *balin*; dér. du longob. *balla*, *REW*, 908, Gamillscheg, I, p. 248.

56. VĒNTULA, f., — ital., vénit.-jul. *ventola*; dér. du lat. *ventilare*, *REW*, 9207.

57. PEDŌČ, m., — vénit.-jul. *pedōcio*, vénit. *peōcio de l'arsenal*; lat. *peduculus*, *REW*, 6461.

*solo*, Zore, *RjA*; lat. *musculus*, *REW*, 5772.

58. NĀPICA, f., dimin. de *napa* qu'on n'emploie plus, « nappe ». De même à Jašina et à Mlet, — ital. et dial. *nappa* avec autres sens, franç. *nappe*; lat. *mappa*, Zore, *REW*, 5342.

59. ODALĪBAT et *odalibavat*, « épuiser, vider; éloigner ». De même à Ston, — lat. *delibare* (?) Budmani, p. 161, Zore, *RjA*, difficile à admettre à cause du sens; certainement en rapport avec *levis*; (*ad*)*leviare* Du Cange, Ernout-Meillet, avec le préf. *scr. od-*; *alleviare* « alléger », *REW*, 361, 5002. Skok, *ZRPh*, LVII, 474, 476.

60. ÒRMĀR OD REŠÉTĀ, m. « garde-manger » (A Mlet *scr. rešetka*, — anc. ital. *armario*; lat. *armarium* Budmani, p. 161, Zore, *RjA*, *REW*, 652. — *rešetō* n. « van », d'origine slave.

61. ÔŠČELA, f., « copeau », — lat. *\*astella*, Zore, *RjA*, *REW*, 740, Maver, *Atii*, p. 770; cf. *vegl. scēla*.

Mais pour « rabot, plane » *plāna*, et pour « raboter » *plānat*, Zore, *RjA*, — lat. *\*plania*, *\*planiare* < *planare*, cf. ital. du N. *piagnar*, Mussafia, p. 188, *piagna* Skok. *ZRPh*, LIV, p. 437.

62. PALĒTŪN, m., « veston » (mais non « paletot »). De même à Mlet; à Jašina *paletūn*, — an. ital. *paletois*, *RjA*, ital. mod. *pallō(n)*, franç. *paleto*, m. angl. *paltok*, *REW*, 6178, *EWf*, Bloch.

63. PANĀČELA, f., « emplâtre » de fabrication domestique avec une pourdre nommée *panačela*, — ital. *panacea*; lat. *panacea*, *πανάχεια*, Zingarelli.

64. PANDĪVIJERNA, f., « crin marin ou crin de Florence ou crin d'Espa-

Pour *mūšula*, voir plus bas, n° 91 : *škojak* — *mūšula* avec un autre sens.

58. TAVĀJA, f., — vénit.-jul. *tavàia*, ital. *tovaglia*; franc. *thwahlja*, *REW*, 8720.

59. FRANKĀT, — vénit. *francâr*, ital. *francare*; dér. du franc. *frank.*, *REW*, 3483.

60. MOŠKADŪR, m. A Jašina *maškadūr*, — vénit. *moscar(i)ola*, ital. *moscaiola*; dér. du lat. *musca*, *REW*, 5766.

61. PLAŅADŪRA, f. A Mlet *plānotina*, — ital. *spianatura*, « aplanissement »; dér. du lat. *planare*.

62. JAKĒTA, f. A Mlet pour le vêtement national fait de tissu fabriqué sur place : *jaketūn* (pour les hommes) et *jāketa* (pour les femmes), Gušić, *Ruho*. A Trpañ *jaketūn*, — vénit. *giacheta*, *RjA*, ital. *giaccheta*, franç. *jaquette*, anc. franç., anc. esp. *jaque*; arabe *šakk*, *REW*, 7519 d, *EWf*, Bloch (< *Jacobus* (?) Diez. 164, *Lo-kotsch*, 929). Cf. *AJS*, II, c. 261.

63. PĀPA, f. A Jašina et à Mlet *pāpica*, — vénit.-jul. *papa*, ital. lat., *pappa* Zingarelli.

64. KRĒNA, f., — vénit.-jul. *crena*; lat. *crinis*, *REW*, 2326.

gne », d'origine inconnue mais probablement méditerranéenne comme l'objet lui-même, produit de l'industrie espagnole. Cf. catal. *pel de seda*, Griera, *Sach. u. Wörter*, VIII, p. 100-103.

65. PANTÀRUO, m., gén. -*rùla*, « fourchette ». A Jašina et à Mlet *pantariño*, — ital. *punteruolo*, vénit.-jul. *pontariòl* « poinçon », Budmani, p. 165, Zore, *RjA*; lat. *punctarius*, Zingarelli, Skok, *Termin.*, p. 96, affirme que c'est un diminutif dérivé du lat. *pungere*. Cf. *AJS*, V, c. 982, n'a cette dénomination nulle part en Italie.

66. PĀROK, m. « curé », *RjA*. De même à Jašina et à Mlet, — ital. *par-roco*; lat. *parochus*, *πάρoχος*, *REW*, 6250.

67. PĚŠTA, f., 1. « méchantes gens », 2. dans la phrase « *smridi kako pešta* » « mauvaise odeur ». De même à Jašina et à Mlet, — anc. ital. *pesta*, *RjA*; lat. *pestis*.

*kōlora*, f., « choléra-morbus », anc. ital. *cōllora*.

68. PĪČĪ, m., « dentelle ». De même à Jašina; à Mlet *rèkam* ou scr. *tráčak* Gušić *Ruho*, — dér. de la racine *pist-*, *REW*, 6545, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 471, cf. ital. *pizzo*, *RjA*.

69. PĪKAT, m., dimin. *plkačić* « entrailles, intestins ». De même à Jašina et à Mlet, — lat. *ficatum*, *REW*, 8494, *συκωτόν*, *EWUGr.* 2098, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 471, cf. dalm. *fecuāt*, Bartoli, I, c. 263, II, c. 182.

70. PĪLO, n., « auge, cuve de pierre », 1. dans la cuisine « évier », 2. « jarre à huile ». De même à Jašina et à Mlet, — anc. ital. *pilo*, tose. *pilla*, *RjA*, abruz. *pile*; lat. *pila*, *REW*, 6496, cf. *pilum*, *pillus*, Du Cange, *AJS*, II, c. 252.

71. PĪPŪN, m., « melon d'eau ». De même à Jašina et à Mlet, — lat. *pepo* *RjA*, cf. anc. vénit. *pipona* Calmo,

Rarement *fil-de-špāña*, ital. *filo di Spagna*, Bustico, *Dizion. del mare*, s. v. lenza.

65. PERŪN, m., — vénit.-jul. *pirân*; gr. mod. *πειρος*, *RjA*, *πειρών*, *REW*, 6366, *EWUGr.* 1648.

66. KURĀT, m., — ital. *curato*, *RjA*; lat. *curatus*, *REW*, 2413.

67. KŌLERA, f. 1. « méchante femme », 2. *smrdi ka kuga*, 3. « choléra morbus »; — ital. *colera*; lat. *cholera*, *RjA*.

68. MĚRLO, n., — anc. ital., vénit.-jul. *merlo*, *RjA*; lat. *merulus*, *REW*, 5534 a.

69. INTRĀMINE, f. pl., — anc. ital. *entragna*, *entrane*, *entramenta*; cf. lat. *interanea*, *REW*, 4487, *intranía*, Du Cange.

70. LAVĚL, m., — ferrar. *lavel*, vénit. *lavelo*; lat. *labellum*, Mussafia, p. 173, *REW*, 4804. Cf. *AJS*, V, c. 951.

71. MLŪN, m., — vénit.-jul. *melón*, *RjA*; lat. *melo*.



macéd., megl. *pipōñu*, gr. mod. πεπόνι, *REW*, 6395.

72. PIŽUO, m., gén. -úla, « siège de pierre ». A Jašina et à Lumbarda *pižul*, — ital. *poggiuolo*, Zore, *RjA*; lat. *podiolu* Skok, *ZRPh*, LIV, p. 464.

73. PLÂT, m., « feuille » dans la fabrication de certaines pâtisseries *RjA*, — peut-être du m. lat. *plata* ou du grec πλατύς, cf. πλαθάνον « planche pour pétrir la pâte » aussi dans l'Italie mérid. *EWUGr*, 1719, πλαθάνη « pelle de boulanger », frioul. *plādene*, *REW*, 6585, à Raguse *plādán* « plat de bois », *RjA*, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 203.

74. PÔTKUPLJE, n., « grenier »<sup>1</sup>. De même à Jašina et à Mlet. Au lieu de *pod kupama RjA*, — d'après l'anc. ital. *soff' i coppì*, Zore, où la prépos. est traduite par scr. *pod*. Cf. dans le même sens *sof i cops* chez Gorica, *AJS*, V, c. 869, n°. 357 et v. aussi n°. 190, 329, 374; lat. *cuppa*, *REW*, 2409.

75. PRĪKLA, f., « beignet ». De même à Jašina et à Mlet, — lat. *friçtula*, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 425, cf. vénit.-jul., veron., lomb. *fritola*, ital. *fritiella* Rešetar, *Stok. Dial.*, c. 278, *RjA*, *REW*, 3504.

76. PRŌKULE, f. pl., « tendron, rejeton ». A Jašina *brŏkule*, les petites et *čimule*, les grandes et le chou entier. Vuk, Milas, *Rad*, 136, p. 242, — ital. *broccoli*, Zore, Iveković-Broz; dér. du lat. *broccus*, *REW*, 1319.

77. RÂZKENTRAN, adj., « sorti des gonds », et figuré, — dér. du lat. *centrum*, Zore, ξέντρον, *REW*, 1815, *EWUGr*, 975, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 484.

78. RAZRÂNKAT « entrer par effraction, ou forcer une porte » (autrefois) (*a*)*rankati* « assaillir, attaquer », Na-

72. ŠENTÂDA, f., — vénit. *sentada* « être assis », dér. du vénit.-jul. *sentarse* « s'asseoir »; lat. *sedere*, *REW*, 7780.

73. ŠVŌJ, m., — vénit. *sfògio*, vénit.-jul. *sfòio*; lat. *solea*, *REW*, 8064.

74. ŠUFĪT, m., — vénit. *sofìto*, ital. *soffita*; lat. *\*suffictus*, *REW*, 8429.

75. PRŠURÂTA, f., — lat. *\*frizoria* + *ata*; cf. vénit. *forsorada* « poëlonnée », *REW*, 3524.

76. ČĪMULE, f. pl., — ital. *cimolo*, dér. du *cima* également dans les divers dialectes; lat. *cyma*, κυμο, *RjA*, *REW*, 2438, *EWUGr*, 1183, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 208.

77. ŠKANKARJÂN, — dér. du vénit. *descancarâr*, ital. *sgangherare*; dér. du lat. *canchalus*, κάγχαλος, *REW*, 1575, *EWUGr*, 836.

78. RUMBÂT, — anc. ital. *rombare*, « bourdonner », dér. de *rombo*; lat. *rhombus*, ρόμβος, *REW*, 7291;

1. Le titre du drame *Maškarate ispod kupla* de Ivo Vojnović n'est pas exact; il faudrait *u potkuplu*: le mot *kuple* n'existe pas.

lešković, p. 280, 287). De même à Mlet, — ital. *rancare*, *arrancare*, « ramer fort », *RjA* (s. v. *arankati*), an. ital. *dirancare* « abîmer, tordre, estropier »; dér. du franc. *wrank*, goth. \**wranks*, *REW*, 7044, Gamillscheg, I, p. 228, 390.

79. RÈNDAT, verbe imperf., *zarèndat* perf. « chanceler, vaciller, tituber » (d'une personne ivre), Rešetar, *Stok. Dial.*, c. 284. De même à Mlet, — anc. ital. *riddare*; an. h. allem. *ridan*, *REW*, 7301, cf. *zaridati* chez Marulić dans le même sens, Zore, *Program*, p. 33; dans la terminologie marine de toute la Dalmatie, on dit *rèndat flok*, et en ital. *arridare*, Bustico, *Dizione. del mare*.

80. RÔMIJENČA, f., « seau de cuivre », Stulli, Iveković-Broz. De même à Mlet; à Jašina *rôminča* et *sîc* « mesure pour l'huile » (environ 11 l.); à Lumbarda *rominča* et *sîc*, Kušar, p. 326. Vuk, Bartoli, II, c. 300, — m. lat. \**aeramentea*, Zore, Skok, *ZRPh*, XXXVIII, p. 550; cf. ital. *ramino*, vénit., ancon. *ramina*. Dans *AJS*, V, c. 956, çà et là avec la valeur de « chaudron », mais jamais pour « seau de cuivre », *ibid.*, c. 965.

81. SĀKOVAT, verbe imperf., ôSAKOVAT perf. « rincer », Stulli. De même à Jašina et à Mlet; à Lumbarda *osàkovat*, Kušar, p. 338, — lat. *exaquare*, Zingarelli, cf. piem. *saguà*, abruz. *assaguà*, *AJS*, V, c. 946, nos 115, 648, ital. et dial. *sciacquare*, Zore, *RjA* (s. v. *osakovati*).

*sàkovanje*, n., « rinçage ».

82. a) SAĻĀTŪR et saĵātūr, m., gén. -ūra « verrou ». A Mlet seulement *sajātūr*, — ital. du N. *sajador*, vénit. *sajadūr*, istr. *sajadūr*; lat. *saliatorem*, Mussafia, p. 196 ou *salitorium*, Bartoli, I, c. 291, dér. de *salire* + \**serrare*, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 471 (*serratojo*, Budmani, p. 165, *serratore*, Zore, mais je ne trouve pas ces deux mots en ital.).

*osàĵat*, *osàĵat* et *zasàĵat*, *zasàĵat*

*EWUGr*, 1878, ou de *rubare* (?), germ. *raubon*, *REW*, 7092.

79. TREŠTULĀT SE, verbe imperf., *zatreštulāt se* perf., — cf. ital. *trastullare* (?) « s'amuser », dér. du lat. *trastulum* (?), *REW*, 8857; ou du tosc. *trescare* (?), « danser, donner le branle », vénit. *trescār*, germ. *thriskan*, *REW*, 8715. Cf. frioul. *a trastòlons* dans la phrase *Lá a trastòlons* « chanceler, vaciller », Pirona.

80. SĪC, m. Vuk, — vénit. *secio*; lat. *siculus* Danicić, Iveković-Broz, Skok, *ZRPh*, XXXVI, p. 655; cf. *REW*, 7992, *AJS*, V, c. 965.

81. REŽENTĀT, v. imp., *režentāvat* perf. De même à Blato, *Slovinac*, IV, p. 437, — vénit.-jul. *resentār*, bresc., bergam. *režentā*, frioul. *resentā*; lat. *recentare*, Diez, 670, Mussafia, p. 194-195, *REW*, 7110. Cf. *AJS*, c. 946.

*režentadūra*, f. A Blato, *režnēta*, *Slovinac*, *ibid.*, — vénit. *resantaūra* de *resentadura*.

82. KRAKŪN, m. A Lumbarda *kra-kún*, Kušar, p. 337; de même origine que *kračun* (?) *RjA*, — cf. vegl. *caras-saun* Bartoli, II, p. 193, et diverses formes dans le S. de l'Italie dérivées de *χαράσσω*, *EWUGr*, 2407, \**characium*, *REW*, 1862, *χαράκιον*, Skok, Južnsl. Filol. XII, p. 145.

*odkrakunāt*, *zakrakunāt*.

« fermer à clef » avec les préfixes scr. *o<otro-* et *za-*.

b) SKAČĀTŪR, m., gén. -ūra, Stulli. De même à Mlet. Peut-être formé d'après *saĵatur* et scr. *skakavica* de même sens, un déverbal de *skakati*, *skačem* pour *salire*, et de là les verbes *oskàčai*, *zaskàčat* d'après *osàĵat*, *zasàĵai*, Skok, ZRPh, LIV, p. 472 (anc. ital. *scoccatojo*, Budmani, p. 165; vénit. *scazzator*, Zore et RjA, mais il n'existe pas).

82 bis. SÂNSEG, m., « pèrsa, marjoline ». Della Bella, Stulli, Vuk, Iveković-Broz, — tosc. *sansuco*, Brescia *sansico*, Penzig, Lecce *sànsica*, lat. \**sampsuchum*, σάμψυχον, REW, 7565. Rohlfs.

83. SAPŪRĪT, adj., « savoureux ». De même à Mlet, — ital. *saporito*; lat. *saporatus*, *sapor*, REW, 7590.

Anciennement *u sapur* (Vetranović, II, p. 388) et semble-t-il, à Mlet *safur* que I. D' urd' ević explique par le mot courant *sapur*, Sl. pis. hrv., XXIV, p. 320, 327.

84. SĪNGLE, f. pl., gén. -gālā « hé-morrhoides », Stulli, Vuk, — lat. *seneciae*, \**senitule*, Bartoli, II, c. 431, cf. anc. ital. *senici* « enflure ».

Actuellement d'ordinaire *mòrojide*, f. pl. et jadis aussi, semble-t-il, *morinčela*, Držić, p. 287, dimin. dér. d'anc. ital. *morice*, *morici*, f. pl., Rešetar, Rad., 248, p. 234.

85. a) SKARĀMBEŽ, m., gén. -éža, « scarabée ». De même à Mlet; à Jašina *skarambēž*; à Lumbarda *škarrānbela* « maquereau », Kušar, p. 337. Della-Bella, Stulli (Vuk *škarambeč*), — lat. *scarabeus*, cf. pouil. *skaramauna*, *skaravaša*, AJS, III, c. 472, n° 718, 727, ital. *scarafaggio*, Budmani, p. 164, Zore, REW, 7658.

b) VINTŪRĪN, m., gén. -ina, Zore. Aujourd'hui rare. De même à Mlet, — à rapprocher peut-être de l'ital. *venturiere*, vénit. et vénit.-jul. *venturier* « aventurier »; à Senj (Littoral croate, 1609) *venturini*, *vinturini*, pl.

82 bis. MAŽURĀNA, f., — vénit. *mazorana*, frioul. *mazorane*, lat. vulg. \**amaragana*, lat. *amaracus*, ἀμάρακον. REW, 398, EWFS.

83. GUŠTŌŽ, adj., — ital. *gustoso*; dér. du lat. *gustus*, REW, 3927.

*u savûru* « marine » ! *riba u savûru* « poisson mariné », — vénit.-jul. *savòr*.

84. MARAVĚLE, f. pl., — vénit. *ma-roële*; lat. *haemorrhoides*, αἱμορροῖδες.

85. GVAŠTAPĀN, m., — composé du verbe ital. *guastare* « gâter » et *pane* que je n'ai pas trouvé dans les dialectes italiens; cf. AJS, III, c. 472; lat. *vastare* + *panis*, REW, 6198, 9168.



« transfuges, réfugiés, ouskoks ou ouscoques », Mažuranić, *Prinosi za hrv. pov. rječnik*, 1560 ; cf. lat. \**adventura* de *advenire*, *REW*, 216.

86. SÔLĀR, m., gén. -āra, « plancher, lambris ». A Jašina, à Lumbarda *solār* ; à Mlet *solār*, — anc. ital. *solaro*, frioul. *solār* ; lat. *solarium*, Zore, *REW*, 8063.

87. SPÛRJAN, m., « bâtard », Vetranović, II, p. 225, *spûrjanin*, Vuk, — ital., vénit. *spurio*, Rešetar, *Cet. drame* ; lat. *spūrius*, *REW*, 8195.

*mûlan*, m., *mûlo*, m., et *mulica*, f., *RjA*. A Jašina et à Mlet, *mûlo*.

88. a) STRĀŃ, m., « cave » dans les environs. De même à Jašina. Nalešković, I, p. 268, *Cet. drame*, Stulli ; *strāña*, f., Vuk, Iveković-Broz (mais v. Milas, *Rad.*, 136, p. 246) ; *straňak*, Držić, p. 264, — lat. *subterraneus*, Zore, Jireček, I, p. 92, *REW*, 8397 b.

b) MAGĀDZĪN dans la ville, — ital. *magazzino* ; arabe *mahzen*, *RjA*, *REW*, 5240 a, Lokotsch, 1362.

89. SUMPŌRĪN, m., « allumette ». De même à Mlet et *fûlmin* aussi ; à Lumbarda *caferin* et *fûlmīn*, Kušar, p. 337. Della-Bella et Stulli : *sumpōrac*, — dér. du lat. *sulphur* précisé en *sulphur*, cf. vénit. *solfarin*, frioul. *sólpar*, *REW*, 8443. Le même mot, avec des formes diverses, est général en Lombardie, sporadique dans le Sud de l'Italie, *AJS*, V, c. 918.

90. a) ŠKLAFŪNI, m. pl., « espèce de soulier ». De même à Mlet ; à Jašina *škrafūni*, à Lumbarda *škarfūni* (<ital. *scarponi*, Kušar, p. 338) ; *škorŋe* chez I. D' urd' evič comme terme de Mlet, *St. pis. hrv.*, XXIV, p. 321, 328, — peut-être en rapport avec lat. *scaffones*, Du Cange, cf. anc. ital. *scaffoni*, Mussafia, p. 203, *REW*, 2947, ou du goth. *skohs*, \**skohwis*, Gamillscheg, II, p. 21-22. Thomas, *Mél. d'étym. franç.*, 92-93 ; Bertoni, *AGlII*, XVII, 474, *Arch. rom.*, I, 513, ou de *stloppus*, cf. prov., catal. *esclop*, *REW*, 8270.

86. BALATŪRA, f., — ital. du S, (a) *bballatura*, istr. *baladòr*, *AJS*, V, c. 870, napol. *abballaturo* ; lat. *ballatorium*, *REW*, 1023 a.

87. MŪLO, m., — ital., vénit. *mulo* ; lat. *mulus*, *REW*, 5742.

88. KONŌBA, f., A Jašina *kōnoba*, — lat. *canaba*, *RjA*, *REW*, 1566, cf. vgl. *kanba* Bartoli, II, c. 192, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 469-70.

*magazīn*, m., seulement « dépôt ».

89. FŪLMIN, m. De même à Jašina, — ital., vénit.-jul. *fulminante* ; dér. du lat. *fulminare* ; cf. ital. *fulmine* « foudre ».

*šolferin*, m., récent et rare, cf. bergam. *solferi*.

90. ŠKARPĪNE, f. pl., — ital. *scarpine*, *scarpa* ; germ. *skarpa*, *REW*, 7981 c. .

b) ŠTÒPELICA, f., dimin. de *štopela* qui est rare. De même à Mlet ; à Lumbarda *ščópele*. Držić, p. 177, Zlatarić (*Sl. pis. hrv.*, XXI, p. 202), Della-Bella, Stulli, Vuk, Iveković-Broz, — d'origine inconnue (dér. du \**staffella* (?) dimin. de l'ital. *staffa*, Rešetar, *Rad.*, 248, p. 224). L'abruz. *štoppele* « cencio del fruscandolo per ispazzare il formo ; strofinacciolo ; pannello per le luminarie ; batuffolo di cenci ; tappo... » ; il est difficile d'établir un lien entre les sens de ce mot et le mot ragusain.

91. ŠKÓĹAK, m., gén. -óĹka, « espèce de coquille ». A Jašina *škôjak* ; à Mlet *škójak*. Vuk à *škoĹci*, pl., « poulie ». Dér. de *škôĹ* « file » (Vetranović, p. 12 ; Držić, p. 154), — ital. *scoglio*, Iveković-Broz ; lat. \**scoclus*, *scopulus*, REW, 7738, Skok, *Romania*, LVII, p. 477 (σκόλιχος Zore).

92. ŠKĀPIO, m., gén. *škĀpjela*, « ante, pilier ». De même à Jašina et à Mlet, — lat. \**scopellus*, *scopulus*, \**scropellu*, Skok, *Romania*, LVII, p. 465 suiv. (ital. *scarpello* Zore).

Rare *pilastar*, m., avec un sens analogue. A Mlet aussi.

93. ŠŖORTA, f., « trou ». De même à Mlet ; à Jašina *šŕrta*. Autrefois *sorta* (*Libro*, 1520, p. 153 ; *Cet. drame*), — dér. d'ital. *sortire* ou du lat. \**sortire*, Zore, Rešetar, Цубр. Зборн., p. 277, REW, 8110.

Dans le statut de la république de Raguse (1272) « via porte de sorte », *Monum. his.-jur. Sl. mer.*, IX, p. 123. En sicil. *la sciurta* « guardia notturna, canto notturno, guardiano notturno » dérive de l'arabe *šurta* (c. B. Migliorini, *Studi romanzi*, XXV, p. 30) ou du lat. *sortem* (L. Spitzer, *ZRPh*, XLIV, p. 379).

*bùža* f., aussi, *RjA*, Zore.

94. TĀBĀR, m., gén. -āra, « caban, capote, manteau ». A Jašina *tabār*, — vénit.-jul. *tabaro*, ital. *tabarro*, Budmani, p. 160 ; provenance incon-

91. MŪŠULA, f., — vénit.-jul. *mus-solo* ; lat. *musculus*, REW, 5772 ; v. ici n° 57.

92. PILĀŠTAR, m., — ital. *pilastro*, *RjA* ; dér. du lat. *pila*, Zingarelli.

93. BŪŽA, f. De même à Mlet, — vénit.-jul. *bušo*, march. *vuša* ; dér. du franç. *buk* (?), REW, 1376.

94. KAPŖT, m., — vénit. jul. *capolo*, ital. *cappotto* ; dér. du lat. *cappa*, REW, 1642.

nue, cf. *REW*, 8563. Budmani, p. 165, indique aussi *kàput*, mais je n'ai jamais entendu cette appellation à Raguse.

95. TÀMBURIC, m., « brûloir à café ». De même à Mlet, — ital. et dial. *tamburino*, march. *tamburlano*, gennes. *tamburlin*, Mussafia, p. 213-214; dér. de l'arabe *tanbur*, *REW*, 8512 a, Lokotsch, 2015.

96. TÒVJELICA, f., « sellette, strapontin ». De même à Mlet; à Jašina *tòbjelica*; à Lumbarda *tobilica* ou *škañel*, Kušar, p. 338. Stulli, Vuk, — ital. et lat. *tabella*, cf. ital. *tavella*, vénit.-jul. *tavela*, Budmani, p. 165, Zore, frioul. *taviele*, *REW*, 8509. N'a aucun lien avec les dénominations actuelles de ce même objet en Italie, cf. *AJS*, V, c. 898, 899.

97. a) TRAVÀTŪRA, f. « cloison ». De même à Jašina et à Mlet, — ital. *travatura* « assemblage de poutres posées en plan pour établir un passage; l'ensemble et la disposition des poutres d'un toit »; dér. du lat. *trabe*, *REW*, 8823.

b) Autrefois aussi oksir, Bartoli, II, c. 296, — lat. *apsis*, ἀψίς, Skok, *ZRPh*, L, p. 522, *REW*, 45, cf. ital. *assito*, *RjA* mais non du lat. *assis* comme dans *REW*, 732).

98. TÙND'ELA, f., « oreiller, coussin ». De même à Mlet. Formes anciennes : *tugdžela*, *tudžela* Stulli, *tùndžela* Vuk, Budmani, p. 162, Zore, Iveković-Broz, — m. lat. de Raguse *tuggella*, *tudghella* et de Zara, *tugulela*, Jireček, I, p. 92; Bartoli, II, 275, 703, \**tugula* dér. du franc. *thwahlja* (?), Bruch, *REW*, 8720, Skok, *ZRPh*, LIV, p. 495, Gamillscheg, I, 203.

99. ŪRA, f., « heure ». De même à Jašina et à Mlet. Della-Bella, Vuk, Iveković-Broz, — ital. *ora*; lat. *hora*, *REW*, 4176.

95. BRUŠTULIN, m. De même à Jašina, — vénit.-jul. *brustulin*, vénit. *brustolin*; dér. du lat. \**perustulare*, Zingarelli.

96. BANČIĆ, m., dimin. de *banak*, — vénit.-jul. *bancheto*, ital. *banchetto*; dér. du franc., longod. *bank(a)*, lat. vulg. *bancum*, *REW*, 933, Gamillscheg, I, p. 202; II, p. 131, Schiaffiri, *Ital. dial.*, VI, p. 52-4.

97. a) MUNEGIN, m. — De même origine que les termes ital. d'archit. pour « jambette » : *monachini*, pl. (« due legnottoli che s'aggiungono al cavalletto dei tetti per rinforzo », Petrocchi) et *monachetti*, pl. (« legni che servono a calzare i puntoni del cavalletto » Ferrari et Caccia, *Dict. ital.-franç.*); entre les nombreux dér. du *monachus*, μοναχός.

b) OŠIR, m., *RjA* et le verbe *priošiti*.

98. a) KUŠIN, m. De même à Jašina, — vénit.-jul. *cussin*. ital. *cuscin*; dér. du lat. *coxa*, *REW*, 2292.

b) BLAZINA, f. A Trpañ *blàzina*, Milas, p. 80. Cf. *RjA*, d'origine slave, Berneker.

99. BŌT, m., pour indiquer le temps de la 1<sup>re</sup> à la 4<sup>e</sup> heure, tandis qu'à partir de la 5<sup>e</sup> jusqu'à la 12<sup>e</sup> on dit *ura* (p. ex. *dva* ou *tri bota*, mais *pe uri*); en ital. ce mot est employé seulement au sing. A Trpañ dans la phrase *od jednoga bota* « soudain, aussitôt »



Milas, p. 79, — ital. *botto*, *d'un botto*, *RjA*; dér. du franc. *botan*, *REW*, 1228 c, mais v. Gamillscheg, I, p. 105, 114.

100. *VAGIGAT* (SE), « courtoiser, faire la cour », De même Nalešković, p. 259; à Jašina *vagiġat*, — ital. *vagheggiaer* Zore, vénit. *vaghegiâr*; dér. du lat. *vagus*, *REW*, 9125. Autrefois aussi *kortiġati*, Držić, p. 308.

101. *ŽŮKVA*, f. et *žŭka* « genêt ». A Mlet, *žŭka*. Della-Bella, Stulli, Vuk, Iveković-Broz, — lat. *juncus*, Bartoli, II, c. 304, *REW*, 4619; Skok, *ZRPh*, XXXVI, p. 656. Dans l'Italie d'aujourd'hui les dérivés de ce mot latin désignent d'autres plantes, cf. Penzig, I, p. 249-250.

100. *KORTED'ĀT* (SE), ver. perf., *-đavat* ver. imperf., — anc. vénit. *cortizâr*, ital. *corteggiare*; dér. du lat. vulg. *curtis* (< *cohors* + *curia*); v. ici n° 43.

101. *BRNĚSTRA*, f. A Jašina *b'nestra*, — lat. *genistra*, *REW*, 3733, Skok, *ZRPh*, XLVI, p. 406, cf. Penzig, I, p. 209-11, *AJS*, III, c. 616, ital. *ginestra*, logoud. *binistra*.

Mirko DEANOVIĆ.

## SYNCOPE DES VOYELLES ACCENTUÉES EN ROUMAIN

Comme un des plus sérieux arguments en faveur d'un accent d'intensité initial en latin, on cite la syncope des voyelles qui auraient dû être accentuées selon la règle des trois syllabes : l'existence de *balneum* prouverait que *balineum* était accentué sur l'initiale. Cela supposerait prouvé que la syncope ne peut toucher que les voyelles dépourvues d'accent. Évidemment, si la voyelle disparaît, elle ne peut plus porter l'accent, mais comment prouver que la syncope n'est pas antérieure à la perte de l'accent ?

Théoriquement, rien ne s'oppose à l'hypothèse contraire : une voyelle accentuée, tout en gardant l'accent, s'abrège jusqu'à disparaître. L'accent ne se déplace qu'au moment où il n'y a plus de voyelle. Je me propose d'en citer quelques exemples appartenant à une langue vivante, notamment au roumain.

Le participe passé de quelques verbes roumains connaît un doublet régional où la dernière voyelle, bien qu'accentuée, disparaît : *văzul* et *văst* « vu », *auzil* et *aust* « entendu », *găsil* et *găst* « trouvé », *căzul* et *căst* « tombé », *șezul* et *șest* « assis », *slobozil* et *slobost* « délivré », *venil* et *vint* « venu », *pierdut* et *k'ert* « perdu » (Pușcariu, *Dacoromania*, IV, p. 1362, note). La première explication qui se présente à l'esprit, c'est qu'il y a là une influence du présent : *văz* aurait produit \**văzul*, ensuite *văz'l*, etc. Mais cette explication ne peut être appliquée à *găst* (présent *găsesc*), à *căst* (présent *cad*), à *șest* (présent *șed*), à *slobost* (présent *slobod*), à *vint* (présent *viu*) ; le premier de ces présents n'est pas accentué sur le radical, les autres diffèrent pour la terminaison par rapport aux participes. Du reste la tendance générale du roumain est de placer l'accent sur les suffixes, non sur le radical. Il faut donc chercher autre chose.

G. Weigand (*Jahresb. d. Instit. f. rum. Spr.*, VI, p. 38) et M. A. Pancratz (*Balkan-Archiv*, I, p. 78 et suiv.) pensent que la syncope a eu lieu là où le participe était dépourvu d'accent dans la phrase : à *văzul bine* serait devenu à *văz't bine*. Mais à *văzul bine* n'existe pas : dans la prononciation relâchée ce n'est que la consonne finale qui s'amuit (*a văzu bine*). Seul *as* pour *adus* « apporté », attesté chez les Trocari de Braşov, pourrait s'expliquer par la position inaccentuée dans la phrase, mais là on entend également *ac* pour *aduc* « j'apporte », et les formes abrégées n'existent pas à l'état isolé comme c'est le cas pour les participes cités plus haut.

M. Puşcariu (loc. cit.) préfère admettre que *văst* représente lat. \**vis(i)tus* et que les autres exemples seraient dus tous à l'influence de *văst*. Mais qu'y a-t-il de commun entre *văd-văzul* (*văst*) et *găsesc-găsit* ?

La seule explication possible est que les voyelles accentuées, qui étaient les plus fermées du système roumain, se sont abrégées jusqu'à la disparition totale. Les voyelles roumaines les plus fermées sont *u* et *î* (Rosetti, *BL*, III, p. 90). Les parlers qui présentent les participes syncopés sont également ceux où *i* précédé de *s*, *z* devient *î*. Par conséquent, *auzil*, *găsil*, etc. ont passé par *auzil*, *găsil* avant de devenir *aust*, *găst*.

Le roumain connaît du reste d'autres exemples semblables. On n'a pas encore signalé, que je sache, le fait que les diminutifs *olecuşică* « un tout petit peu » (de *oleacă* « un peu ») et *o bucăşică* « un petit morceau » (de *bucată* « morceau ») sont prononcés en Moldavie *olecuşă*, *o bucăşă*. Là aussi *i* accentué, qui est devenu *î* après un *l*, a été supprimé, malgré qu'il fût accentué. Ces exemples sont plus probants, parce que le même sujet prononcera tantôt *olecuşică*, tantôt *olecuşă*, suivant que son débit sera plus lent ou plus rapide. Le procès se passe donc, pour ainsi dire, sous nos yeux.

Les exemples discutés ont devant la voyelle syncopée une spirante, qui a pu recueillir les dernières vibrations vocaliques. Ne font exception que *vinl*, où l'*n* a pu être d'abord palatalisé (puisque ici *i* n'a pas été changé en *î*), et *k'ertl*, que je ne sais pas comment expliquer.

Si l'on admet avec Meillet (*BSL*, XXXI, 94, p. 100) que les voyelles fermées latines, *i* et *u*, étaient ultra-brèves, rien ne s'opposera désormais à la supposition qu'elles ont été syncopées même lorsqu'elles portaient l'accent.

## EXISTE-T-IL DES PRÉFIXES EN TURC ?

Pourquoi la question a été posée ? Quelques indications positives dans le passé ;  
possibilité d'extension dans l'avenir.

Le terme de « préfixe » sera pris ici dans le sens large d'élément grammatical *préradical*, par opposition à l'élément placé à la fin ou suffixe. Il va de soi qu'il s'agit d'un élément qui, même s'il a été jadis autonome, est, dans l'état actuel de la langue, incorporé plus ou moins complètement au mot.

On a toujours enseigné, — et j'ai fait comme les autres, — qu'il n'existait pas de préfixes en turc. C'était comme un axiome auquel on aurait pu ajouter ce corollaire : « La première syllabe d'un mot turc représente toujours la racine (le plus souvent toute la racine) ».

Malgré les quelques réserves qu'on verra plus loin, je persiste à voir, en gros, dans cette constatation une des principales différences entre les langues à flexion et les langues turques, pour ne pas dire les langues ouralo-altaïques, en général, ou, du moins, les langues dont la structure est dite, à tort ou à raison, ouralo-altaïque.

Or, on sait que dans ces derniers temps, on a cherché en Turquie à rapprocher la langue nationale des langues indo-européennes, les rapprochements avec les langues du type ouralo-altaïque, précisément, étant nettement en défaveur.

C'est sous l'empire de cette préoccupation qu'on s'est efforcé de trouver des préfixes en turc. On a pensé en découvrir un, notamment, dans le mot, en réalité, arabe *siyāset* (*siyāse*) « politique » qu'on a prononcé, en le soumettant à la loi de l'harmonie vocalique turque, *siyasa*. Nous savons que ce mot signifiait, à l'origine (en arabe), « l'art de dresser et de conduire le cheval (en sémitique *sws*) », d'où, par exemple, le nom du « palefrenier » *sāyis* (forme du participe présent de la même racine). On a été frappé, en Turquie, par la res-



semblance qui existe entre le mot *siyasa* et le turco-mongol *yasa* (*yasak*) qui signifie « consigne (militaire) » et qui prend tantôt le sens positif de « règlement, loi (comme, par exemple et par excellence, les fameuses prescriptions de Tchingiz-khan) » et tantôt le sens négatif de « défense, interdiction ». *Si-yasa*, pensa-t-on, est donc un mot dérivé, par préfixation, de *yasa*.

De prime abord un semblable rapprochement surprend quelque peu, mais il ne faudrait pas y voir une hardiesse inconsidérée des théoriciens d'aujourd'hui. Il était préconisé, en effet, dès le commencement du xve siècle, par le célèbre historien arabe Maqrīzī (1365-1442). A propos de la loi régissant les Mamlūk d'Égypte, lesquels étaient, comme on sait, d'origine turque principalement, il dit expressément : « On a ajouté au mot *yasa* la lettre *sīn* (*s*) au commencement pour en faire *siyasa* ». Un autre historien, d'origine turque, Abū-l-maḥāsīn Taghriberdī (1411-1469) voyait également dans *sī* un élément adventice, mais l'expliquait par le persan *se* « trois ». Un érudit aussi averti que Quatremère trouvait même l'hypothèse de Maqrīzī « extrêmement ingénieuse, sans doute plausible et paraissant pleinement confirmée par les passages d'Abū-l-maḥāsīn et d'Ibn Iyās (1448-1524) ».

Ce qui excusait toutes ces déductions c'est la similitude de sens des mots *siyasa* et *yasa*.

Le mot *siyasa* « politique », signifiait autrefois « gouvernement, administration » et aussi « police ou ordre établi pour la sûreté et la tranquillité de la ville (mieux : de la cité *polis*) » (Boethor). Dans l'Égypte des Mamlūk, c'était, d'après Maqrīzī : « Un mot diabolique (*lafza šeyṭāniyya*) dont la plupart des gens ignorent l'origine, et qu'ils prononcent avec légèreté et indifférence, disant : cette affaire n'est pas du ressort de la justice légale (ou d'origine divine : la *šerī'a*), elle n'appartient qu'à la *justice administrative* ». Il faut croire que cette justice administrative n'avait pas la réputation d'être très tendre, puisque le mot *siyasa* désignait aussi, en pays musulmans, le « supplice infligé en vertu de la loi ».

Le mot *yasa* (cf. mongol-turc *yoson*, *yosun*) signifiait non seulement « loi, ordre, toute espèce d'ordonnance, de règlement, tout châtement légal, mise à mort, dernier supplice ou simple bastonnade ». En 1925, ce mot périmé en Turquie, où seul vivait encore la forme *yasak* « défense », fut ressuscité par le ministre de la Justice, Mahmud Esad, qui décida, lors de la discussion du projet de la nouvelle législation, d'appeler

le code pénal *yasa* (réservant au code civil le nom de *türe*). L'usage n'a malheureusement pas consacré ces innovations.

Ce qui empêcha pourtant Quatremère lui-même de « souscrire entièrement à l'opinion de Maqrīzī et d'admettre l'origine » préconisée par lui, c'est le fait que les Persans employaient le mot arabe *siyāset* dans le sens de « punition » dès une époque où ils n'avaient pas encore subi l'influence mongole. Il s'agit donc de deux mots différents ayant connu des développements de sens<sup>1</sup> qui en ont rapproché les significations. Ce rapprochement a pu d'ailleurs être facilité par des étymologies populaires dues à la similitude extérieure des deux vocables.

Il nous a paru utile de préciser l'histoire de ces deux termes importants. Pour plus de détails, on se reportera à la *Chrestomathie arabe*, de Silvestre de Sacy, II, pages 158 à 161, et 184-185, et à l'*Histoire des Mongols de Perse*, par Quatremère, pages CLX à CLXIX ; cf. aussi l'article d'A. N. Poliak, « Le caractère de l'État mamelouk dans ses rapports avec la Horde d'Or », *Revue des Études islamiques*, 1935, cahier III, p. 235.

C'est donc manifestement à tort que les partisans de la préfixation en turc crurent trouver un argument dans l'histoire du mot *siyasa*. Ils ne tardèrent pas d'ailleurs à se heurter à de grosses difficultés dans la recherche d'autres exemples du même phénomène. Feu Reşit Galip, ministre de l'Instruction publique, me demandait en 1935, si, à mon avis, on ne pourrait pas postuler l'existence du préfixe *s-* par simple comparaison entre racines verbales comme, par exemple, *saç-* « répandre », et *aç-* « ouvrir ». Je ne lui cachai pas mon scepticisme. En effet, un pareil procédé conduirait, si on le généralisait, à admettre que toutes les racines turques commencent par des voyelles, les consonnes initiales n'étant en réalité que des éléments préfixés.

En fait, on renonça à ces tentatives, mais à défaut de préfixes révélés par le passé de la langue, on prit le parti d'en créer pour l'avenir, c'est-à-dire d'en fabriquer de toutes pièces. Nous savons, en effet, qu'au moment où la réforme récente d'épuration de la langue turque (par suppression des

1. On remarquera pour le mot *siyāset* lui-même que les deux équivalents qu'il a dans les langues occidentales « politique » et « police » sont aussi apparentés étymologiquement. Le mot *şerī'a* (voir p. 52) avait comme *siyāsa* un sens primitif curieux : « rivage du fleuve où vont les animaux pour s'abreuver ».

éléments étrangers, principalement arabes et persans) battait son plein, *il a été fait usage de mots artificiels*, destinés à remplacer ces éléments. Pourquoi ne pas inventer, dès lors, des vocables à préfixes, en créant même des préfixes « vivants », susceptibles de produire de nouveaux dérivés ?

On s'y est pris très habilement. D'une part, on évita de trop multiplier ces créations. D'autre part, pour heurter le moins possible le génie de la langue, on choisit comme préfixes des mots qui, de par les règles de la syntaxe turque, se placent *avant* ceux qu'on voulait doter d'un préfixe.

Suivant une règle élémentaire et générale de la syntaxe turque, dans tout groupe dont les mots sont subordonnés les uns aux autres, l'élément secondaire se place *avant* l'élément principal. C'est ainsi que sujet, complément et épithète se placent respectivement avant leur prédicat, mot complété et déterminé.

Prenons un nom exprimant une notion d'espace (par conséquent, apte à assumer un rôle grammatical) comme *üst*, idée de superposition : « dessus, le dessus ».

Ce mot peut être employé :

1° Comme substantif : « le dessus ».

Ex. : *masa(-nın) üst-ü* « le dessus de la table » ou, en conservant le mot à mot turc « (de) la table son dessus ».

Le substantif *üst*, qui a pour complément nominal *masa*, est ici l'élément syntactique principal et prend place, par conséquent, *après* le complément ;

2° Comme adverbe : « dessus ».

Ex. : *üst gelmek* « venir dessus » (expression qui, pratiquement, a pris le sens du français « prendre le dessus »).

L'adverbe *üst* passe, en tant que complément circonstanciel, *avant* le verbe ;

3° Comme adjectif : « supérieur, de dessus ».

Ex. : *üst kat* « étage d'en haut, étage supérieur » ou, en conservant l'ordre des mots turcs « supérieur étage ».

L'adjectif *üst* employé ici comme épithète (simple) se met *avant* le mot déterminé. Autre exemple d'épithète simple, avec adjectif proprement dit : *tozlu masa* « table poussiéreuse » ou, en conservant l'ordre de mots turc « poussiéreuse table » ;

4° Comme substantif faisant partie d'une épithète complexe : « son dessus ».

Ex. : *üst-ü tozlu masa* « table au dessus poussiéreux ; table

dont le dessus est poussiéreux » ou, en conservant le mot à mot turc : « son dessus poussiéreux, table ».

Nous appelons cette construction épithète complexe. Elle consiste à remplacer une épithète simple (comme *tozlu* dans *tozlu masa* « poussiéreuse table ») par une véritable proposition nominale *üst-ü tozlu* « son dessus (est) poussiéreux ». Le sujet de cette proposition nominale (*üst-ü*) porte, sous forme de suffixe possessif, l'indice de rappel du mot déterminé (*masa*). Comme ce sujet se place régulièrement avant son prédicat et qu'il figure en même temps dans une épithète, il se trouve finalement en tête de l'expression entière.

Il tombe sous le sens que des quatre constructions envisagées, la première ne pouvait donner naissance à des préfixes, mais à des suffixes et c'est ce qui s'est produit dans la pratique. Les postpositions (qui remplacent en turc nos postpositions)<sup>1</sup> et très probablement toutes les désinences de la déclinaison proviennent de cette construction (qui à l'origine n'impliquait pas forcément, semble-t-il, l'emploi du suffixe possessif au deuxième terme du groupe).

Pour les trois autres constructions, nous verrons ci-après comment le néo-turc les a utilisées, inconsciemment peut-être, pour tirer des préfixes du mot *üst* (pris ici comme exemple).

Notons d'abord que, pour donner à l'élément *üst* une allure plus grammaticale, on lui a imposé par avance les effets de l'usure qu'il aurait probablement subie par l'usage. On en a fait (en position devant consonne, tout au moins) *üs*, en l'allégeant de sa consonne finale, sur le modèle archaïque de son antonyme *ast* « dessous » qui s'est effectivement allégé en *as* dès une époque ancienne (cf. le mot *as-ra* des inscriptions de l'Orkhon). C'est ainsi qu'au lieu d'*üst-gelmek*, locution déjà citée, on a dit *üsgelmek*, mais devant voyelle : *üst-olmak* (même sens). On a même été plus loin, usant de véritables crases, comme quand on a fabriqué le verbe *üsnetmek*, pour *üstüne almak*, mot à mot « sur le dessus (de cela ou de lui) jeter ; jeter dessus » qu'on a pris dans le sens d' « attribuer, imputer », mais en réalité il s'agit d'un calque-

1. « Pour la maison » se dit en turc *ev için* « maison pour ». A notre « chez » correspond le suffixe *gil* qui, comme l'a montré M. Samoilovitch était à l'origine un mot autonome signifiant « maison ». Le suffixe du cas relatif *-ce* est tiré du mot *çag* « quantité d'espace et de temps ». Je pense que les suffixes de l'accus. et du génit. sont tirés du mot *neng* « chose ».



calembour, fort plaisant et habile, fait sur le verbe emprunté à l'arabe *isnat(isnād) elmek* qui a le même sens.

La construction n° 2 a fourni des préfixes verbaux équivalant à peu près à notre *sur-* dans *surfaire*, etc., mais on en a usé très modérément. Je ne vois pas d'autres exemples que ceux déjà cités de *üs-gelmek*, *üst-olmak*, *üsnetmek*.

La construction n° 3 a procuré deux dérivés seulement, avec *üs(t)* : *üs-subay* « officier supérieur » et *üs-nomal* « extraordinaire » (sous l'influence de l'arabe *fevkalade*, même sens, proprement « au-dessus de ce qui est l'habitude, de ce qui est normal (*nomal* en néo-turc, de *nom* en vieux turc, en réalité du grec *nomos*)).

Par contre, les dérivés avec la particule antonyme *as* (voir plus haut, page 55) sont assez nombreux :

*as-başkan* « vice-président ».

*as-betik* « note » (proprement « sous-écrit »).

*as-direklör* « sous-directeur ».

*as-komisyon* « sous-commission ».

*as-teğmen* « sous-lieutenant ».

*as-löz* « hypothèse » (sorte de calque gréco-français).

La construction n° 4 est encore plus pauvrement représentée. Je n'en connais que deux exemples avec le mot *ara* qui signifie « intervalle entre deux choses » et qui est très employé en turc normal en locution postpositive (suivant la construction n° 1) avec le sens de notre préposition « entre » ; ex. : *ev-ler ara-sı* « entre les maisons ». Pour en faire un préfixe correspondant au latin *inter*, on s'est très adroitement servi de la construction par épithète complexe, sur le modèle de locutions qui existaient déjà comme, par exemple, *ara-sı bozuk* « brouillés entre eux », proprement « leur intervalle (leurs rapports, leurs relations) gâté », « dont les relations ne sont pas bonnes ».

En même temps, selon le procédé déjà indiqué pour *üs(t)*, on a allégé *ara-sı* en *arsı*.

D'où les calques :

*arsı-ulusal* « international » (*ulusal* étant lui-même un calque de « nation-al »).

*arsı-bağınç* « interdépendance ».

Signalons d'autres tentatives, faites avec divers noms, et presque uniquement selon la construction n° 3.

*ara* (déjà cité) :

*ara-söz* « digression » (de *söz* parole, « discours »).

*bir* « un, un seul, identique (le même) » :

*bir-ağız* « unanime » (proprement « une seule bouche »).

*bir-gönül* « unanime ; d'accord » (proprement « un seul cœur »).

*bir-örnek* « homogène » (proprement « du même modèle »).

*boş* « vide, vain, inutile, vacant, désœuvré » :

*boş-söz* « radotage ».

*boş-sani* « opinion erronée ».

*boş-gezen* « vagabond ».

*dış* « extérieur » :

*dış-ahlâksal* « amoral » (de *ahlâk-sal* « moral », mot créé sur l'arabe *ahlâk* « morale »).

*dış-dinsel* « areligieux » (formé comme le mot précédent sur un mot arabe, *din* « religion »).

*dış-yüz* « extérieur, apparence », proprement « face extérieure ».

*dış-nomal* « anormal » (cf. plus haut *üşnomal*).

*iç* « intérieur » (antonyme du précédent) :

*iç-güdü*, *iç-güdel* « instinct, instinctif ».

*iç-yüz* « interne, fond (par opposition à l'apparence) ».

*ön* « devant » :

*ön-söz* « préface, *avant-propos* ».

*ön-gün* « veille, *jour d'avant* ».

*ön-kol* « avant-garde ».

*ön-tasar* « avant-projet ».

*ön-sezi* « pressentiment ».

*ön-yüzbaşı* « capitaine de première classe (par ancienneté) ».

*öz* « essence, le propre, la chose prise en elle-même » :

*öz-saygı* « honneur, amour-propre ».

*öz-söz* « maxime, aphorisme ».

*sağ* « droit, sain, vivant » :

*sağ-bili* « certitude ».

*sağ-duyu* « bon sens ».

*son* « dernier » :

*son-ek* « dernier appendice ».

*son-çağ* « les derniers temps, *tempora novissima* ».

*son-söz* « postface ».

*tek* « unique, l'un des deux objets qui font la paire, impair » :

*tek-göz* « borgne ».

*tek-parça* « d'une seule pièce, monolithe ».

*tez* « vif, rapide » :

*tez-gidiş* « grande vitesse ».

*tez-katar* « train rapide ».

*tez-küser* « coléreux, irascible ».

*lüm* « l'ensemble, le tout » :

*tüm-general* « général de division ».

*tüm-komutan* « commandant de division ».

*tüm-kurmay* « état-major de division ».

*uz* « habile, adroit » :

*uz-dil* « éloquent » (de *dil* « langue »).

*uz-diyem* « pur (style) ».

*uz-gidim, uz-gidiş* « habileté (dans sa façon d'agir) ».

*uz-güdü* « bonne volonté ».

*uz-kes* « certainement, catégoriquement » (*üz-kes* ? Fir. I, 291).

*uz-kişi* « personnalité ».

*uz-yazı* « calligraphie ».

*uz-yön* « la bonne voie, la voie du salut ».

*uz-yönüm* « action de diriger dans la voie du salut ».

*yad* « étranger » (équivalent de l'élément arabe préposé

*gayr-i-* ou *adem-i-*) :

*yad-ahlâksal* « immoral ».

*yad-bağınç* « indépendance ».

*yad-belgin* « inconnu ».

*yad-cusundaş* « hétérogène ».

*yad-dinsel* « irréligieux ».

*yad-gözen* « antipathique ».

*yad-güven* « insécurité ».

*yad-merkez-lik* « décentralisation ».

*yad-yuru* « sujet étranger ».

*yar* « aide, adjoint » :

*yar-başkan* « sous-secrétaire d'État ».

*yar-bay* « lieutenant-colonel ».

*yar-direktör* « sous-directeur ».

*yar-subay* « sous-officier ».

*yeni* « nouveau » :

*yeni-çağ* « période contemporaine ».

*yeni-doğan, yeni-doğmuş* « nouveau-né ».

*yeni-heves* « qui aime les nouveautés ; séduit par la nouveauté de quelque chose ; qui n'a pas encore perdu son enthousiasme ».

Comme le montrent plusieurs des dérivés énumérés (*arasöz, birağız*, etc.), il n'a pas été tenu compte, dans leur élaboration, de la loi de l'harmonie vocalique (voir à ce propos, plus loin, pages 62-63).

Pour certains dérivés, comme ceux commençant par *yeni*, l'exemple en avait été déjà donné par la langue classique : tel est le fameux nom des Janissaires (*yeni-çeri* « troupe nouvelle »). Ainsi qu'on le verra plus loin, il en est de même

des dérivés commençant par *iç-*, mais, dans l'ensemble, il s'agit incontestablement d'une innovation et le *Cep Kılavuzu* indique expressément pour certains des éléments étudiés plus haut, qu'ils sont des préfixes : *arsı-* (arabe *beyne-*, latin *inter-*) ; *dış* (arabe *lâ-*).

Il aurait été intéressant de savoir ce qu'aurait donné à la longue la pratique d'un pareil système. Celui-ci était susceptible de prendre de plus grands développements, la tentative dont nous rendons compte ici ayant été assez timide, dans l'ensemble, mais la réforme, — malheureusement, à notre avis, — a été mise depuis complètement en sommeil.

\*  
\* \* \*

Il me reste à montrer que cette innovation n'était pas un fait aussi insolite qu'on pouvait le croire et que je l'ai cru, jusqu'ici, moi-même.

Je pense qu'il faut maintenant se rendre à l'évidence : il y a des traces, si faibles soient-elles, de préfixes en turc.

Nous avons d'abord des éléments préfixés, d'origine expressive (allitération). Ce procédé bien connu, qui se retrouve en mongol et en hongrois, aboutit à la formation d'adjectifs de sens intensif (superlatifs absolus). Il consiste à redoubler la première voyelle d'un adjectif donné, ainsi que la consonne qui les précède (quand il y en a une) et fermer la syllabe ainsi obtenue au moyen d'une autre consonne (qui, en turc, est l'une des suivantes : *p, m, s, r*).

Ex. : *up-uzun* « très long », *kap-kara* « très noir » ; *bomboş* « tout vide » ; *büs-bütün* « tout entier, tout à fait » ; *çir-çıplak* « tout nu », etc.

Dans un petit nombre de cas, on trouve un procédé plus compliqué, consistant à faire suivre la consonne expressive d'un *e* ou *a* (suivant la classe antérieure ou postérieure du mot), comme s'il s'agissait d'un datif : *düpe düz* « tout uni », *güpe gündüz* « en plein jour », *yapa yal(ı)nız* « tout seul », *sapa sağlam* « très solide ». Cf. *çepe çevre*, *düme düze*, *bese belli*.

Exceptionnellement, dans la combinaison *çir-çıplak*, on peut allonger le premier élément en *çırıl* (par un procédé courant pour l'allongement des onomatopées monosyllabiques).

Avec l'ancien alphabet arabe, l'élément préposé s'écrivait séparément (sauf exception, comme par exemple pour le mot *dopdolu* « tout plein » qui s'écrivait en un seul mot), mais



aujourd'hui les deux éléments sont toujours réunis ensemble : *upuzun, kapkara*, etc.

On discutera peut-être la nature véritable de ces éléments, en arguant que ce ne sont que des allitérations ou des « redoublements intensifs ». C'est vrai, mais il y a aussi introduction d'éléments nouveaux, comme dans la *préfixation*.

Indépendamment des allitérations précitées, il existe en turc des traces de préfixation dans les pronoms.

Ainsi le démonstratif de la première personne (sans doute sous l'influence du pronom personnel *ben* « moi, je ») reçoit un *b* initial : *b-u* (pour un plus ancien \**b-ol*), « celui-ci », d'où le dérivé *b-öyle* « ainsi, comme ceci ».

Le démonstratif de la deuxième personne reçoit les éléments initiaux *ş* et *iş* : *ş-u*, *ş-ol* « celui-là » et le complexe *iş-b-u*, « celui-ci », ces éléments étant une altération de l'interjection *oş*. Cf. aussi *ş-öyle* « ainsi, comme cela » ; *ş-im-di* (pour *oş-em-ti*) « maintenant ».

Cette formation peut être considérée comme étant d'origine plus ou moins expressive également, mais il existe aussi, à notre avis, des traces de préfixation non expressive.

Tel est le mot *iç* « intérieur », dont il a été déjà question (voir page 57).

Nous le trouvons dans les dérivés :

*iç-oğlan* « page, fr. *icoglan* », proprement : « garçon d'intérieur ».

*iç-güveyi* « gendre qui habite chez son beau-père », proprement : « gendre intérieur ».

L'élément *iç* préfixé s'incorpore même si bien au mot qu'il peut en résulter des altérations pour lui :

*iç-don* ou *iç-ton* « vêtement intérieur, caleçon » a donné *işton*, puis *iştan* (d'où le russe *ştanı* « culotte, pantalon »).

*iç-kur* « ceinture intérieure » est devenu, sous l'influence de l'assimilation vocalique régressive *uçkur* « cordon en coulisse qui serre les culottes à la taille » (en arabe *tikka*, en vieux turc *ilersüg*)<sup>1</sup>. Cf. dial. *okçur*.

*iç-edik* « chaussure intérieure » est devenu, par aphérèse de la voyelle *i*, *çedik*<sup>2</sup>.

Ces changements sont tels que le sujet parlant n'a plus

1. Le mot *ilersüg* figure dans Kaşgarî (I, 135, ligne 2), mais a été oublié par Brockelmann dans son *Mitteltürk. Wortschatz*. Cf. Gülşehri (édition Taeschner) *SB. Pr. Ak. W.*, 1932, p. 750, verset 13, p. 753 : *ilär song. Türkiyat mecmuası*, IV, 244 : *ilarsok*.

2. Sur ces trois mots vestimentaires voir mon article dans les *Mélanges Boyer*.

conscience d'employer le préfixe *iç* dans ces mots, mais il en est de même, parfois, en français et il faut avoir fait du latin pour sentir l'élément *ad-* comme un préfixe dans le mot « adorer ».

On peut considérer également comme étant un élément préfixal le mot *baş* « tête, chef » lorsqu'il est employé comme épithète avec le sens de « principal, premier, en chef, général ».

Ex. :

*baş-çavuş* « sergent major ; ancienn. chef du 5<sup>e</sup> orta des Janissaires ».

*baş-eski* « le plus ancien (des serviteurs ou officiers d'une maison civile ou militaire) ».

*baş-kâtip* « premier secrétaire ».

*baş-muharrir* « rédacteur en chef ».

*baş-kumandan* « commandant en chef ».

*baş-konsolos* « consul général ».

*baş-müdür* « directeur général ».

*baş-müfettiş* « inspecteur en chef (aujourd'hui on doit dire : *baş-ispekter*).

etc.

A vrai dire ces complexes sont intermédiaires entre les dérivés par préfixation et les mots composés. En effet le mot *baş* y conserve une autonomie relative, comme dans les mots composés : il garde son accent tonique et n'est pas soumis aux coupes syllabiques. Pour le mot *başeski*, par exemple, la coupe syllabique sera *baş -es-ki* et non *ba-şes-ki*, comme cela serait le cas, si le mot *baş* avait perdu entièrement son indépendance.

On emploie d'ailleurs le mot *baş* comme deuxième terme de rapport d'annexion : *ağçı (aşçı) başı* « cuisinier (en chef), chef » ; *on-baş* « chef de dix, dizainier, caporal » ; *yüz-baş* « chef de cent, capitaine » ; *bin-baş (bimbaşı)* « chef de mille, commandant de bataillon », etc. (*Bien qu'échappant à la loi de l'harmonie vocalique*, les mots terminés par *başı* doivent être considérés comme de véritables noms composés, formation rare en turc : leur voyelle finale perd, en effet, dans la déclinaison, les caractéristiques morphologiques du suffixe possessif qu'elle représente originairement ; cf. Deny, *Grammaire de la langue turque*, §§ 1114 et 1117, remarque).

On peut ajouter enfin que l'adverbe *geri* « en arrière » a des emplois très voisins de ceux de notre préfixe *re-* ou *retro-* dans des complexes comme *geri almak* « reprendre, rétracter » ; *geri gelmek* « revenir » ; *geri dönmek* « retourner (neu-

tre) » ; *geri çevirmek* « retourner (actif) » ; *geri gilmek* « rétrograder, retourner » ; *geri vermek* « rendre, rétrocéder, restituer », etc. Il est à noter cependant que le *Cep Kılavuzu* n'a pas jugé à propos de retenir cette particularité et qu'il écrit *geri* séparément.

\*  
\* \*

Il existe donc incontestablement des traces ou plutôt des commencements de préfixation turque, mais le phénomène n'est pas fréquent. Une étude approfondie permettrait sans doute de trouver d'autres exemples. Peut-être même, s'il est vrai que la langue turque a subi dans la préhistoire une très longue évolution échappant à l'analyse, faut-il admettre qu'il a existé quelques préfixes disparus ou devenus méconnaissables. Je ne pense pas, néanmoins, que les découvertes à faire dans ce domaine soient très nombreuses. Il semble bien que le génie du turc n'est pas, jusqu'à nouvel ordre, très favorable à l'éclosion de pareils morphèmes.

Dans les langues indo-européennes beaucoup de préfixes sont d'anciennes prépositions. Le turc, en vertu de la grande règle de syntaxe exposée plus haut (page 54), ne possède pas de prépositions, mais des postpositions. En vertu de la même loi, d'autres outils grammaticaux ont pris la place du suffixe (voir page 55, la construction n° 1, productrice féconde de morphèmes de cette sorte). Le suffixe s'est donc trouvé grandement avantagé en turc par rapport au préfixe, s'il n'a pu l'évincer entièrement.

La construction n° 2 aurait pu fournir davantage de préfixes, mais on ne l'a guère utilisée même en néo-turc kamaliste. C'est à elle qu'il faudra recourir si l'on veut jamais reprendre la réforme.

En somme la source la plus abondante, et presque unique, des éléments préfixaux turcs, c'est la construction n° 3. Or les morphèmes qu'elle produit sont assez rebelles à l'évolution et gardent volontiers leur forme primitive. Les complexes où ils figurent se placent, comme nous l'avons fait déjà remarquer, entre les dérivés préfixés proprement dits et les mots composés.

Une question se pose ici : faut-il voir un obstacle à la création de préfixes dans le fait que les mots qui en reçoivent se trouvent contredire parfois la loi de l'harmonie vocalique, comme on serait tenté de le croire du moins, d'après les exemples donnés plus haut (page 58).

Il faut répondre par la négative, parce que cette contradiction n'est qu'apparente. En effet, l'harmonie vocalique étant un phénomène progressif ne concerne que la partie du mot allant de la racine à la fin du mot. Elle ne concerne pas les éléments préradicaux.

Qu'on ne tire pas un argument de ce que des dérivés comme *içkur* se sont changés en *uçkur* (page 60). Il s'agit là d'un fait exceptionnel dû à une assimilation vocalique régressive. Ces sortes d'assimilations sont en effet rares, en turc, et ne doivent pas être confondues avec les manifestations de l'harmonie vocalique. Celle-ci est bien un phénomène d'assimilation (progressive), mais elle n'est pas que cela. En effet, l'harmonie vocalique n'est pas seulement un phénomène phonétique, mais aussi morphologique : elle assure la cohésion des éléments constitutifs du mot à partir de la racine, en d'autres termes, la cohésion de la racine et des suffixes. C'est une réaction contre l'éparpillement de ces derniers.

Il semble même qu'on puisse, en renversant le raisonnement, voir dans le traitement des préfixes en turc la preuve que l'harmonie vocalique est un phénomène uniquement progressif (cf. page 61, à propos des mots composés avec *başı*).

Soit dit entre parenthèses, si « l'harmonie vocalique » pouvait se confondre avec une simple assimilation vocalique, il aurait été superflu de lui conserver la désignation spéciale dont on se sert pour elle.

Si précaire qu'ait été jusqu'ici la formation préfixale en turc, ce que nous avons dit suffit pour démontrer qu'il serait désormais impossible d'affirmer que *tout* élément initial d'un mot turc représente forcément la racine. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il en est ainsi dans la très grande majorité des cas.

Ajoutons que la préfixation n'est pas le seul procédé d'altération auquel est exposée la fixité, par ailleurs si impressionnante, de cet élément initial. C'est ainsi que sans le fameux Kaşgarî nous n'aurions jamais su que la racine du verbe *çık-mak* « sortir, monter » est, en réalité, pour *tış-ık-mak*, verbe dénominatif fait sur *tış* (*dış*) « dehors » (cf. plus haut, page 57). Ce verbe signifie donc proprement « se mettre au dehors », comme *tağ-ık-mak* signifie « aller dans la montagne : tağ » (Kaşgarî ; pour le suffixe *-ık-*, voir l'étude de Zajaczkowski sur les suffixes turcs). Or le dérivé *tış-ık-* réduit aisément, par amuïssement de la voyelle étroite *i*, en *çık-*, a pris toutes les allures d'une racine turque



monosyllabique qui a proliféré à son tour en donnant des dérivés comme *çik-ar-mak* « faire sortir », *çik-ıntı* « saillie », etc. En réalité de l'ancienne racine il ne reste que la consonne, complexe il est vrai, ç. Pour *tuş-ık-*, cf. *Inscr. Orkh.*, IE 11.

\*  
\* \*

Pour conclure, rappelons en quelques mots comment se pose la question de la réforme linguistique en Turquie.

La langue turque qui a très peu évolué (du moins en Anatolie et à Istanbul, le centre intellectuel le plus important) s'est enrichie, affinée et perfectionnée par voie d'emprunts, principalement arabes et persans. Le fonds national a su, néanmoins, résister à travers les âges : il a attendu patiemment sa revanche. Celle-ci, grâce à l'impulsion d'un homme dont les réformes les plus vitales et les plus hardies ont été couronnées de succès, a pris l'allure brusque et radicale que l'on sait dans les années 1933-1935 (élaboration et publication du *Tarama Dergisi* et du *Cep Kılavuzu*, obligation pour les journaux de publier deux articles par jour, au moins, dans la nouvelle langue).

Il semble qu'on ait voulu compenser l'appauvrissement causé par cette épuration à la langue, en lui procurant des éléments plus souples et plus évolués en quelque sorte que ceux du fonds national ancien. Il est d'ailleurs dans les habitudes d'Atatürk de chercher à rattraper le temps perdu.

Les suffixes ont été rendus plus ductiles, plus maniables, moins raides. De véritables calques, des étymologies populaires artificielles ont été pratiquées, pour donner aux éléments nationaux une allure occidentale (*okul* calqué sur le français « école », en dérivation du turc *oku-mak* « lire » ; *komutan* « commandant », de *komutmak* « inciter », etc.).

Il est naturel qu'on ait essayé, dans ces conditions, de créer des préfixes qui manquaient au turc. Ne parvenant pas à en découvrir dans la langue ancienne ou actuelle, on en créa artificiellement, en nombre limité d'ailleurs.

Le sort de ces préfixes est donc lié à celui de l'ensemble de la réforme.

Or quelle est la situation actuelle de cette réforme ? Elle est assez confuse. Si récente qu'elle soit, elle a vu déjà se dresser la théorie de la langue-soleil. Logiquement, s'il est vrai qu'il a existé une telle langue d'origine et universelle, dont le type primitif se rapprochait précisément du turc et

s'identifiait même avec lui, à quoi bon chercher à épurer la langue de ses éléments étrangers ? Dès lors la réforme demeure sans objet. Il semble bien qu'on n'ait pas voulu pousser aussi loin les conséquences logiques des choses, puisqu'on n'a pas abrogé officiellement la réforme et ce n'est que par tolérance qu'on a laissé les journaux perdre l'habitude des deux articles en néo-turc.

Quel est l'avenir de la réforme ? Il dépendra, semble-t-il, du sort qui sera fait à la théorie de la langue-soleil.

Pratiquement et compte tenu des progrès constants du purisme, on écrit aujourd'hui, à peu de chose près, comme avant, mais les esprits sont de plus en plus habitués aux hardiesses et c'est peut-être cela l'apport utile des tentatives faites. Arrive un écrivain de génie et on acceptera sans doute de lui bien des innovations.

En résumé, bien que le préfixe soit désavantagé par rapport au suffixe, c'est un élément moins étranger au turc qu'on ne l'a cru jusqu'ici. En utilisant habilement, comme on a essayé de le faire récemment en Turquie, les ressources de la langue et les créations artificielles, on pourrait doter assez facilement le turc de cet élément, à condition de créer dans l'opinion publique un mouvement favorable ou simplement l'y habituer. Certains termes du néo-turc se sont déjà acclimatés dans la langue<sup>1</sup>.

J. DENY.

---

1. Aux éléments préradicaux déjà signalés, on peut ajouter le pronom interrogatif *ne*, réduit à *n* dans certaines crases qu'il forme avec des mots commençant par une voyelle : *n'-eylemek* « quoi faire ? ». Voir d'autres exemples dans ma Grammaire, § 319, remarque et *Addenda*, p. 1097, et dans le *Anadilden Derlemeler*, sous la lettre *n*. Cf. aussi les crases avec l'interrogatif *ka(y)*-, *ha-*.



## RACINES OUBYKHS ET TCHERKESSES

### A *u-* PRÉFIXÉ

Analyse d'un groupe de racines complexes, où l'élément *u-* est à lui seul une racine auxiliaire, celle qui à l'état libre signifie en oubykh " entrer " (intrans.) ou " faire entrer " (pseudo-transit.); d'où les deux valeurs des racines complexes dont *u-* est premier élément : tantôt exprimant le mouvement par opposition à l'action ; tantôt causatives. Certains des " affixes verbaux " des langues caucasiennes du N.-O. sont aussi des racines auxiliaires (exemple : tcherkesse *-he-*). — Suivent trois notes sur des points de méthode.

Aux pages 104 et suiv. de *La langue des Oubykhs*, précisant les observations d'A. Dirr, l'un de nous a étudié quelques racines verbales qui se présentent sous deux formes, avec des rapports de sens divers : une forme simple et une forme avec *u-*, *w-* préfixé<sup>1</sup>.

Ce dernier phonème est certainement, à lui seul, une racine verbale, celle qui signifie " entrer " (toujours avec des préverbes locaux) et qui, normalement, ne s'emploie guère qu'au singulier, les formes du pluriel étant empruntées à la racine *k"ä-* " aller " (p. ex., avec préverbe *wä-* " dans [un bois, etc.] ", *sə-wä-w-ən* " j' [*sə-*] entre dans " [*-ən*, *-än*, *-in*, *-n...* : marque du présent], *šə-wä-k"ä-n* " nous [*šə-*] entrons dans "). Cette interprétation est assurée par la considération de celles des racines à double forme, sans *u-* et avec *u-*, qui opposent elles aussi une forme singulière et une forme plurielle : telles

1. Transcription : *s* et *z* sont des demi-chuintantes, *s<sup>o</sup>* et *z<sup>o</sup>* sont les mêmes sons labialisés, *π* et *β* sont des dento-labiales (ou dentales labialisées ; en oubykh, *π* se réduit à *-t'* en finale) ; *λ* est une latérale fricative sourde, *γ* l'*ich-laut*, *x* l'*ach-laut*, *γ* la sonore de *x* ; ' marque la récurion (le *hamza* devant voyelle), ' l'aspiration, ' la mouillure. — Nous employons le mot " tcherkesse " (*adəγe*) au sens limité qu'il a en Occident. Aux yeux des Tcherkesses, comme des Turcs d'ailleurs et même des Oubykhs, les Oubykhs seraient à ranger parmi les Tcherkesses.



(sans *u-*) *s-* (sg.), *z<sup>0</sup>-* (pl.) "être assis" (p. ex., avec préverbe *gi-* "dans, sur", *s(ə)-gi-s* "je suis [assis] dans, sur", *š(ə)-gi-z<sup>0</sup>-ān* "nous sommes [assis] dans, sur") et *u-s-* (sg.), *k<sup>u</sup>-z<sup>0</sup>-* (pl.) "s'asseoir" (p. ex. *s(ə)-gi-us-in* "je m'assieds [à cheval...]", *šə-gi-k<sup>u</sup>-z<sup>0</sup>-ən* "nous nous asseyons [à ch.]" ; au causatif *u-gi-s-us-in* "je [-s-] te [u-] fais asseoir [à ch.]" ; etc.). Il est évident que *u-s-* et *k<sup>u</sup>-z<sup>0</sup>-* sont formés de deux racines alternantes jumelées *u- ∞ k<sup>u</sup>-* et *s- ∞ z<sup>0</sup>-*, l'oubykh exprimant dans ce cas le mouvement ("s'asseoir") par opposition à l'état ("être assis") au moyen d'une sorte de périphrase radicale ("entrer" ou "aller" [de manière à] "être assis"). On observe le même mécanisme et le même rapport de sens dans les racines *π-* (sg.) *λ-* ou *χ-* (pl.) "être couché(s)" et *ū-π-* (sg.), *k<sup>u</sup>-ā-χ-* (pl.) "se coucher" (p. ex. *s(ə)-gi-t* "je suis dans > je reste", *š(ə)-gi-λ-ān* "nous restons" ; *sə-gi-ū-π-ən* "je me couche sur", *šə-gi-k<sup>u</sup>-ā-χ-ən* "nous nous couchons sur"). Il y a lieu de penser que le même mécanisme, supportant le même rapport de sens, se retrouve encore dans le cas suivant, bien que la preuve soit moins aisée, la racine *γ-* fonctionnant aussi bien au pluriel qu'au singulier : *γ-* "être suspendu", *u-γ-* "se suspendre" (p. ex., avec préverbe *fä-* "sur [une branche], à [un objet haut placé]", *(a)-s-fä-γ* "cela [a-] est suspendu à moi [-s-]" ; *a-s-fä-u-γ-ən* "il se suspend à moi", *s-fä-u-γ-ən* "je me pends").

L'oubykh présente au moins un couple de racines avec et sans *u-* où le rapport des sens est différent. Il ne s'agit plus d'opposer le mouvement à l'état, mais de tirer un causatif d'un intransitif (de mouvement). C'est le couple (valable au pluriel comme au singulier) *π'-* "sortir de" (p. ex., avec préverbe *bγä-* "sur [une surface...]", *sə-bγä-π'-ən* "je sors de dessus, je descends de"), *u-π'-* "faire sortir, tirer de" (*u-bγä-s-uπ'-ən* "je [-s-] te [u-] tire de dessus, je te fais descendre de" ; la valeur causative est bien dans la "racine" *uπ'-* elle-même, car ici la conjugaison est non pas la conjugaison causative ordinaire mais simplement la conjugaison pseudo-transitive, ainsi qu'il apparaît clairement au négatif *u-bγä-sə-m-uπ'-ən* et non \**u-bγä-sə-m-d-uπ'-ən* où *-d-* serait l'indice causatif). A-t-on affaire ici, malgré la différence du rapport des sens, au même mécanisme de composition radicale que dans le premier cas ? C'est probable, car il ne faut pas oublier que la racine oubykh *u-*, *w-* s'emploie aussi bien pseudo-transitivement ("faire entrer, amener, apporter") qu'intransitivement.

Il s'agit de toutes manières d'un procédé fossile, observable dans un très petit nombre de racines. Est-il spécial à l'oubykh ? Non. Le tcherkesse l'utilise, sur une plus grande échelle même, bien que là aussi il ait cessé d'être productif. Un coup d'œil sur les racines verbales tcherkesses montre qu'elles commencent *loutes* par une consonne, sauf un groupe assez nombreux qui commencent justement par *u-* (prononcé "u-"; or la plupart de ces racines à *u-* initial semblent apparentées à des mots sans *u-*. Nous voudrions ici classer ces faits, plus complexes que les faits oubykhs, puisque *u-* apparaît préfixé à des adjectifs, à des substantifs, à des racines verbales. Voici d'abord les faits les plus clairs (il n'est question ici que du tcherkesse occidental; le tcherkesse oriental, ou kabardi, confirme l'interprétation mais devra être considéré pour lui-même).



#### A. *u-* et adjectif :

*u-degu-* "assourdir" (*u-se-udegu* "je [-se-] t' [u-] assourdis"; intrans. : *ma-udegu* "[un bruit...] s'assourdit") : *degu* "sourd" (*zə-c'əf-degw* "un homme sourd"...);

*u-xureyā-* "être mis en rond" (*une-m ye-uxurey-k'ə-γ-ō* "à la maison ayant été [-γ-ō] dans son ensemble [affixe -k'ə- mis en rond", expression valant "tout autour de la maison") : *xuray* "rond";

*u-qabze-* "nettoyer" (*u-se-uqabze* "je te nettoie") : *qabze* "propre" (en fonction verbale *se-qabze* "je [suis] propre");

*u-ušə-* "instiguer, pousser à..." (*u-se-u'ušə* "je te pousse à...") : *uš* "éloquent, débrouillard" (où l'on reconnaît *u* "bouche" et sans doute la rac. *še-* "arriver [à pas de loup...; mûrir", et emplois figurés);

*u-zex<sup>o</sup>ə-* "rétrécir" : *zex<sup>o</sup>ə* "étroit";

*u-s<sup>o</sup>əc'ə-* "noircir" : *s<sup>o</sup>əc'ə* "noir" (sans doute composé : 1<sup>er</sup> élément, cf. *s<sup>o</sup>əy(i)* "sale"; et 2<sup>e</sup> élément -c'ə qu'on retrouve dans *ne-c'ə-* "jalouser" [*ne* "œil"] et dans *u-p'ə-c'e-* "fermer les yeux", autre verbe à *u-* qui présente le même élément intérieur -p'e-, -p'ə- que *u-p'e'-u-* "plumer [une volaille]" à côté de *u'-u-* "pincer" [v. ci-dessous, à B'] ),

*u-s<sup>o</sup>ənč'ə-* "obscurcir" : *s<sup>o</sup>ənč'* "obscur";

*u-s<sup>o</sup>əyi-* "salir" (*u-se-us<sup>o</sup>əyi* "je te salis"; *s<sup>o</sup>əy(i)* "sale" (en fonction verbale, *se-s<sup>o</sup>əy* "je suis sale");

*u-c'ane-* " mouiller " : *c'ane* " humide " ;

*u-neč'ə-* " vider " : *neč'ə* " vide " ;

*u-naze-* " avoir le vertige " (*s-šha mə-unaze* " ma tête a le vertige, la t. me tourne ") : *naze* usuel seulement au sens de " louche " (*na, ne* " œil " et rac. *ze-* " tourner ", seulement en conjugaison causative : *z-ye-ye-ze* " il [-ye-] se [z-] fait [-ya-, -ye- : indice causatif ordinaire] tourner, il se tourne ") ;

Des verbes analogues sont tirés d'autres adjectifs, *mais non de tous* : p. ex., sur *k'ahe* " court ", sur *'ale* " enragé ", ce n'est pas avec *u-*, mais avec l'indice causatif ordinaire *ye-* que l'on forme *ye-k'ahe-* " raccourcir ", *ye-'ale-* " rendre enragé " ; etc.

#### B. *u-* et substantif :

*u-š'araxə-* " enrouler (une ceinture...) " : *š'arax* " roue, cercle " ;

*u-γwayi-* " entasser " : *γwayə* " tas " ;

*u-šəwu-* " monter à cheval " (*mə-ušəwu* " il monte à cheval ") : *šəwu* " cavalier " ;

*u-γwane-* " trouer " : *γwane* " trou ".

#### C. *u-* et racine verbale :

*u-sə-* " composer (un conte, un poème...) " ; d'où *c'e fe-usə-n* (avec préverbe *fe-* " pour ") " donner un nom à " ; *u-se-* " raisonner, prévoir, se promettre de... " : cf. *s(ə)-* " être assis, installé ". (On a vu plus haut le couple oub. *s-* " être assis ", *u-s-* " s'asseoir " ; mais le rapport des sens, en tcherkesse, si notre analyse est exacte, est tout différent : *u-sə-* est une sorte de causatif de *s(ə)-*) ;

*u-p'k'e-* (généralement avec préverbe : *pe-* " au bout ") " couper par le bout " (sans préverbe : *çəγ<sub>1</sub>ə-r, ucə-r se-up'k'e* " je coupe l'arbre, l'herbe " ; d'où, avec l'affixe multiplicatif *-te-*, *u-p'k'ate-* " couper en beaucoup de morceaux " : *le-r se-up'k'ate* " je coupe la viande [pour un ragoût...] " ; cf., avec un élément de plus dans la " racine " (cf. *tχə* " dos " ?), un autre verbe à *u-* initial : *u-tχə-p'k'ə-* " secouer ") : cf. *p'k'e-* " sauter en longueur " (d'où, avec l'affixe *-te-*, *p'k'ate-* " sautiller (en avançant) " ; " sauter en hauteur " se dit *lə-*, avec l'affixe *-te-* *late-* " sautiller sur place ") ;

*u-qwe-* " (s')effondrer " (*ye-uqwe* " il fait effondrer " ; *ma-uqwe* " il s'effondre " ) : cf. *qwə-* qui n'a que le sens spécial de " péter ", mais qui a pu signifier plus généralement " éclater ".

Cette liste est loin d'épuiser les cas connus. Pour la plupart des autres, il faut ou bien reconstituer un mot primitif à partir de dérivés ou composés seuls existants, ou bien admettre des emplois métaphoriques vraisemblables mais indémontrables. Voici quelques-unes de ces possibilités réparties suivant les cas A, B, C. (Tout ce qui suit est naturellement hypothétique et destiné à faire toucher, plutôt qu'à les franchir, les limites du moyen d'explication précédemment défini.)

#### A'. *u-* et adjectif :

*u-psə-* " amincir, tailler (un bâton, un crayon...) " : cf. *psəɣwə* " mince " (*-ɣwə* est par ailleurs un suffixe de noms abstraits, mais se rencontre aussi dans des adjectifs : *s'əɣwə* " étonnant, admirable " ) ;

*u-bɣwə-*, *u-bɣu-* " déployer en longueur, étaler " (*ə'əχan*, *p'wələχw se-ubɣu* " j'étends une couverture, un drap... " ) : cf. *səabɣwə* " large " (composé de *səa* " peau, surface " et de *bɣwə*, autonome au sens de " côté ", et, comme préverbe, équivalent à *gwe-* " à côté " ) ; à ranger sous B' ?

? *λa-...-u-pxašə-* (avec *λa* " pied " en " déterminant " séparable) " remuer, gratter la terre avec ses pattes " (en parlant d'un oiseau, etc.) : cf. *pxašə* " dur, non mou " ;

? *u-bə-* " piler, mettre en menus morceaux (*š'eɣwə-r se-ubə* " j'écrase le [pain de] sel "...), tasser " (d'où, sans doute, avec l'affixe *-le-*, *u-bale-* " casser ", — à ne pas confondre avec *ubələ-* " tenir, saisir " ) : cf. *be* " nombreux, beaucoup ".

#### B'. *u-* et substantif :

*u-'a-* " blesser " (*ye-u'a* " il le blesse ", *ma-u'a* " il est blessé, il se blesse ", *u'a-ɣe* " un blessé ", ...) : cf. *'a* " main, bras " (avec de nombreux emplois figurés, et aussi comme déterminant ou comme premier élément de " racine " dans plusieurs verbes dont le sens suppose l'intervention de la main) ;

*u-'u-* " picorer (avec le bec) ; pincer " (à rapprocher sans doute *u-p'e-'u-* " plumer une volaille " ) : cf. *'u* " bouche " (avec de nombreux emplois figurés ; comme déterminant



ou comme premier élément de racine dans plusieurs verbes dont le sens suppose l'intervention de la bouche ; comme préverbe, au sens de " au bord " ) ;  
*u-bze-* " flagorner, flatter (pour obtenir) " : cf. *bze* " langue " ;  
*u-pse-* " prier de façon caressante " : cf. *pse* " âme " dans les expressions caressantes très ordinaires *sə-pse-t'ek'w* ! " ma petite âme ! ", *sə-pse-m fed(-ō)* ! " (ô toi) semblable à-mon-âme ! ". (Noter *-m* dans un mot pourvu d'un préfixe possessif : cf. *BSL*, XXXVIII, 3, p. 146. Exemples de ces expressions : Cey 'Ibrahim, *Basni*, Krasnodar, 1934, p. 12, l. 18 et p. 23, l. 8) ;  
 ? *u-fe-* " (se) courber " (*ye-u-fe* " il le courbe ", *ma-u-fe* " il se courbe ") : cf. *fe* " tendon musculaire des articulations " (On peut aussi concevoir que *u-fe* soit une sorte de causatif de la rac. *fe-* " tomber " : dans ce cas, le mot serait à classer sous C').

Il s'agirait partout de noms de parties du corps (ou " de l'être " : *pse*). Plusieurs de ces noms coïncident avec une racine verbale, mais de sens trop divergent pour qu'on en rapproche les verbes à *u-* initial comme " blesser ", " picorer " : *'a-* " avoir, posséder (*yi-'a-*) ; prendre ; toucher (*ye-'a-*) " (cf. *'a* " main ") ; *'u-*, *'wə-* " dire " (cf. *'u* " bouche ") ; de *bze* " langue " est dérivé *bze-yi-* " lécher " ; de *pse* " âme, vie " est dérivé *pse-u* " vivant " et comme verbe, " vivre, travailler, gagner....").

#### C'. *u-* et racine verbale :

*u-k'ə-* " tuer " (d'où, peut-être, avec l'uffixe *-le-*, *u-k'əle-* " avoir honte " ; cette nouvelle interprétation supprime, pour *uk'ə-*, les rapprochements, oub. *ku-* " tuer ", etc., faits, *Recherches comparatives sur le verbe caucasien*, p. 67) : cf. rac *k'ə-* (avec préverbes locaux) " sortir de, partir " ; il s'agirait d'une expression causative euphémistique, " faire décéder " ;  
*u-ble-* " commencer " : cf. une racine perdue (" approcher ") dont l'adjectif *blaye* " proche " serait le participe passé ; il s'agirait d'une valeur causative, " faire approcher > commencer " ; cf. le suivant ;  
*u-χə-* " finir " (intrans. et pseudo-transitif) : cf. rac. *χə-* (avec préverbes locaux ; usuel avec le prév. *'u* " au bord, à côté " au sens simple de " ôter " : *'u-se-χə* " j'ôte ") " retirer, enlever qqch. de (dedans, dessus, etc.) " ; il s'agirait d'une

valeur causative parallèle à la précédente, "faire retirer > finir" ;

? *u-xume-* "préserver" : le second élément rappelle (mais qu'est-ce que *-me-* ?) la rac. *xu-* "être durablement, devenir" (avec de nombreux emplois particuliers) qui, par exemple, avec l'affixe itératif-réparatif *-ž'ə-* (*xu-ž'ə-*) signifie "se rétablir (d'une maladie), guérir" ; il s'agirait toujours d'une valeur causative, "faire (continuer d') être > préserver" ;

? *u-š'ə-* (avec préverbe *qe-* "vers.") "s'éveiller" (*sə-qa-uš'ə* "je m'éveille" ; caus. *qe-se-ye-uš'ə* "je l'éveille" : ? cf. rac. *š'e-*, *š'ə-* "amener" ; on entrevoit un groupe de métaphores possibles, quelques-unes à valeur causative.

Nous ne voyons pas d'analyse plausible, dans l'état actuel de la langue, pour les racines : *ute-* "fouler en piétinant (de la boue, un liquide pâteux...)" , *utə-* "casser" , *up'e-* "s'arrêter brusquement, sur un obstacle (? ? cf. *p'e* "lieu, endroit" , — auquel cas, cf. ci-dessus B'), *up'č'e-* "interroger" , *ube-* "médire" (peut-être doublet, à sens figuré, de la racine *ubə-* "piler", citée sous A' ?), *ubəłə-* "saisir, tenir" , *use-* "tasser (un sac...)" (la racine *še-* n'a que le sens précis de "tresser" , — d'où, au participe passé *šaye* "galon" ), *ucə-* "s'arrêter, se placer" , *uzəłχe-* "cracher" (*u-* est peut-être simplement une épenthèse de *z<sup>0</sup>* : l'un de nous a noté en Turquie, dialecte "abzakh" , *sä-z<sup>0</sup>untχa* "je crache" , et l'oubykh a *sə-c<sup>0</sup>əšχi-n* "id. " ), *ug'ə-* "faire une sorte de danse, de ronde, à petits pas" (la racine *g'e-* signifie "appeler" ; ? cf. *g'e-gu-* "jouer, danser" ), *uleu-* "se donner de la peine pour..."

Les faits sont faciles à interpréter. A (et A') et B : préfixé à un adjectif ou à un substantif, *u-* vaut, en pseudo-transitif et en intransitif, "rendre" ou "devenir" (sourd, sombre, cavalier, trou...) ; — C (et C') : préfixé à une racine verbale, *u-* donne une valeur causative, "faire (être installé, sauter, éclater)" , — parfois avec emploi intransitif "se faire..." (Dans les cas rangés sous B', *u-* est moins nettement un outil grammatical et l'on n'obtient des analyses satisfaisantes qu'en restituant à *u-* un sens précis de racine verbale, quelque chose comme "entrer, aller vers" ou plutôt "faire entrer, porter : main, bouche,..." ; v. ci-dessous).

Ces valeurs s'accordent bien avec les valeurs de *u-* préfixé en oubykh : la seconde recouvre exactement la valeur cau-

sative qui apparaît dans  $u\pi'$ - "faire sortir" contre  $\pi'$ - "sortir"; la première rappelle la valeur de "mouvement", de "devenir" qui oppose par exemple oub.  $us$ - "s'asseoir" à  $s$ - "être assis" (bien entendu, il ne faut pas oublier le fait capital que l'oubykx ne préfixe jamais  $u$ - à un substantif ni à un adjectif : "je troue" se dit en oubykx, avec la conjugaison ordinaire du causatif,  $a-s-i-\gamma wa\beta\ddot{u}-n$ , d'où, au négatif, avec l'indice causatif du sg.  $-di$ - apparent,  $a-si-m-di-\gamma wa\beta\ddot{u}-n$ ; "je mouille" se dit  $a-s-i-\epsilon'ij\ddot{a}-n$ , au nég.  $a-si-m-di-\epsilon'ij\ddot{a}-n$ , etc.).

Il est donc très probable qu'il faut interpréter les faits tcherkesses comme les faits oubykhs, c'est-à-dire que  $u$ - doit être une première racine soudée au second mot. Cette racine  $u$ - existe en tcherkesse mais, à l'état autonome, elle n'a plus que des emplois spéciaux, ainsi qu'il a été déjà signalé (*BSL*, XXXVIII, 1, p. 129, note :  $me-r\ me-(w)u$  "l'odeur se répand" (m. à m. "entre dans [l'espace], envahit [l'espace]" ?). Les faits ici étudiés donnent à penser qu'elle a dû avoir anciennement toute la même gamme de valeurs que la racine oubykx  $u$ -.

En abkhaz, nous n'avons observé aucun fait analogue. Mais il est significatif que, dans cette langue, une racine  $u$ -,  $w$ -, très usuelle (donc homophone d'oubykx  $u$ -,  $w$ - "entrer", "faire entrer" et sorte d'auxiliaire de causatif), n'apparaîsse qu'avec le sens, actif par excellence, de "faire" (infin.  $a-w-r\grave{a}$ ; prés.  $i-z-w-eyl$  "je le fais"...).

\*  
\* \*

Les procédés morphologiques ici analysés — soudure de deux racines verbales notamment — ont été sans doute employés dans d'autres cas. C'est ainsi, en particulier, comme une "seconde racine soudée", qu'on devra expliquer une partie des affixes qui nuancent, en tcherkesse comme en oubykx, le sens de beaucoup de racines verbales<sup>1</sup>. Malheu-

1. Dumézil, *Études comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest*, ch. IX. — L'affixe tcherk.  $-he$ - dont il va être question est examiné sous le n° 5, pp. 214-215, mais la transcription adoptée dans ce livre a le tort de ne pas distinguer  $h$  et  $x$ ; l'affixe abkhaz  $-x$ - qui est rapproché, p. 214, de l'affixe tcherk.  $-he$ - (de  $bzia$  "bon" :  $s\grave{a}-bzio-up$  "je suis bon",  $s\grave{a}-bzia-x-weyl$  "je deviens bon") est donc peut-être à séparer et rappellerait plutôt la rac. tcherk.  $xu$ -,  $xw\grave{a}$ - "devenir". — Pour le correspondant sémantique oubykx ( $-\pi\grave{a}$ -) de l'affixe tcherkesse  $-he$ -, v. *ibid.*, p. 221; mais cet affixe oub.  $-\pi\grave{a}$ - répond aussi

reusement, les racines homophones de ces affixes ont des sens très larges ou très fluides, de sorte que, si l'évolution sémantique est plausible pour quelques-uns, elle reste une hypothèse indémontrable pour la plupart. Il nous paraît cependant qu'il y a certitude dans le cas suivant.

On vient de voir que, en tcherkesse, à l'état autonome, la racine *u-*, identique à la très usuelle racine oubykh *u-*, était à peine vivante dans quelques emplois spéciaux; c'est la rac. *he-* "aller dans, entrer", *he-*, *hə* " (ap)porter " qui, pour le sens, répond à oubykh *u-*. Est-ce dès lors un hasard si, pour opposer le mouvement à l'action dans les deux cas où l'oubykh présente de la façon la plus claire des couples de " racines " avec et sans *u-* initial, on rencontre en tcherkesse des couples de " racines " avec et sans *-he-* final? On dit, par exemple, avec préverbe *te-* " sur ", *šə-m sə-te-s* " je suis assis [sur] à cheval " mais (à partir d'une racine complexe *t'əs-* qui est avec *s-* dans le même rapport que, en oubykh, *π'äs-* " être assis " avec *s-* " id. " <sup>1)</sup> *šə-m sə-te-t'əshe* " je m'assieds [sur] à cheval, je monte en selle "; de même on dit, avec préverbe *xe-* " dans ", *p'wə-m sə-xe-λ* " je suis couché [dans] au lit " mais (à partir d'une racine complexe *γwal-* dont le premier élément est sûrement un préverbe soudé, *γwə-* " à côté, de côté, en large ") *p'wə-m sə-xe-γwalhe* " je me couche [dans] au lit ". Le même élément *-he-* apparaît, mais avec une valeur causative qui s'explique par l'usage pseudo-transitif de la racine *he-*, *hə-* (" porter, apporter ", à côté de l'intransitif *he-* " entrer "), dans la forme *λ-he-* " mettre, coucher " opposée à *λ-* " être couché " (et *γwal-he-* " se coucher ") : par exemple, toujours avec le préverbe *xe-*, *p'wə-m*

(sémantiquement et sans doute phonétiquement) à l'affixe tcherk. *-te-* (*ibid.*, p. 219 : insuffisamment décrit, et le rapprochement d'oub. *-d-* sans doute erroné) : le rapport entre tcherk. *up'k'e-* " couper (par le bout) " et *up'k'ate-* " couper en beaucoup de morceaux " (v. ci-dessus, p. 70) est le même qu'entre oub. *qə-* " couper " et *qəpə-* " hacher ".

1. Dumézil, *La langue des Oubykhs*, § 185, 16 ; les premiers éléments, tcherk. *t'ə-*, oub. *π'ä-*, sont obscurs mais sûrement identiques (oub. *π*, *π'* sont des dentales labialisées ; cf. oub. *a-π* " le père ", tcherk. *ate* " père " et cf. p. 67, note). — Les faits tcherkesses sont d'ailleurs plus compliqués car la rac. *t'əsə-* (avec finale vocalique) s'emploie au sens de " s'asseoir " (et non *t'əs-he-*) quand aucun préverbe combiné avec la forme verbale ne précise où ni comment on s'assied : *se-t'əsə* " je m'assieds " (contre *šə-m se-te-t'əshe* " je m'assieds sur le cheval ") ; de même, avec le verbe suivant, on dit *se-γwalə* " je me couche " (contre *p'wə-m sə-xe-γwalhe* " je me couche dans le lit ") ; cette particularité est à rapprocher du fait général que la plupart des affixes verbaux ne semblent être employés qu'en combinaison avec des préverbes.



*xe-se-λhe* " je le couche au lit ", *p'wə-m zə-xe-se-λhe* (causatif réfléchi) " je couche soi (*zə*-, moi-même) au lit, je me couche " (plus usuel que *sə-xe-γwalλhe* indiqué plus haut) ; on voit comment cet autre emploi du " suffixe " tcherkesse *-he-* coïncide avec le second emploi, causatif, du " préfixe " oubykh *u-* dans le couple *π'*- " sortir de ", *u-π'*- " retirer de ". Un parallélisme si constant ne permet pas le doute : dans les deux langues sœurs, le mécanisme est le même, à ceci près que le tcherkesse suffixe là où l'oubykh préfixe.

Nous venons de voir trois cas où le tcherkesse suffixe *-he-* à une finale consonantique : c'est que les racines considérées appartiennent au groupe très restreint de racines qui, en tcherkesse, comme en oubykh d'ailleurs, au moins au présent, ont une finale consonantique (*s*-, *λ*-, *t*- et leurs composés du type *t'əs*-, etc.). Toutes les autres racines du tcherkesse ont au présent (temps à thème nu) une finale vocalique, voyelle de timbre clair ou voyelle *ə*. Dès lors, il est *a priori* vraisemblable que l'affixe *-he-*, *-hə-*, qui se joint — toujours en combinaison avec des préverbes — à un grand nombre de ces racines vocaliques (en colorant en *-a-* la voyelle finale, comme d'ailleurs la plupart des affixes verbaux du même type), est étymologiquement le même que celui qui vient d'être étudié dans les formes *λ-he-*, *γwalλ-he-*, *t'əs-he-*. La nuance que donne *-he-*, *-hə-* est fréquentative, plutôt multiplicative, mais surtout *-he-*, *-hə-* transforme en pseudo-transitifs les intransitifs. Voici quelques exemples, entre beaucoup, à partir de verbes tant pseudo-transitifs qu'intransitifs :

A. *Verbes pseudo-transitifs* : Rac. *'u-*, *'wə-* " dire " ; (*qə*-)*se-wə* " je dis " ; *qə-se-wəhə* " je raconte ; je discute " , d'où (au gérondif présent en *-ō* et avec suffixe privatif *-nç*-) *t-ye-wəhə-nç-ō* " nous ne le discutant pas, indiscutablement " . — Rac. *'a-* (*ye-a-*) " toucher " ; *s-ye-a* " je touche " ; (avec *-hə-*, avec l'indice réciproque) *za-a'hə* " il se mélange " (par exemple *ə-nəgw za-a'hə-γ* " son visage s'est brouillé, renfrogné... ") et (au causatif réciproque) *ze-xe-sə-a'hə* " je fais se mélanger, je mélange " . — Rac. *šxe-* " manger " ; *se-šxe* " je mange " ; *qə-šxah-ən-ō k'wəγe* " il est allé (*k'*.) devant (gérondif en *-ō* du futur intentionnel en *-ən*) manger de tous côtés, il est allé (par exemple dans toutes les maisons du village) pour se gaver... " . — Rac. *pλe-* " regarder " ; (*qə*-)*se-pλe* " je regarde " ; *qə-se-pλahə* " j'observe de tous côtés, je fais le tour d'horizon " . Etc.

B. *Verbes intransitifs*: Rac. *wə*- "donner un coup à" (cas en *-m* de la chose frappée); *se-wə* "je frappe"; (avec l'indice réciproque) *ze-se-waḥə* "je frappe dans tous les sens, je me débats". — Rac. *k'wə*- "aller" (avec prév. *qe*-, "venir"); *une-m s-qe-k'wə* "je viens à la maison"; *une-r qə-se-k'waḥə* "je circonviens la maison, je fais le tour de la m." (noter *une-r*, au cas direct). — Rac. *bəbə*- "voler"; *se-bəbə* "je vole"; *was<sup>o</sup>e-r qə-bəbaḥə* "(l'oiseau) circon-vole le ciel, vole çà et là dans le c.". — Rac. *çe*- "courir"; *se-çe* "je cours"; *k'wə qe-çaḥ!* "va, gambade!" dira-t-on à un enfant. Etc.

On pourrait s'étonner que le même affixe donne à la fois une valeur causative et une valeur multiplicative. Les indo-européanisants se souviendront que l'"affixe" i.-e. *\*-éyo-* (participe passé *\*-i-lo-*) est dans le même cas: causatif dans *φάεω* "je fais fuir" (*φέβομαι* "je fuis"), multiplicatif dans *ποτέομαι* "je voltige, je vole autour" (*πέτομαι* "je vole"). Peut-être n'est-ce pas pure coïncidence si cet affixe se présente comme une forme thématique de la racine *\*ei-* "aller" (v. en dernier lieu A. Vaillant, *BSL*, XXXVIII, 1, pp. 97-98).

G. DUMÉZIL, A. NAMITOK.

Les analyses qui précèdent appellent trois remarques :

I. *Phonétique comparée et morphologie comparée*. — La méthode appliquée ici est celle qui a été défendue *BSL*, XXXVIII, 1, pp. 122-138. On a comparé un mécanisme morphologique oubykh et un mécanisme tcherkesse; on les a trouvés presque exactement superposables; comme, dans les deux langues, le morphème mis en jeu est *u*, on conclura que tcherk. *u*, au moins dans certains cas, est le répondant phonétique d'oub. *u*. Cette conclusion serait obtenue, avec le même ordre de probabilité, par la considération d'un autre mécanisme morphologique<sup>1</sup> : *u*-, en tcherkesse comme

1. Les problèmes de *w* et ceux de *u* étant inséparables dans les langues cauc. du N.-O., on pourra joindre deux autres mécanismes morphologiques : 1° le système des temps à base *-w-*, v. *Études comparatives...*, pp. 175-176 (p. 176, lignes 19 et 20, de même que p. 181, l. 14 et 16, et p. 253, l. 6 et suiv., rectifier "venir" en "aller"); 2° le thème démonstratif abkhaz *u-*, oubykh *wä*-, *wə*-, tcherk. *u-*, *wə* (nuances démonstratives d'ailleurs diverses), qui "fait système" avec d'autres thèmes démonstratifs dont quelques-uns sont également communs aux trois langues (notamment *a-*), v. *Él. compar.*, p. 111.

en oubykh (et, au raisonn. masc. en abkhaz), est l'élément caractéristique des divers indices (pronoms, préfixes) de 2 sg., et cette coïncidence n'apparaît pas isolément ; elle s'insère dans un *système*, puisqu'il y a également coïncidence à 1 sg. (s-) et à 2 pl. (s<sup>o</sup>-), seule 1 pl. (abkh. *h-*, oub. *š-*, tcherk. *t-*) faisant difficulté. On tient ainsi deux données sûres pour l'établissement d'une phonétique comparée de *u* dans les langues du N.-O.

Le cas de *u*, dans ces langues, est d'ailleurs un cas privilégié, parce que le nombre de mots qui présentent *u* à la fois en oubykh et en tcherkesse — pour nous en tenir aux deux langues considérées dans le travail précédent — est assez considérable et que l'étude comparative de ce phonème semble abordable directement par la "phonétique de vocabulaire". Mais il faut prendre garde que, pour beaucoup de ces mots, l'emprunt de l'oubykh au tcherkesse est certain ou probable : *gucaſ* "doute", *gubŷa* "rancune", *xuray* "rond", *dagu* "sourd", *ŷungä* "miroir", *p'ut'a* "bon marché" (tcherk. *pə-ut*), *k'u* "voiture", *kupə* "troupe", *t'equ* "petit, un peu", *məqu-t'a* "faulx" (tcherk. *mequ* "foin"), etc. Il reste, certes, quelques correspondances où l'emprunt est invraisemblable : oub. *laguma*, tcherk. *ṭhak'umə* "oreille" ; oub. *lqwa*, tcherk. *t'u*, *t'w(ə)* "deux" ; oub., tcherk. *xu* "mâle". Mais on tombe vite sur des cas ou des séries de cas aberrants : oub. *u-* répond à tcherk. *ŷu-* (alors que, en toute autre position, il semble que à tcherk. *ŷ* réponde oub. *ŷ* ou un phonème parent) dans oub. *uŷ<sup>o</sup>a*, *uc<sup>o</sup>a*, tcherk. *ŷuŷ'e* "fer", dans oub. *(w)uk'i*, tcherk. *ŷuk'e* "forgeron" (il s'agit peut-être d'emprunts de l'oubykh au tcherkesse) ; à tcherk. *u* ne répond aucun élément labial dans oub. *pxä*, tcherk. *pxu* "fille" ; oub. *gi*, tcherk. *gu* "cœur" ; oub. *x(ə)-* "paître" (mais *xuča* "troupeau"), tcherk. *xu-* "paître" (*šə-xw* "troupeau de chevaux") ; oub. *xi-* avec préverbe *xä-* " (ac-)croître" (*sä-xä-xi-n* "je crois", *xä-sä-xi-n* "j'accrois"), tcherk. *xu-*, *xwə-* "devenir", avec préverbe *xe-* "croître" (*se-xe-xwə* "je crois" ; au caus. *xe-se-ŷa-xwə* "j'accrois") ; ? oub. *qa-*, tcherk. *'u-*, *'wə-* "dire" ; inversement (si les mots sont à rapprocher ; et cf. i.-e. *\*g<sup>u</sup>ōu-*) oub. *guma* "vache" s'oppose à tcherk. *š'emə* "id.". Et si l'on faisait intervenir les problèmes de *w* (à vrai dire inséparables, dans ces langues, de ceux de *u*), on rencontrerait d'autres difficultés : à côté de cas clairs — et, cette fois, nombreux — où oub. *w* répond à tcherk. *w*, il y a des cas

(au moins un : v. la discussion *BSL*, XXXVIII, 1, p. 128) où oub. *w*- répond à tcherk. *h*- (oub. *pč'a*, tch. *hač'e* "hôte"), et des cas où oub. *w* répond à tcherk. *z*<sup>o</sup> (oub. *muwa* "Handmühle", *mawə* "Schleifstein" (?), tcherk. *məzʷə* "pierre")<sup>1</sup>...

Même ici, donc, même dans ce cas où la "phonétique de vocabulaire" offre à la comparaison un matériel abondant, ce matériel ne permet pas de systématiser, et c'est encore la "phonétique morphologique" qui fournit deux des illustrations les plus claires de l'équation oub. *u* = tcherk. *u*. Non seulement deux morceaux importants de morphologie comparée (verbale ; pronominale) peuvent se construire avant une phonétique comparée, mais ce sont ces constructions qui donnent à la phonétique comparée ses deux meilleurs points fixes.

II. *Verbe et nom*. — On a parlé ici du "nom" et du "verbe" comme de deux catégories différenciées et différenciables et l'exposé y a peut-être gagné quelque clarté. Même les auteurs qui nient cette différence dans le principe sont contraints, dès qu'ils redescendent aux faits, de s'exprimer comme s'ils l'admettaient. Voici comment on peut résumer le système, en évitant les mots "noms" et "verbes" (les morphèmes cités sont ceux du tcherkesse occidental ; on illustrerait aussi bien le système avec les morphèmes des langues sœurs).

1<sup>o</sup> Il y a une déclinaison (pauvre), et il y a une conjugaison (riche), disposant chacune de suffixes spéciaux, marquant les uns des cas, les autres des temps, reconnaissables à première vue : d'une part cas direct nu (avec article déf., *-(e)r*), cas oblique général et ergatif *-m*, ablatif-instrumental *-(m-)k'e* ; d'autre part présent nu, futur *-(š')l*, futur inten-

1. Si l'on fait intervenir l'abkhaz, les choses se compliquent encore ; dans quelques cas, à oub. *w*- répond abkh. *l*- : oub. *wasə*, abkh. *las* "léger" ; tcherk. *uγwə*, oub. *γwə* "fumée" (la forme *uγwə* est due à l'épenthèse de *w* ?), abkh. *ləa* "id." (pour la correspondance abkh. *-æa* = oub. *-γwə*, v. *Études comparatives...*, p. 124, une démonstration qui reste entièrement valable : abkh. *æ* est une consonne rudimentaire, une forte contraction du larynx accompagnée d'une résonance vocalique *ō* ; on conçoit qu'elle corresponde à diverses gutturales mieux articulées des langues sœurs, *q*, *ʔ*, *γ*, *x*, accompagnées d'un élément labial ; il n'y a rien là qui viole le principe de constance des lois phonétiques) ; cf. encore (mais avec un phonème oubykh différent, qui est déjà lui-même une variété de *l*) oub. *va*, abkh. *la* "chien", que M. Deeters rapproche de tcherk. *ha* "id.", — lequel rappelle en tous cas tchéchéne, ingouche et bats *phu* "id."



tionnel  $-n$ , prétérit  $-\gamma(e)$  (ces suffixes verbaux peuvent se combiner : imparfait  $-\dot{s}'t-\alpha\gamma^1$ , futur antérieur  $-\gamma e-n...$ ) ;

2° Les " suffixes de déclinaison " peuvent être ajoutés à peu près à toutes les formes déjà pourvues de " suffixes de conjugaison ", avec la valeur de ce que nous appelons formes nominales du verbe (*Études comparatives...*, ch. X) : p. ex., participe futur  $-\dot{s}'t(\alpha)$ , avec article défini  $-\dot{s}'t-er$ , cas obl.  $-\dot{s}'t-\alpha m$  ; infinitif (< futur intentionnel)  $-n(\alpha)$ , cas obl.  $-n-\alpha m$ , etc. ; la plus grande partie des rapports syntaxiques sont exprimés par des " cas " de telles formes nominales du verbe, auxquelles sont parfois incorporées en outre, devant la racine, des indices relatifs spéciaux (" qui ", " quand ", " où ", " parce que "... : *Études comparatives...*, ch. XI) ;

3° En droit, n'importe quel thème susceptible de recevoir immédiatement " les suffixes de déclinaison " peut, au lieu de recevoir ces suffixes, recevoir ceux " de conjugaison " (et bien entendu, par-dessus ceux-ci, médiatement, et avec la valeur définie sous 2°, les " suffixes de déclinaison ") — c'est-à-dire que, en droit, tout thème nominal peut être traité en thème verbal ; pratiquement, la langue use très modérément de cette possibilité, sauf pour une unique forme verbale : le participe présent en  $-\bar{o}$  (qui est, à en juger par les langues sœurs, une forme nominale tirée d'un temps, disparu comme tel, en  $^*-\alpha w$ ) ; cette forme en  $-\bar{o}$ , au sens de " étant (telle chose) " est d'une extrême fréquence ; elle est constamment employée, avec tous les " thèmes déclinables ", pour marquer l'apposition, l'épithète libre, l'emploi adverbial : à tel point qu'on est amené à la considérer comme adoptée, naturalisée dans la déclinaison, comme une sorte de " cas " (ce que j'ai appelé *cas participial*<sup>2</sup>).

Ces trois groupes de faits définissent assez les rapports nombreux, fonctionnels, mais aussi la distinction première,

1. *Ét. comp.*, ch. VIII, j'ai noté, d'après mes informateurs de Stamboul,  $-t$  à l'imparfait, ce qui est sans doute un kabardisme, et  $\dot{s}'t-\alpha\gamma$  en valeur de conditionnel ; dans la littérature de Krasnodar et l'usage des Tcherkesses que je connais à Paris (notamment de M. Namitok),  $-t$  est un futur de même sens (et plus rare, " littérairement " au moins) que  $-\dot{s}'t$ , et  $-\dot{s}'t-\alpha\gamma$  est un imparfait ; le condit. prés. est  $-n-i$ , le condit. passé  $-\dot{s}'t-e\gamma-\alpha\gamma e$ .

2. *Ibid.*, pp. 52-62 ; l'oubykh a pris, pour " cas participial ", une autre forme verbale, en  $-n(\alpha)$ , participe tiré du présent en  $-n$  ; mais il a, *uniquement* comme cas de la déclinaison, une forme en  $-\bar{o}-n\alpha$  inséparable du " cas participial " tcherkesse en  $\bar{o}$  et du " cas participial " oubykh en  $-n(\alpha)$  et, comme eux, d'origine verbale.

essentielle, de ce qu'il n'y a vraiment pas de raison valable de ne pas appeler, ici comme dans les langues indo-européennes, "nom" et "verbe". Les Tcherkesses cultivés, les usagers de la langue, en réfléchissant sur ces "noms", sur ces "verbes", sur ces "formes nominales du verbe", y découvrent les mêmes orientations logiques, les mêmes faisceaux de directions syntaxiques, les mêmes valeurs et les mêmes valences que nous-mêmes lorsque nous réfléchissons sur nos "noms", sur nos "verbes", sur nos "infinitifs" et "participes", — à quoi il faut seulement ajouter, *mutatis mutandis*, tout notre système de conjonctions explicites et de propositions subordonnées.

Si l'on se place à un tout autre point de vue, si l'on veut se représenter un état très ancien de la langue, on peut certes admettre que, ici comme ailleurs, la distinction du verbe et du nom est secondaire. Mais ce n'est plus de l'observation, c'est de l'hypothèse ; ce n'est plus de la physiologie, c'est de l'embryogénie. M. Deeters a fort bien défini la situation, dans un contexte où justement il me fait grief de distinguer "verbe" et "nom" (*OLZ*, 1935, Nr. 8/9, col. 537 ; c'est une autre partie de cette critique qui a été discutée *BSL*, XXXVIII, 1, pp. 122-138), lorsqu'il a écrit que les " finales verbales " caucasiennes sont d'origines très diverses, et que des rapports avec les suffixes nominaux s'y observent " in der Art, wie man für das Indogermanische die ursprüngliche Identität der Primärendung der 3 Sing. mit dem Suffix *-ti-* der Verbalabstrakta vermutet hat ". M. Deeters peut avoir raison. Mais chaque chose doit venir en son temps. Les indo-européanisants imagineront facilement où en serait leur science si, mêlant l'originel et l'historique, le plus ancien pré-indo-européen et les systèmes observables, on avait, dès le début<sup>1</sup> et tout au long du lent travail de construction, pris comme guides, comme moyens d'analyse et de classification, les rapports réels ou supposés entre la flexion nominale ou la dérivation nominale et la flexion verbale. On me donnera sûrement l'occasion de défendre de façon plus précise cette position de bon sens. Elle est particulièrement claire dans les langues du N.-O., où *pas une* des " finales verbales " ne recouvre *pas une* des " finales nominales ".

1. Bopp l'a fait : ce n'est pas la partie féconde de son œuvre. De nos jours seulement on a pu entreprendre de mettre une perspective historique, c'est-à-dire préhistorique, dans les faits reconstitués par la comparaison.

III. *Un autre u- préradical.* — Le mécanisme étudié ici doit évidemment être séparé des mécanismes (dont l'un est homophone) sur lesquels j'ai attiré l'attention dans *Recherches comparatives sur le verbe caucasien*<sup>1</sup>. Après les préfixes personnels (ou de classes) indiquant sujet ou régimes, après les préverbes, beaucoup de langues caucasiennes incorporent dans certains cas au complexe verbal, juste devant la racine, et pour orienter le sens du complexe dans une direction particulière (du type "voix" ou "aspect"), certains éléments, syllabes ou voyelles. Tels sont : 1° les indices causatifs des langues du N.-O. (abkhaz *-r-*; oubykh *-d(ə)-*, *-di-* au sg., *-γə-* au pl.; tcherkesse *-γα-*, *-γε-*; cf. l'indice causatif basque *-r-*, placé de même façon, et peut-être quelques traces en géorgien) et le *-r-* (parfois *-l-*) qui, dans diverses langues du N.-E., marque l'opposition du duratif et du momentané<sup>2</sup>; 2° les "voyelles caractéristiques" du groupe du Sud (géorgien, etc.), les "voyelles caractéristiques" — fonctionnant parfois solidairement avec *-r-* — qui s'observent

1. II (pp. 73-93), *Les éléments préradicaux autres que les préverbes et les indices de personnes et de classes*. Cette étude a été mal comprise par le prince Troubetskoï, *OLZ*, 1934, Nr. 10, col. 634-635. Je rétablirai dans les notes suivantes quelques faits essentiels.

2. Le prince Troubetskoï a dit, *art. cit.*, col. 635, que mes comparaisons s'appuyaient toutes sur ce fait premier que j'admettais dans certains cas l'équation "abkhaz *r* = oubykh, tcherk. *γ*" et qu'elles perdent tout intérêt si cette équation est fautive; c'est inexact: si elle est fautive, on devra simplement admettre que l'oubykh (au pl.) et le tcherkesse — comme cela est sûr pour l'oubykh au sg. — a fait intervenir un autre élément: il reste l'identité (forme, mécanisme, fonction) des causatifs du basque et de l'abkhaz, auxquels les causatifs de l'oubykh et du tcherkesse seraient seulement identiques par le mécanisme et la fonction, différents par la forme; il reste aussi l'identité formelle du mécanisme abkhaz et du mécanisme dargwa, arçi, etc. (avec fonction grammaticale différente). Quant à l'équation incriminée, deux bons exemples l'appuient: abkhaz *gwara*, oub. *gwara* "enclos (de ferme...)"; abkhaz *mra*, oubykh *nda*, tcherk. occ. *təra*, tcherk. or. *dəra* "soleil" (qu'il faut séparer des mots du N.-E. et du N.-C. que j'ai rapprochés ensuite, *Introduction...*, p. 20, note: c'est le nom N.-O. du "jour" qui doit intervenir là, comme l'a indiqué ailleurs le prince Troubetskoï); à quoi l'on peut ajouter encore abkhaz *qʷarān*, oubykh *qay* (Benediktsen), *kaγ*, *gaγ* (Dirr) "corbeau" (mais tcherk. *qela* "id.", avec *l*, c'est-à-dire avec le rapport inverse de celui qui s'observe entre abkh. *cla* "arbre" et tcherk. *çəγ<sub>1</sub>ə*, avec *γ<sub>1</sub>* antérieur). Je pense que ces correspondances suffisent à établir que, parfois, l'équation incriminée se rencontre; que donc mon identification des indices causatifs dans les trois langues du N.-O. est plausible. Mais les problèmes de *-r-* sont parmi les plus complexes dans la phonétique de ces langues: v. *Introduction...*, pp. 14-15 (et p. 14, n. 2).

dans plusieurs langues du N.-E., et enfin peut-être<sup>1</sup> le *-u-* (*-w-* (bats *-b-*) qui, dans le groupe du Nord-Centre (tché-tchène, etc.), oppose dans un assez grand nombre de verbes la pluralité à la singularité (et qui a un analogue en oubykh, peut-être un aussi en andi<sup>2</sup>). Dans tous ces cas il s'agit vraisemblablement d'éléments d'origine *pronominale* (alors que, dans le mécanisme étudié plus haut, oubykh et tcherkesse *u-*, tcherkesse *-he*, sont proprement des racines *verbales*) et cette origine explique que chaque groupe de langues, et même plusieurs langues isolément, aient adapté ces mécanismes à des fonctions très variées. Mais le fait que deux des éléments les plus importants de ces mécanismes soient *-r-* d'une part, *-u-* d'autre part (ce dernier inséré dans des systèmes, divers et plus ou moins riches, d'alternances vocaliques à valeur

1. Je dis "peut-être", car il faut attendre que M. Sommerfelt, qui construit la phonétique comparée du groupe du N.-C., se soit prononcé sur l'origine de ces formes.

2. L'oubykh, avec ses préfixes *personnels*, oppose, dans un mécanisme inexplicable par les deux autres langues du N.-O. et qui est peut-être une survivance, *si-γune* "mon arbre", *sə-w-γune* "mes arbres" (*sə-w-*, *sō-*, etc.), et ainsi à toutes les personnes : *u-*, *wə-* "ton...", *wō-* "tes", etc.). J'ai rapproché, *Recherches...*, pp. 90-91, le mécanisme andi, qui offre naturellement des préfixes indiquant la *classe* et non la *personne* (l'andi est, de plus, une des rares langues du N.-E. où les classes aient les mêmes indices au sg. et au pl.) : au sg. *v-u-* (sans doute pour \**v-i-* par influence de *v-*) "concernant toi, moi, lui, masc. (= cl. I)", *y-i-* "conc. toi, moi, elle, fém. (= cl. III)", *b-i-* "conc. lui (non-raisonnable de cl. III)", *r-i-* "conc. lui (non-raisonn. de cl. IV)", mais au pl., suivant les classes, *v-o-*, *y-o-*, *b-o-*, *r-o-* ; j'ai pensé que ce *o* pouvait provenir d'un ancien \**u* et se comparer au morphème oubykh *-w-* de même fonction. A quoi le prince Troubetskoï a opposé, *art. cit.*, col. 634, que, de façon évidente, l'andi répond par *o* à *a* de l'avar, langue sœur. Certes l'équation and. *o* = av. *a* s'observe fréquemment, mais comment conclure de là que, en toutes positions, cette équation est la *seule* possible ? Il faut prendre des cas exactement comparables, c'est-à-dire, ici, des cas où and. *-o-* soit à l'initiale d'un thème susceptible d'être précédé des indices de classes ; or, si les exemples ne sont pas nombreux, ils sont clairs et concordants : Cl. + *ogo* (c. à d. *v-ogo*, *y-ogo*, *b-ogo*, *r-ogo*) "quatre" est le seul nom de nombre qui, en andi, reçoive les indices de classes, préfixés ; or il répond à avar *únqo* et la comparaison des langues cauc. du N.-E. (et aussi du N.-O.) ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse d'un ancien \**u-* ou d'un phonème labial voisin ; à la rac. avar Cl. + *ux-* "attacher" répond andi Cl. + *oš-* "id." (avec une équivalence des consonnes qui se rencontre dans d'autres exemples sûrs) ; à la rac. avar Cl. + *ux-* "rosser" semble répondre andi Cl. + *ox-* "se quereller avec". — On montrerait de même que, en finale, andi *-o* peut correspondre à avar *-u* et, dans les cas précis où j'ai proposé cette correspondance, il y a des arguments considérables, tirés non point de la "phonétique de vocabulaire" mais du rapprochement de *systèmes* morphologiques.



morphologique)<sup>1</sup> donne à penser que l'on tient ici des traits anciens, caucasiens communs. Je me borne à reprendre un point que j'ai insuffisamment traité : la voyelle préradicale *u-* dans le groupe du Sud<sup>2</sup>.

On se reportera au livre de M. Deeters, *Das kharthwelische Verbum* (1930), ch. V, *Charaktervokale* (très bon pour le géorgien, à compléter pour les autres langues). La voy. *u-* préradicale n'apparaît qu'en alternance (aux 3<sup>es</sup> pers. : "illi, illis") avec *i-* (1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> pers.), dans la cinquième voix (à préfixes pers. indirects), celle qui indique que l'action est faite *pour quelqu'un d'autre que le sujet* : ainsi, en géorgien, *m-i-* (*m-* étant l'indice indirect de 1 sg., contre *v-* direct) " (tu, il...) à moi ", *g-i-* " (je, il...) à toi ", *u-* (sans indice personnel *dans la langue moderne*, de telle sorte que *u-* paraît être un tel indice) " (is, tu...) illi ", *v-u-* (dans la langue moderne) " (je...) à lui "; des suffixes de pluriel permettent d'exprimer le nombre du sujet et celui du régime. En mingrélien et en laze, les faits sont plus complexes et je compte les étudier ailleurs ; pour l'essentiel, ils recouvrent les faits géorgiens.

De ce que le svane a *o-* dans les mêmes conditions où le géorgien, le mingrélien et le laze ont *u-*, M. Deeters conclut<sup>4</sup> que la forme ancienne a dû, à toutes les personnes, être \**o-* et que ce \**o-* (sans doute dès la langue commune ?) s'est, pour des raisons inconnues, différencié en *i-* aux 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> pers., en *u-* à la 3<sup>e</sup>. Il est plus vraisemblable de penser que ce *i* (en opposition avec *u-*) est le même *i-* qui caractérise par ailleurs (à toutes les personnes, sans alternance avec *u-*) la voix moyenne (deuxième voix : " pour soi-même ", avec

1. Les faits basques que j'avais soumis à l'appréciation des basquistes (*Recherches...*, p. 93) sont à retirer : des avis concordants ne permettent pas d'attacher d'importance aux alternances vocaliques citées.

2. Les deux groupes de faits que j'ai rapprochés, *Recherches...*, pp. 92-93 (voyelles caractéristiques du verbe ; *u-* du comparatif, anciennement *x-u-*, puis *h-u-*) viennent d'être, avec beaucoup de vraisemblance, ramenés à l'unité par M. Chanidzé : v. le résumé donné par M. René Lafon, *BSL*, XXXVIII, 3, pp. 152-153. Cf. déjà Deeters, *o. c.*, p. 30.

3. Les confusions sont évitées par d'autres éléments du complexe verbal : *m-i-c'er* " tu m'écris ", *m-i-c'er-s* (-s marquant le " sujet " 3 sg.) " il m'écrit " ; de même *g-i-c'er* " je t'écris ", *g-i-c'er-s* " il t'écrit ", *u-c'er* " tu lui écris ", *u-c'er-s* " il lui écrit ", *v-u-c'er* " je lui écris ", etc.

4. *O. c.*, p. 87 : " Warum der Vokal [i, u] wechselt, ist nicht klar ; wegen der völligen Verschiedenheit der Funktion wird man einen Zusammenhang mit dem CV [= Charaktervokal] *i* ablehnen und eher annehmen, dass ein ursprüngliches *o* aus unbekannten Gründen differenziert worden ist ".

préfixes possessifs directs<sup>1)</sup> et une partie des passifs (ceux de la première voix, sans orientation ni "vers", ni "avec", ni "pour" qqn.<sup>2)</sup>). Les fonctions de ces deux *i-* sont différentes, mais non pas aussi radicalement que le pense M. Deeters. Voici comment je conçois leur parenté :

Les deux premières personnes, par opposition à la 3<sup>e</sup> supposent entre les deux interlocuteurs *présence* et surtout *intérêt maximum* (même présente, même faisant la matière du propos, une tierce personne est par essence sur un autre plan que "moi" et "toi") ; on conçoit donc (cas de 1 sg.) que, "te" parlant d'une action faite pour "moi" ou pour "toi" mais non pour un autre, "je" ressent et j'exprime<sup>3</sup> non certes un processus passif, ni un processus "pratiquement" moyen ou réfléchi, mais quelque chose d'apparenté, qu'on pourrait appeler un processus "rhétoriquement" moyen : par exemple (toujours dans le cas de 1 sing.), c'est *moi* qui parle d'une action faite pour *moi-même* ou moi qui *te* parle d'une action faite pour *toi-même* ; cela peut avoir suffi à faire préférer la voy. caract. *-i-*, chargée de puissance réflexive, à la voy. caract. *-u-*, trop dissociative. Il n'est pas rare d'ailleurs que les personnes "présentes et premièrement intéressées" ("moi" et "toi") et les autres soient ainsi opposées, dans le langage, dans la conjugaison, par un morphème qui vaut un geste<sup>4</sup> : le tcherkesse introduit ainsi, on peut dire à tort et à travers, le préverbe *qe-* (*qə-*) (proprement "vers", mais presque vidé de son sens) dans les formes verbales où l'action est faite : 1<sup>o</sup> sur "moi" ; 2<sup>o</sup> sur "toi" par "lui" (non par "moi")<sup>5</sup> ; quand *qe-* apparaît

1. P. ex., géorg. mod. *v-i-k'ad-eb* "[\*je dis de grands mots pour moi >] je me vante", *i-k'adeb-s* "il se vante", etc. ; avec voy. caract. *-u-* on a des sens tout différents : *v-u-k'ad-eb* "je lui fais [\*en me vantant] des menaces, ou des reproches, ou des promesses...".

2. P. ex. géorg. mod. *v-i-c'er-eb-i* "je suis écrit", *v-i-c'er-eb-i-t'* (*-t'* du pl.) "nous sommes écrits" ; *i-c'er-eb-a* "il est écrit", *i-c'er-ebi-an* "ils sont écrits", etc. ; impft. *v-i-c'er-eb-od-i* "j'étais écrit" etc.

3. De même évidemment si c'est "toi" qui "me" parles d'une action faite pour "toi" ou pour "moi", mais non pour un autre. De même enfin pour 1 et 2 pl.

4. Cf. peut-être encore les faits avar, andi, etc., étudiés dans *Introduction...*, pp. 54-55.

5. Voir la bonne mise au point qu'a faite M. Deeters, *Caucasica*, XI, p. 74, n. 5. — J'ai vérifié avec M. Namitok le paradigme du verbe *wə-* "frapper", que j'avais noté à Stamboul (*Études comparatives...*, p. 159) et auquel M. Deeters se réfère : il est exact ; il n'y a de divergence que dans les deux formes suivantes :

à la troisième personne, c'est qu'il a son sens *plein*, directif, de "vers"<sup>1</sup>.

D'autre part la possibilité de la différenciation supposée par M. Deeters (\**o* > *u* et *i*) aurait besoin d'être appuyée par des exemples : l'état des langues caucasiennes du Sud, à la différence de celles du Nord, permet d'y requérir et d'y pratiquer dans les questions phonétiques la même rigueur et la même méthode que sur le domaine indo-européen.

Si j'ai raison de chercher dans ces voyelles préradicales "d'orientation" d'anciens éléments pronominaux — au même titre que dans les indices personnels, relatifs, causatifs etc. —, on se rappellera que l'opposition des mêmes thèmes *i*-(*y*-), *u*-(*w*-) a été largement utilisée dans les langues du Nord : à travers tout le caucasien du Nord-Est et du Nord-Centre, dominé (sauf dans quelques langues usées qui l'ont certainement perdu) par le système des classes, elle a été captée par ce système, auquel elle fournit le couple des indices sg. des deux premières classes : (*w*)*u*-, *w*- (raisonnables masculins), (*y*)*i*-, *y*- (raisonnables féminins), les autres classes ayant des indices consonantiques moins stables ; et dans les langues du Nord-Ouest, elle apparaît nettement en oubykh où il n'y a que deux démonstratifs vivants, *yi-nä* (en préfixe *yi*-) "celui-ci" s'opposant à *wä-nä* (en préfixe *wä*-) "celui-là" ; les deux autres langues ont atténué ou compliqué cette opposition en accouplant *u*-, *wə*- avec d'autres thèmes (*a*- ; *mə*-) ; on l'entrevoit pourtant en abkhaz dans le couple *wi* "is, ea, id", *y-ara* "ipse, ipsum" (l'abkhaz s'étant créé un féminin, "ipsa" se dit *l-ara*). L'opposition de *-i*- et *-u*- dans les formes verbales cauc. du Sud peut se résumer ainsi : le premier indique le maximum de proximité entre l'agent (ou le discourant ou l'écoutant) et, suivant les

"je bats [à] eux, je les bats" : Stamb. *se-y-wa* (identique à "je bats [à] lui"), Namitok *s-yä-wə* (opposé à "je bats [à] lui" *s-yé-wə* : M. N. dit régulièrement *-ye-* dans les formes verbales où mes informateurs de Stamboul disaient *-ey-*) ; de même avec sujet 2 sg., M. N. dit *w-yé-wə* "tu bats [à] lui", *w-yä-wə* "tu bats [à] eux". — Dans le compte rendu que j'ai donné de cet article de M. Deeters (*BSL*, XXXVIII, 3, pp. 144-147), parmi les apports définitifs à l'interprétation des formes tcherkesses, j'aurais dû signaler l'heureuse explication (§ 31) de la particule *-š* ; mais j'ai des raisons pour maintenir mon analyse du gérondif passé (en *-i*, *-ey*) contre celle que propose M. Deeters (p. 78, n. 1).

1. M. Namitok distingue bien *yé-wə* "il le bat" et *y-é-wə* "il le bat (dans ma direction, en le poussant vers moi...)".

cas, soit le patient, soit le bénéficiaire de l'action (réfléchi > passif ; moyen ; "moyen rhétorique") ; le second indique leur séparation complète ("... pour *un autre*") ; on voit que cette opposition est toute proche de celle qui s'observe en oubykh et même en abkhaz.

G. DUMÉZIL





## LE PRÉFIXE VERBAL MOYEN-ARMÉNIEN *GU*

Discussion de deux explications récemment proposées. Celle d'Aydānean et de Meillet garde toute sa force.

Depuis les remarques du P. Aydānean, de M. Karst et de Meillet, il semblait que l'on sût où chercher l'origine de la particule moy.-arm. *gu* (préfixée au présent et à l'imparfait de l'indicatif), arm. occid. *gu*, *gə*, etc. (préf. au prés. et à l'impft. de l'indic.), arm. or. *kə*, etc. (préf. au fut. et au condit.).

L'arménien classique, qui accumule volontiers les verbes, présente notamment des exemples d'une construction où le verbe *ka-m* « je suis là » prend presque valeur d'auxiliaire (A. Meillet, *Zeitschrift für armenische Philologie*, II, 1904, p. 27, et *Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien*, IV, *MSL*, XVI, 1909, pp. 119 et suiv.) : *ka-y mn-a-y* « il est là il reste > il reste », *ka-y-r c'uc'an-ê-r* « il était là il montrait > il était en train de montrer, il montrait » ; parfois *ka-m* est à la seconde place, parfois aussi entre les deux verbes est insérée la conjonction *ew* « et » : *la-yi-n ew ka-yi-n* « ils pleuraient et étaient là > ils étaient là à pleurer, ils pleuraient ».

Aydānean, *K'nnagan k'eraganut'iwn...*, 1866, II, pp. 76 et suiv., a pensé que les présents et imparfaits de l'indicatif en moyen arménien (compte tenu de la prononciation évoluée : *gu per-ê* « il apporte », *gu per-ê-r* « il apportait ») provenaient d'expressions de ce type (*u* étant une forme plus récente de *ew*) : \**g(ay) u per-ê* (< class. \**kay ew berê*).

La seule objection — outre une difficulté phonétique qui sera considérée à la fin de cette note — est que *gu* se présente comme une particule invariable, à toutes les personnes des deux nombres. Mais Meillet a rappelé que le même phénomène de réduction et de pétrification s'observe p. ex. dans le russe *-by* (proprement 3 sg. de l'aoriste, devenu caractéristique suffixée invariable du conditionnel), et que, surtout, les doutes

devraient céder à la considération de ce qu'on appelle le « subjonctif » et qu'il vaudrait mieux appeler l' « éventuel ». M. Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-armenischen*, 1901, p. 300, a réuni un grand nombre d'exemples où l'éventuel de verbes quelconques est formé de la façon suivante : auxiliaire *g-ena-m* (c.-à-d. « éventuel », fléchi, de *ga-m*, cf. *ibid.*, p. 385) + *u* « et » + indicatif du verbe : p. ex. *t'ê g-ena-n u gr-v-in* m. à m. « s'ils sont là éventuellement et combattent », c.-à-d. « s'ils viennent à combattre » ; or *g-ena(-y) u ud-ê* « celui qui est là éventuellement et mange > qui(conque) mange(ra) ». Puisque « *genam* (etc.) *u...* » fournit ainsi l'expression périphrastique de l'éventuel, c'est à peine une hypothèse de voir dans le « *gu...* » de l'indicatif correspondant l'aboutissement d'une périphrase « *g(a-m, etc.) u...* ».

Mais, ces dernières années, deux hypothèses différentes ont été émises.

M. Manuk Abeghian, *Hayoc' lezvi tesul'yun*, Érivan, 1931, pp. 328 et suiv., voit dans le moy.-arm. *gu* et dans ses représentants modernes de tous dialectes une particule d'insistance, ou plutôt « subjective » (« tiens », « voici que... ») qui, en dehors du complexe verbal ici considéré, se rencontre dans divers dialectes sous les formes *ko*, *k'o*, *go*, *g'o*, et peut se comparer, pour l'emploi, aux particules *aha* (classique et moderne), *hres*, *hren*, *nay* (dialectes modernes). Si cette particule ne se rencontre pas à date ancienne c'est simplement, dit M. Manuk Abeghian, parce que nous n'avons pas de textes dialectaux anciennement notés. Aujourd'hui, bien entendu, l'origine de *kə- (gə)-* n'étant plus sentie, il est courant que *k'o* et *kə-* figurent ensemble dans la même proposition (M. Manuk Abeghian emprunte de nombreux exemples aux publications en dialectes, tels que : *cik* [ = *inč*] *inč'i kə-kanč'es k'o k'o mol ?* c. à d. à peu près « pourquoi m'appelles-tu donc, comme ça, près de toi ? »).

Cette explication, appuyée sur une belle étude dialectologique, n'est pourtant pas convaincante. Outre qu'elle ne tient pas compte du parallélisme moyen-arménien de l'indicatif (*g-u...*) et de l'éventuel (*genam u...*), elle oblige à supposer, en arménien classique ou du moins dans la langue qui a précédé l'arménien de Cilicie, l'existence d'une particule *\*koy* ( > *\*ku*) très usuelle, dont pourtant on n'a aucune trace ; or les occasions ne manquaient pas ; c'est ainsi que l'équivalent de l'hypothétique *\*koy, aha*, se rencontre dès les

premières traductions (rendant gr. ἰδοὺ « voici que... » : *ahawasik...* ; de même dans la version géorgienne *aha esera...*) ; l'arménien de Cilicie lui-même, où *gu* n'existe que dans le complexe verbal du présent et de l'imparfait, serait plus évolué que ceux des parlers modernes qui connaissent non seulement *kə-* (*gə...*) du complexe verbal mais encore et en même temps *k'o* (*g'o...*) comme particule d'insistance. Tout cela est bien difficile à admettre.

M. Artasches Abeghian, dans son excellente *Neuarmenische Grammatik*, Berlin, 1936, p. 95, n'a pas accepté cette explication et pense toujours que *gu* s'est formé à partir d'un verbe. Mais il ne s'agirait pas de « *g(ay)* u... ». Moy.-arm. *gu* (écrit avec un « ken », pron. en class. *k*, en moy.-arm. *g*) serait sorti de class. *goy* (écrit avec un « gim », pron. en class. *g*, en moy.-arm. *k*) « il existe » (verbe défectif, v. Meillet, *Esquisse*<sup>2</sup> § 81bis ; Č'aləxean-Aydənean, *K'ėraganul'iwn haygaznean lezui*, 1885, p. 114) ; « *kay* und *goy*, ajoute M. Artasches Abeghian, sind im Altarmenischen Synonyme ». Peut-être ne sont-ils pas exactement synonymes : de l'un à l'autre il y a tout l'intervalle de la « présence » à l'« existence » (et même à la « substance », d'où l'évolution vers le sens de « richesse »), comme il ressort clairement des dérivés et composés, p. ex. des deux négatifs *č'-kay* « éphémère, passager... » et *č'-goy* « inexistant, néant » (cf. le P. Louis Mariès, *R. Ét. Arm.*, VIII, 1928, pp. 119 et suiv.). On n'aurait d'ailleurs aucune peine à admettre que certaines confusions se soient produites et que, à la rigueur, le vocalisme de class. *goy* ait influé sur celui de la particule verbale moy.-arm. *gu*. Il faut toujours penser à de tels hybrides : M. Karst, *o. c.*, p. 283, n.1, a remarqué que le vocalisme *e* de *g-ena-m* (« subjonctif » de *ga-m*, v. ci-dessus) doit s'expliquer par une contamination analogue de *ga-m* « je suis là » par *ge-a-m* « je vis ».

Pourtant, dans le cas présent, cette hypothèse n'est peut-être pas même nécessaire, car la difficulté phonétique qu'elle veut réduire et que tous les auteurs ont admise n'existe peut-être pas.

C'est M. Karst qui a défini cette difficulté en constatant que le passage de \**gay* u à *gu* par chute de *ay* n'est pas normal (*o. c.*, p. 309 : « die Laute *a* und *ay* schwinden zwar in den mittleren, nicht aber in den äusseren Silben ») : aussi est-ce pour partir d'une forme sans *-a-*, semble-t-il, que deux explications nouvelles viennent d'être proposées à Ériwan et à



Berlin. En admettant même la remarque de M. Karst, il faudrait passer outre : Meillet, *Zeitschrift...*, II, p. 27, a déjà dit : « Il est illégitime d'invoquer contre cette altération [de \**gay u* en *gu*] les lois générales de la phonétique arménienne ; on est justement ici hors de ces lois ». Mais l'évolution de \**gay u* en *gu* peut s'expliquer sans qu'on suppose la chute de *ay* comme tel. (Le cas de *gu peré*, où \**gay-u* était une sorte de préfixe, paraît différent de celui de *dġ(ay)-oc* « des enfants », *dġ(ay)- -ul'iw* « enfantillage », où la finale vocalique d'un nom tombe devant l'initiale vocalique d'un suffixe).

De même que, à l'éventuel (v. ci-dessus), *ga-m* « je suis là » a été contaminé par *ge-a-m* « je vis » pour donner *g-e-na-m* (avec *-e-*), de même dans le « préfixe » indicatif \**gay-u-*, une influence analogue (soit de *geam*, soit de *genam*) a pu faire prononcer \**g<sup>e</sup>ay-u-*, \**g'ayu-*, et cela suffisait pour commander toute l'évolution ultérieure, *-eay-* se réduisant normalement à *-e-* en syllabe inaccentuée et, dans le discours rapide, *-eu-* se diphtonguant en *-ew-*. (On pourrait admettre aussi que c'est simplement *-ay-* qui a évolué ici précocement en *-e-*, comme il l'a fait ensuite dans la plupart des dialectes : cf. dès les manuscrits des œuvres classiques *k'rëakan* de *k'rayakan*, doublets à valeurs spécialisées « criminel » et « minier » ; enfin on pourrait partir de classique \**kayew-* traité comme proclitique et aboutissant à \**kew->gu-*). Quant au passage de *-ew-* à *-oy-*, *-uy-*, *-u-*, on peut l'observer à tous les moments de l'histoire de la langue : préhistoriquement i. e. \**-eu-* a donné *-oy-* (d'où *-uy-*) alternant avec *-u-* (Meillet, *Esquisse*<sup>2</sup>, pp. 44 et 76) ; entre l'arménien classique et le moyen arménien, *ew* « et » s'est abrégé en *u* (Meillet, *Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1915, p. 16, filiation non acceptée par M. Adjarian, *Arm. Bar.*, s. v.) qui subsiste aujourd'hui partout (cf. cl. *mi-w-s* « autre ») ; dans des temps plus modernes, *alewr*, *aliwr* (gr. *ἄλευρον*) « farine », *atbewr*, *atbiwr* « source » (gr. *φρέξαρ*) aboutissent dans tout un groupe de dialectes l'un à *alur*, l'autre à *aġbur*, (*h*)*axpur*, *axp'ay*... (Adjarian, *Armatakan baġaran*, ss. vv.) ; *ambewt* « taupe » devient *ampuyd* à Stamboul (*Dictionn. arm.-fr.* de Mihran Yovhannësean, 1925, s. v.), *ampud* dans le parler de Xotrġur (Adjarian, s. v.) ; etc.

De toutes façons il ne semble pas qu'il y ait à modifier pour l'essentiel l'explication d'Aydōnean.

Georges DUMÉZIL.

## NOTES SUR QUELQUES TOURNURES ET FORMES PARTICIPIALES DE L'ARMÉNIEN

- I. Traducteurs arméniens et géorgiens devant les tours participiaux du grec. —  
II. Participe passé à la place d'un participe présent en arménien classique  
et moderne. — III. Neuf adjectifs et substantifs en *-awt* sont sans doute,  
d'anciennes formes participiales, mais le suffixe *-awt* reste inexpliqué.

### I

Un des traits qui opposent le plus brutalement l'arménien aux autres langues indo-européennes est assurément l'absence de participes présents. On sait quelles difficultés cette mutilation de la langue a présentées aux traducteurs des livres saints et par quels procédés divers ils les ont résolues : tantôt remplaçant le participe par des propositions subordonnées (introduites par un relatif ou par une conjonction : *ibrew* « comme », *minč' der* « pendant que », etc.) ou coordonnées (introduites par *ew* « et ») ; tantôt usant d'un infinitif précédé d'une préposition ; tantôt, lorsque le sens le permettait, substituant au participe-gérondif du présent celui du passé (en *-eal*) ; tantôt enfin, lorsque le participe grec était employé adjectivement ou substantivement, recourant à des adjectifs ou substantifs équivalents (v. le détail des faits dans le livre de M. Vlad Banateanu, *La traduction arménienne des tours participiaux grecs*, Bucarest, 1937).

Il n'est pas téméraire d'attribuer cette originalité de l'arménien à l'influence des langues non indo-européennes voisines, ou au substrat. Le géorgien, non plus que les langues sœurs (pour le laze cf. la formation de « pseudo-gérondifs » en *-do* « et » et en *-š-k'ule* « après que », Dumézil, *Contes Lazes*, 1937, pp. VI-VII), n'a pas de participe-gérondif présent, ni généralement de participe-gérondif d'aucune sorte. Les for-

mations nominales qu'il tire de ses thèmes verbaux ne sont employées que comme adjectifs, épithètes ou prédicats (notamment dans les temps composés), ou comme substantifs. Les traducteurs géorgiens de la Bible (les premiers, ceux des « textes à *x* », comme ceux des « textes à *h* », comme ceux de la vulgate) ont donc rencontré les mêmes difficultés que leurs prédécesseurs arméniens, aggravées par l'absence d'un participe-gérondif passé. Les procédés qu'ils ont employés sont les mêmes (sans d'ailleurs qu'on puisse parler d'imitation, car, d'une part, ces procédés semblent épuiser toutes les possibilités grammaticales des deux langues et, d'autre part, il y a souvent désaccord entre les deux traductions dans le choix fait parmi les procédés possibles) : le géorgien se sert de propositions subordonnées (introduites par un relatif ou par une conjonction : *vił'arc'a* « comme », etc.) ou coordonnées (introduites par *da* « et » : bien plus fréquent qu'arm. *ew*) ; ou d'un infinitif décliné et suivi d'une postposition ; enfin quand le participe grec vaut un adjectif ou un substantif, il se sert d'un adjectif ou d'un substantif équivalent, *et généralement d'une forme nominale du verbe*, plus exact en cela que l'arménien (par ex., Marc, I, 3, *φωνή βοῶντος ἐν τῷ ἐρήμῳ* est rendu en arm. *ζayn barbaroy y-anapali*, avec le génitif d'un substantif *barbar* « vox, sermo » étranger à tout système verbal, et en géorg. *xma mğağadebelisa udabnosa*, avec le génitif d'un nom verbal d'agent, « participe présent » si l'on veut, en *m...eli* tiré du verbe *v-h-ğāğadeb* « je crie »).

En revanche l'absence de gérondif passé ne permet pas au géorgien de rendre certaines nuances que le traducteur arménien a bien exprimées. P. ex., Marc, II, 31, le verbe est encadré de deux participes-gérondifs : *ἔξω στήκοντες* (var. *ἐστῶτες*) *ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν καλοῦντες* (var. *φωνοῦντες*) *αὐτόν* « *se tenant* dehors, ils envoyèrent vers lui, *l'appelant* » ; l'arménien traduit *artak'oy kac'eal ytec'in ew koč'ein z-na* « *s'étant tenus* dehors ils envoyèrent *et* ils *l'appelaient* », soulignant donc la succession des deux premiers actes et la simultanéité des deux derniers (l'imparfait *koč'ein* rendant quelque chose du participe présent grec) ; tandis que le géorgien n'a pu que coordonner les trois verbes, *gareše sdges da mowlines mas da gamohxadodes* « ils se tinrent dehors *et* ils envoyèrent à lui *et* ils l'appelaient » (le troisième verbe étant à l'imparfait comme en arménien).

## II

Bien que l'arménien moderne ait dégagé un nouveau système de participes (avec la prononciation occidentale : passé en *-ač*, présent en *-oğ*), il est remarquable que le déséquilibre de l'ancien système (participe passé en *-eal*, participle présent inexistant) reparaisse dans un détail important.

On sait que, pour dire « l'homme que j'ai vu », l'arménien moderne tourne (avec un participle passé de forme active gardant une ancienne valeur passive *im desač mart-s* « de-moi (ayant-)vu mon-homme » (de même *im desač-s* « ce que j'ai vu »).

Or, au présent, une tournure équivalente n'existe pas, et c'est naturel puisque, en classique, le prototype du participle présent en *-oğ* est un adjectif (-substantif) indiquant l'agent, alors que le prototype du participle passé en *-ač* est un substantif indiquant l'action ou le résultat de l'action. L'arménien est obligé de dire analytiquement *mart-a z-or ga desnem* « l'homme que je vois » ; ou bien, si l'action peut être considérée, à quelque degré, pour l'essentiel, comme passée, il emploie le participle passé, dont la valeur temporelle tend ainsi à s'estomper : p. ex., dans la dernière phrase du conte de Zôhrab, *Erčaniğ mahə* « la mort heureuse », *kerakuyñ erčan-gul'iwnə zkač'ač u barkewač žamun anhedac'aw* veut évidemment dire que M<sup>me</sup> X est morte « dans le moment même où elle éprouvait et donnait le bonheur suprême » et non pas « dans le moment où elle avait déjà éprouvé, fini d'éprouver... ». Ce dernier artifice, ou plutôt cette manière de se représenter l'événement rappelle le procédé par lequel (entre de nombreux exemples), à Marc, III, 5, συλλυπούμενος (sans variante) ἐπὶ τῇ πωρώσει τῆς καρδίας αὐτοῦ, λέγει τῷ ἀνθρώπῳ (« s'affligeant... il dit... ») répond en arm. *trlmeal vasn kurul'ean srlic' noc'a, asê c-ayrn* (« s'étant affligé... il dit... »).

## III

Pourtant certains participes présents indo-européens ont laissé des traces en arménien. A. Meillet, *R. Et. Arm.*, VIII, 1928, pp. 1-6, a montré qu'un groupe d'adjectifs et de noms en *-un* reposent sur d'anciens participes moyens en *\*-o-mno-* (du type avest. *-a-mna-*, lat. *-u-mno-* : cf. Benveniste, *BSL*,



XXXIV, 1933, p. 5 et suiv., notamment p. 10) : *anasun* « animal » est proprement le « non parlant » (*asel* « dire, parler »), *gnayun* est proprement « l'allant » (*gnal* « aller »). A. Meillet, pp. 2-3, a relevé un certain nombre de passages de la Bible où, soit conjointement avec d'autres « adjectifs » en *-un*, soit seul, *šarž-un* (cf. *šarž-em* « je meus », *šarž-im* « je suis mu ») rend σαλευόμενον, σεσαλευμένον, κινούμενον : indice que les traducteurs sentaient encore quelque chose des liens qui avaient existé entre ce type d'adjectif et la conjugaison. (Antérieurement, *MSL*, VIII, 1892, p. 165, Meillet avait expliqué ces formes par un autre suffixe participial, *\*-ono-*, cf. indo-ir. *-āna*). En tous cas ces adjectifs en *-un* sont les dernières traces d'une formation qui, avec un autre degré vocalique (*-meno-*) et avec pleine valeur de participe parfait passif, semble être restée bien vivante jusqu'à la fin en phrygien (*eti-te-tik-meno-s*, *ge-garil-meno-s*...). Dans le parler cilicien de Marache, le participe passé (en *-ir* dans ses emplois verbaux) est en *-mon* quand il est pris adjectivement : *ip'-mon* « cuit », *p'or-mon* « étendu ». Plutôt que de voir là une survivance dialectale — qui serait unique — d'un état préarménien (dans le parler considéré *-mon-* pourrait provenir de *\*-man* < *\*-m<sup>ə</sup>n-*) il vaut mieux, comme l'a fait M. Adjarian, *Classification des dialectes arméniens*, 1909, p. 63, penser à une influence des participes passés adjectifs du grec moderne en *-μένος*.

Cet ancien « adjectif verbal » en *-un* est-il seul de son espèce ? Sans doute non.

Il existe un groupe peu nombreux de mots sûrement anciens, quelques-uns très usuels, présentant une finale *-awl* (thèmes en *-i-* pour la plupart, quelques-uns en *-u-* ; presque toujours il y a hésitation). Ces mots sont inexpliqués. L'examen des faits montre : 1<sup>o</sup> que dans presque tous les cas, si l'on considère *-awl* comme un suffixe, les mots considérés reçoivent une analyse et parfois une étymologie satisfaisantes ; 2<sup>o</sup> que des indices divers selon les cas (rapport avec les formes participiales de l'original grec de la Bible ; analyse directe du mot ; analogie avec des mots d'autres langues indo-européennes sans doute apparentés et qui sont proprement des adjectifs verbaux), concourent à faire attribuer à *-awl* une valeur propre de suffixe d'adjectif verbal.

*Hamaṛawl* (thème en *-i-*) s'emploie, seul ou en couple avec *karčarawl* (v. ci-dessous), pour traduire une notion essentiellement participiale : συντετμημένος, σύντομος, ἐπιτομος, c.-à-d.

« concisus, compendiosus » (et, substantivement, « compendium ») ; adverbialement, gérondivement, il traduit συντέμνων, σύντομον, c.-à-d. « in compendium redigendo, en bref ».

Dans Isaïe, XXVIII, 22, non seulement il rend le participe parfait συντετμημένα, mais il est accouplé avec un authentique participe passé arménien (en *-eal*) qui rend un autre participe parfait grec accouplé au premier : συντετελεσμένα καὶ συντετμημένα πράγματα ἔχουσα παρὰ Κυρίου σαβαώθ ἃ ποιήσει ἐπὶ πᾶσαν τὴν γῆν, *irs hastateals ew hamarawts luay i Teairnê zawru-t'eanc' z-or aineloc' ê i veray amenayn erkri*.

Dans Isaïe encore, X, 22, λόγον συντετμημένον ποιήσει Κύριος est rendu par *z-bann hamarawt arasc'ê Têr*.

Dans II Macch., X, 10, c'est le participe-gérondif présent actif συντέμνοντες que traduit *hamarawt* : δηλώσομεν (αὐτά), συντέμνοντες (τὰ συνέχοντα κάκα) est rendu par *c'uc'c'úk'... hamarawt...*

Dans II Macch., II, 33, c'est l'infinitif (τὴν ἱστορίαν) ἐπιτέμνειν qui est décomposé en une sorte de \* συντέμνων λέγειν (*z-maleann*) *hamarawt-karčarawt palmel* « conter (l'histoire) en bref ».

Adjarian, *Armatakan bairan*, s. v., dit : « La comparaison de *hamarawt* et de *karčarawt* prouve que la racine est *arawt* ou (si *-a-* n'est qu'une voyelle de liaison) *rawt*... Mais ni par l'arménien ni par l'iranien il n'est possible d'interpréter cette racine ». La confrontation du grec biblique et de l'arménien dans les passages qui viennent d'être cités conseille une analyse différente ; *ham-ar-awt* peut être l'équivalent presque exact, pour la structure tout au moins, d'un συν-τέμνων (ou συν-τεμ-ών) ou d'un \**com-prend-endo* : préverbe \**h<sup>2</sup>m-* (cf. i-e. \**s<sup>2</sup>m-* qui se retrouve par exemple dans *am-us-in* « époux, épouse » ; le *h-* de *ham-* peut soit représenter \**s-*, soit avoir été secondairement ajouté, par analogie avec les nombreux mots en *ham-* d'origine iranienne) + adjectif verbal, formé sur le thème de l'aoriste radical, de *ar-* « prendre » (*ar-nu-m*, aor. rad. *ar-i* : cf. hitt. *arnumi*, gr. ἄρνωμαι, etc.). On a pu remarquer que la valeur de *hamarawt* n'est pas attachée à un temps (le grand dictionnaire de Venise glose fort bien *i karčoy ew p'ut'ov eleal kam lineli*, « qui a été ou qui sera en bref et en hâte »), et qu'elle est aussi bien active (« en comprenant, en ramassant ») que passive (« ramassé »).

Dans *karč-a'-awt* (th. en *-i-*), de même sens (« succinct... »), *karč* « court » prend simplement la place du préverbe \**s<sup>2</sup>m-*. On sait que l'arménien a de nombreux mots, à suffixes divers,

où la racine *ar-* « prendre » est précédée d'un élément nominal : *bac'-ar-ik* « exceptionnel » (de *bac'* « ouvert ; ex- » ; cf. l'expression analytique *i bac' ar-eal* « excepté »), *šnč'-ar-u t'iwn* « respiration » (de *šunč'* « souffle »), *p'ox'-ar-u* « emprunteur » (de *p'ox* « chose échangée, emprunt ou prêt » ; cf. *p'ox-a-tu* « prêteur »), *otn-ar(-u)* « glissant » et verbe *otn-ar-el* « broncher, trébucher » (de *otn* « pied »), etc.

Le nom du matin, *ar-aw-awl* (th. en *-u-* ou *-i-*) gagne à notre hypothèse une étymologie très simple : on y reconnaîtra, outre *ar-*, préverbe ou préposition, un adjectif verbal tiré d'un verbe *\*aw(h)-* (cf., mais autrement, L. Patrubány, *Hantès Amsoreay*, 1906, p. 341, b), représentant de la racine qui fournit à l'indo-iranien, au grec, au latin, au lituanien le nom de l'aurore (sk. *uśas-*, éol. *αὔρας*, lat. *aurora* < *\*us-es-*, *\*aus-es-*) et, en outre, à l'indo-iranien et au lituanien, un verbe (sk. *ucch-ati*, avest. *us-a'ti*, lit. *aūs-ta* « le jour vient »). Il faut sans doute partir soit d'un adjectif verbal en *-awl* tiré d'un verbe à préverbe (*\*p(a)r-aw-*), soit d'une expression avec préposition (*\*p(a)r aw-awl-*) traitée ensuite comme un seul mot.

*arawl* (th. en *-i-*) « νομή, βόσκημα, pâturage », est évidemment inséparable de *\*arac-*, base du verbe *arac-el* « paître », mais le rapport n'est pas clair. Il le devient si l'on reconnaît dans *ar-awl-* un adjectif verbal d'une racine *ar-* (< *\*p(e)r-* : cf. lat. *pr-ā-tum* « pré », isolé, — et peut-être *prandium* « déjeuner », *deprans* (dat. *-ndi* Naev.) « à jeun » ?) et dans *\*ar-ac* un substantif concret en *-ac*, du type qui, ultérieurement (ou déjà anciennement dans des dialectes autres que celui des traducteurs de la Bible) a fourni le participe passé actuellement vivant (cf. Karst, *Historische Grammatik...*, § 414 et notes) ; *\*ar-ac* serait donc, à *-ā-* près, comparable à *prātum*, qui a forme de participe passé, et *arac-el* en serait tiré de la même manière que le latin tardif a tiré de *prātum* une sorte de participe *prātens*, *-entis*. En tous cas l'explication de *arac-*, considéré comme une racine irréductible, par gr. *τραγεῖν* (cf. Adjarian, *Armat. bar.*, I, 612-613, qui signale le doute de Meillet) est sûrement fausse, car elle ne rend pas compte de la finale de *arawl*.

*h-awl* (th. en *-i-*) « troupeau » est une forme en *-awl* tirée de la rac. *\*pā-* (cf. *hovi-w* « berger » < *\*owi-pā-*).

*at-awl* (th. en *-i-* ou *-a-*) signifie « indistinct, peu net, ἀμυδρός » ; comme adverbe il rend ἀμυδρῶς et aussi l'adverbe participial *λανθανόντως*. Il faut sans doute le rattacher au groupe

de lat. *palleo*, *pallor* (avec gémination expressive), en particulier à véd. *palita-* « gris », qui se présente comme une formation participiale. Ce groupe est déjà représenté en arménien par *ali-k'* « barbe, cheveux gris » (et dérivés) et sans doute par *atawni* « pigeon » (< \**palṃn-iyā-*, cf. lat. *palumbes* ; *t* pour *l*, peut-être par influence de *w*).

*ct-awt* (th. en *-i-* ou *-u-*) « *καλάμη* » est inséparable de *cit* (gén. *ct-oy* ou *ct-i* ; étymologie inconnue) « id. », mais n'en est pas un dérivé direct, *-awt* n'étant pas un suffixe de dérivés dénominatifs. L'intermédiaire est le verbe *cl-el* « germer » dont *ct-awt* doit être l'adjectif verbal.

*kar-awt* (th. en *-i-*) traduit dans les Livres Saints *ἐνδέης* et toute une série de participes : *χρείαν ἔχων*, *δείμενος*, *ἐλαττόμενος*, *στερεόμενος* ; en combinaison avec « être », *karawt em*, il fournit une traduction courante de *ἐνδέομαι*. Ensuite, pris substantivement, il traduit *ἐνδεῖα*, *χρεῖα*, et aussi *ἐπιθυμία*. L'*Arceñ* *pararan* traduit bien, en arménien moderne, et par un participe et par un nom verbal (*bēdk' unec'oğ*, *b. unenala* « ayant besoin ; le fait d'avoir besoin »). Ce mot est inséparable de *kar-i-k'* « besoin » (sans étymologie claire), mais n'en peut dériver. Ce doit être une forme nominale tirée d'un ancien verbe \**kar-el*, qui serait dans le même rapport avec *kar-i-k'* que, p. ex., *karc-el* « croire » avec *karc-i-k'* « opinion ».

*narawt* (th. en *-u-* ou *-a-*) traduit dans la Bible *ποικίλματα*, *ποικιλία*, « tissu de couleurs variées ». Il n'a pas d'étymologie claire. Ce qui précède conseille d'y voir un adjectif verbal \*(i)n-ar-awt « chose intra-colorée », *ar-* étant le même que le premier élément (racine ?) de *arat* (th. en *-o-*) « tache » (cf. *ar-ac* « id. ; cicatrice »).

Les mots qui précèdent épuisent le type en *-awt*, si l'on fait abstraction des monosyllabes *mawt* « proche » et *yawt* « serment », et de *cn-awt* (th. en *-i-*) « mâchoire », pour lequel une analyse comparable à celles qui viennent d'être proposées est d'ailleurs possible (cf. gr. *γενειάς*, *-άδος* « barbe (hom.) ; joue, menton (Eur.) », dérivé de *γένειον* « menton » par un suffixe homophone du suffixe d'adjectif verbal \*-*ḡd-*, voir ci-dessous ; cf. aussi macédon. *κάν-αδοι* « les deux mâchoires », v. Adjarian, *Armat. bar.*, s. v.).

La diversité de la voyelle thématique qui suit *-awt* tient sans doute au fait qu'il s'agit d'élargissements vocaliques d'un ancien thème en dentale (l'arménien n'a plus de thèmes à occlusive finale : cf., avec un autre élargissement \*-*mḡ-*, arm. *alamn*, gén. *-man* « dent », contre gr. *ὀδοντ-*, lat. *dent-i-*,



sans doute ancien participe en *-nt-* de la rac. *ed-* « manger ») et aussi au fait que ces neuf mots isolés, derniers représentants d'un organe morphologique disparu, ne sont plus sentis comme un groupe homogène. La prédominance nette de *-i-* rappelle pourtant que d'autres langues indo-européennes ont élargi par *-i-* le thème en *-nt-* du participe présent.

Aussi bien est-on tenté de partir d'une formation en *\*-ŋd-* comparable aux anciens adjectifs verbaux du grec en *-άδ-* (*μαινάς*, *-άδος*, en regard de *μαίνομαι*, Meillet, *BSL*, XXXIV, 1933, pp. 3-4), aux adjectifs verbaux et au gérondif latin en *-ndo-* dont M. Benveniste vient de faire la théorie (*Origines...*, pp. 135 et suiv. ; cf. ci-dessus les valeurs diverses de *ham-ar-awt*). Ou même on pourrait réserver la possibilité que *-awt* soit, dans cette position particulière, l'aboutissement non de *\*-nd-* mais de *\*-nt-* et qu'on ait par conséquent les traces du participe i.-e. en *\*-nt-* (*\*-ent-*, *\*-ont-*, *\*-ŋt-*), compte tenu de ce qu'a enseigné l'examen du hittite (Benveniste, *o. c.*, p. 126 : sens passif des participes en *-ant-* correspondant à des verbes actifs, *adant-* « mangé » et non « mangeant »...). Cette explication s'étendrait au seul substantif en *-ewt* de l'arménien : le nom de la « taupe » *ambewt* (th. en *-i-*) pourrait bien présenter le même suffixe avec degré vocalique *-e-*, c.-à-d. être un participe présent et correspondre élément pour élément à *ἐμπος* (gén. *-ούσης*), nom d'un vampire-femelle qui avait une jambe d'airain et qui se cachait dans les lieux sombres ; *ἐμπος* (< *\*emp-ont-yā-*), *ambewt* (< *\*mp-ent-*) seraient ainsi de même type que le latin *serp-ent-i-*, mais formés sur une racine obscure.

Pour que l'une ou l'autre de ces explications fût plausible il faudrait que l'évolution de *\*-n-* en *-w-* devant dentale ou élément dental fût établie par des exemples sûrs. Ce n'est malheureusement pas le cas. Le dossier du débat ne comprend que trois mots ; dans les trois, Meillet, *Esquisse*<sup>2</sup>, p. 44, et M. Adjarian se sont d'ailleurs résignés à admettre une telle évolution : *giwt* « trouvaille » (< *\*windi-*, cf. sk. *vindati* « il trouve »), *awζ* « serpent » (< *\*ang<sup>u</sup>hi-*, cf. lat. *anguis*, etc.), *awc-anem* « j'oins » (< *\*ng<sup>u</sup>-*, cf. lat. *unguo*, etc. ; même degré vocalique dans le participe sk. *akta* « oint » < *\*ng<sup>u</sup>-to*, Adjarian, *Armat. bar.*, VI, p. 1589).

En réalité seuls le second et le troisième cas méritent considération, car, dans *giwt*, *-iw-* n'est probablement qu'une fracture phonétique de *-i-* à joindre aux nombreux cas connus devant *-t* (Meillet, *Esquisse*<sup>1</sup>, p. 22, non repris dans la seconde

édition ; Pedersen, *KZ*, XXXIX, p. 402 : *p'il* et *p'iwt* « éléphant », etc.) et aussi devant *-r* (*sp'iwr* « épars » et, au plur., comme nom verbal de *sp'r-el* « répandre » ; etc.), en effet (Meillet, *Esquisse*<sup>2</sup>, p. 106) l'arménien n'a pas de verbe à « infixe nasal » ; il présente régulièrement un *suffixe* à nasale là où d'autres langues ont un *-n-* « infixé » ; en particulier c'est par *gl-ane-m* « je trouve » (aor. 1 sg. *gl-i*, 3 sg. *e-git*) qu'il répond à sk. *vi-n-d-āmi* (aor. *a-vid-am*) « id. » ; on n'a donc pas de raison, pour expliquer *giwt*, de partir d'un *\*wi-n-d-i-* qui serait un fait unique en arménien.

En 1904, *KZ*, XXXIX, pp. 408 et suiv., M. H. Pedersen, conformément à une théorie plus générale, avait proposé une autre explication : il ne partait pas d'anciennes formes à nasale et pensait que *-w-* est simplement l'épenthèse d'un *\*-u-* disparu de la syllabe suivante ; ce qui l'obligeait à voir dans *giwt* un nom verbal secondaire tiré d'un verbe *\*giwt-nu-m* (< *\*vidu-neu-mi*) disparu au profit de *gl-ane-m* seul attesté, — dans *awc-anem* un verbe également substitué à un hypothétique *\*awc-nu-m* (< *\*ong<sup>u</sup>u-neu-mi*), — dans *awç* enfin un ancien *\*awgh-w-i-* avec *w* indépendant (malgré *ὄφις*, qu'il fallait alors expliquer par *\*ὄπις*...). En fait, il est certain qu'il se produit une telle épenthèse dans la syllabe qui précède celle où un *\*-u-* ou un *\*-i-* s'amuit, certain également qu'en pareil cas la nasale qui précédait *\*-u-* ou *\*-i-* tombe (*\*amur* > *\*awmr* > *awr* « jour » ; *\*anir* > *\*ainr* > *ayr* « homme » ; on notera que tous les cas sûrs avaient *-r* après *\*-u-* ou *\*-i-*). Mais il est non moins certain que, dans les trois mots considérés ici, c'est artificiellement que M. Pedersen attribuait un *\*-u-* à la syllabe qui suit celle où s'est formé *-w-*.

L'hypothèse est devenue beaucoup plus probable sous la forme rajeunie que vient de lui donner M. Bonfante (*Isoglosses gréco-arméniennes*, *Mélanges Pedersen*, p. 25. M. Benveniste, qui m'a signalé ce texte, me dit qu'en révisant l'*Esquisse* pour la seconde édition il avait présenté à Meillet la même idée et que Meillet l'avait engagé à en pousser l'étude) : dans *awç* < *\*ang<sup>u</sup>hi-* et dans *awc-anem* < *\*ng<sup>u</sup>-*, *w* peut être l'épenthèse de l'élément labial de l'ancienne labio-vélaire. Ce fait, de grande conséquence pour l'histoire de la phonétique arménienne (cf. en phrygien, si le sens de « femme » pouvait être assuré, v. phr. *βονοx*, n. phr. *βανεxox*, avec *\*g<sup>u</sup>-* > *b-*, à côté de cas sûrs où *\*k<sup>u</sup>-*, *\*g<sup>u</sup>h-* > *k-*, *g-* : *xox*, *xε*, *Γέρμια*...), est confirmé *ab inverso* : *-w-* n'apparaît pas dans des cas exactement com-

parables à ceci près que la forme préarménienne ne contenait pas d'élément labial : peut-être *ančn* « personne » (< \**an-g<sub>1</sub>hen*-Adjarian, *Armat. bar.*, s. v.), sûrement *ančuk* « étroit » (< \**an-g<sub>1</sub>hu-* : lat. *angustus*...). Dans ces conditions il est presque nécessaire d'admettre que, dans *awč* et dans *awcanem*, -*wč*- et -*wc*- sont issus de \**-g<sup>u</sup>h-* et de \**-g<sup>u</sup>-* et que la nasale est tombée comme dans *awr*.

Ainsi rien de positif n'appuie l'hypothèse que, dans les anciens « adjectifs verbaux » en -*awt*, on ait l'aboutissement de formes indo-européennes en « -*n* + dentale ». Elle n'a pour elle que deux arguments négatifs, par conséquent provisoires et faibles : l'incertitude où l'on est du traitement arménien de \**-nt-* (sauf devant -*i-* final, v. Meillet, *Esquisse*<sup>2</sup>, p. 33 ; le traitement -*n* de \**-nt* final, *ibid.*, p. 125, est incertain : *e-kn* peut être expliqué autrement que par \**e-g<sup>u</sup>en-t*) ; l'impossibilité de trouver, parmi les formes nominales usuelles du verbe indo-européen, un point de départ plus satisfaisant. Le problème posé par la collection des mots en -*awt* reste donc ouvert (*h-awt* « troupeau » faisant partie de cette série de mots en -*awt*, le rapprochement de sa finale -*wt* avec le -*ud-* de lat. *pecud-*, Meillet, *MSL*, XII, 23-24, est peu probable ; il s'agit plutôt d'une forme nominale en -*awt* tirée directement du verbe \**pā-*, comme il a été dit ci-dessus, p. 98 ; en tous cas cette explication ne serait pas transportable à l'ensemble de la série).

Georges DUMÉZIL.

## LE SUFFIXE VÉDIQUE *-tr-* ET LES ORIGINES DU FUTUR PÉRIPHRASTIQUE

Le futur périphrastique repose non sur l'adjectif paroxyton en *-tr-*, qui est semi-participial et d'aspect plutôt duratif ; mais sur le nom d'agent oxyton en *-tr-*, d'aspect plutôt ponctuel. Description des trois formations à travers l'ensemble des textes védiques.

§ 1. La description des noms en *-tr-* en védique est faite dans les manuels de manière si peu précise et parfois si peu exacte, qu'il semble nécessaire, avant d'aller plus loin, de la reprendre avec quelque détail.

Un premier groupe (que nous désignons ici par *-tr-*) porte le ton sur le suffixe, et sa valeur est celle d'un nom d'agent ; un second groupe (désigné par *-tr-*) est accentué sur le radical et fonctionne, en partie du moins, comme nom verbal : le trait le plus apparent de cette valeur verbale étant la présence fréquente d'un régime accusatif-transitif.

Dans les formations à préverbe, le ton suffixal se maintient ; pour les noms en *-tr-*, il se porte tantôt sur le suffixe, tantôt sur le préverbe.

§ 2. Qu'une variation d'accent coïncide avec une différence de fonction, le fait est normal (cf. pour l'indien Wackernagel Ai. Gr. II 1 p. 20 § 6 ca) ; d'autre part, considérés séparément, le ton radical s'explique assez par l'état plein de la racine, le ton suffixal par la valeur d'agent. Mais on chercherait en vain, dans la dérivation primaire, des variations comparables du ton entre un dérivé nominal et un dérivé verbal<sup>1</sup>.

1. Le cas de *sás'cat-* « qui suit », opposé à *sas'cát-* « obstacle, d'où ennemi » est incertain, le rapport entre les deux mots restant problématique, Oldenberg ZDMG. LXII p. 471. Dans *mṛtá-* : *mārtā-* l'échange accentuel s'accompagne d'une variation vocalique. Resterait tout au plus un cas isolé comme *jyéṣṭha-*



Quant aux formes à préverbe, le transfert d'un ton radical sur le suffixe se présente dans les noms en *-a-* et en *-i-*, le report du ton sur le préverbe est attesté dans les noms en *-a-* *-iṣṭha-* et *-iyāms-* *-la-* *-li-* et *-man-*, avec une constance variable, cf. Lindner Ai. Nominalbild., passim, Macdonell Ved. Gr. § 86, passim.

§ 3. Les noms en *-ʼtr-* à valeur verbale ne comptent pas plus de 1/10 des noms en *-tr-* du RV., mais ils sont représentés dans tout le recueil d'une manière souple et vivante, qui confirme leur authenticité. Les thèmes formateurs ne fournissent chaque fois, *sánitr-* excepté, qu'un nombre très restreint d'exemples.

Parmi les formes à préverbe, le ton sur le préverbe se présente dans dix cas : *prábhariṭā údyantā niṣṭaplā sám̐dhātā* (Grassmann WB. Nachtr. s. v. *dhā-*) *sám̐sraṣṭā víbhaktā ádartā nícelārā* (§ 9), à quoi s'ajoutent, d'une part, *īṣkartā* VII 1 12 (s'opposant à *īṣkartāram* nominal), où le ton et la rection accusative concourent à montrer que l'élément *īṣ* a bien été traité en préverbe (cf. en dernier lieu Neisser Zum WB. des R̥gv., s. v. *ániṣkṛta-*) ; d'autre part, *sám̐gr̥bhītā* I 100 9, méconnu par Grassmann et par d'autres, mais où plusieurs auteurs à la suite de Benfey avaient justement identifié un nom en *-ʼtr-* : cf. Oldenberg Noten ad loc., et Wackernagel NG. 1931 p. 308 (= *sam̐gr̥hñāli* Sāy., mais avec une interprétation grammaticale inadmissible).

En revanche, *prácelā* I 24 14 a été justement écarté du groupe en *-ʼtr-* par Oldenberg Noten ad loc.

§ 4. Les autres noms à préverbe ont le ton suffixal : seule la valeur verbale, qui affecte une quinzaine d'entre eux, les distingue donc de la masse des noms en *-tr-* appartenant à la série nominale.

Comme il apparaît dans d'autres noms verbaux, la tmèse est possible, mais à titre exceptionnel : à savoir *sáttā ní* IX 86 6 et *yóddhā...abhí* VIII 88 4 (BSL. XXXIV p. 59 n. 1). Aucun exemple n'en subsiste après le RV. Quant aux groupes *nélāraḥ...āti* X 126 6 et *úpa...dhātā* IX 97 38, la manière

« le plus fort » (valeur proche du verbe), en face de *jyeṣṭhá-* « l'ainé » (valeur nominale).

Dans le suffixe *-tra-* *-trá-* la variation est inverse : ton radical dans les formes désignant des objets, des instruments, ton suffixal dans les noms d'action proprement dits. Il s'agit probablement d'un arrangement secondaire intervenu en liaison avec les noms en *-tr-*, comme le pense Lindner Ai. Nominalb. p. 82.

dont ils sont posés chez Grassmann WB. porte à croire qu'il les a conçus comme comportant des préverbes séparés ; mais il s'agit bien plutôt de prépositions, cf. Oldenberg Noten ad IX 97 38.

§ 5. L'emploi des noms en *-tṛ-* à valeur verbale est conforme à celui des participes, c'est-à-dire qu'en premier lieu ils s'apposent au prédicat, notant un fait qui accompagne le procès principal et indique la manière dont il se réalise. Ainsi *indra ás'ābhyas pári sárvābhyo ábhayaṃ karat/ jētā s'ātrūn vícarṣaṇih* II 41 12 « qu'Indra de toutes parts nous procure la sécurité, en vaincant les ennemis (non : der... Besieger, Geldner), lui qui commande au loin » ; *pātā vṛtrahá sutám ā ghā gamat* VIII 2 26 « que le V. vienne à nous, buvant le (soma) pressuré » ; dans II 23 13 et X 49 3 (§ 18), l'apposition a lieu par rapport à une proposition au passé.

On reconnaîtra cette même fonction pour divers passages où les traducteurs l'ont plus ou moins méconnue : *dātā rādhāṃsi s'umbhati* I 22 8 signifie « (Savitar) brille, donnant ses faveurs » (cf. Oldenberg Noten ad loc. ; *pradātum udyuktaḥ* Sāy.), non « es glänzt der Gaben spendende » (Grassmann) et moins encore « als Geber stattet er die Ehrengabe schön aus » (Geldner), qui transpose indûment le régime. De même VII 20 2 (où *hántā* s'appose au participe *s'ūs'uvānaḥ* ; autre construction chez Grassmann et Ludwig) I 61 7 V 30 1 VIII 7 35, 103 11 (Oldenberg Noten ad loc.) IX 97 38 (Oldenberg) X 22 4 (Oldenberg), etc. La traduction gagnerait à tenir compte de cette fonction.

§ 6. Dans IV 21 9 *bhadrá te hástā súkṛtolā pāñī prayantārā stuvalé rādha indra* « heureuses, bien façonnées sont tes mains qui offrent au chantre le don, ô I. », l'apposition vaut par rapport à une phrase nominale ; de même II 9 6 où *yásṭā* se trouve juxtaposé à *āyajiṣṭhaḥ*, c'est-à-dire « en sacrifiant » à « en sacrifiant le mieux » (*yaṣṭṛtamaḥ* Sāy.) : c'est le nom d'agent en *-iṣṭha-*, lui-même fortement verbal (Gaedicke Accus. p. 185), qui sert de superlatif au nom participial en *-tṛ-*<sup>1</sup>.

1. Comme on le voit par *vṛtrām hāniṣṭhaḥ* VI 37 5 = *vṛtrām hántā, vāsu... vāniṣṭhaḥ* VII 18 1 = *vānitā maghām* ; *nāyīṣṭhāḥ* X 126 3 est sur le même plan que *nētāraḥ* 6 ; cf. aussi *vāhiṣṭha-* (*vāhīyas-*) *gāmiṣṭha-* *yāmiṣṭha-* *dēṣṭha-*, etc. (sur la rection accusative, v. Gaedicke Accus. p. 185). Pāṇ. a eu le sentiment de la correspondance *-tṛ-* / *-iṣṭha-* V 3 59 et VI 4 154.

§ 7. Un cas particulier de l'emploi précédent est l'apposition au verbe copule, présent ou modal, *astu* I 27 9 et passim (aussi AV. III 15 15) *sthāḥ* I 17 2 *bhūt* VII 20 2 *bodhi* VIII 93 21 *bhūval* IX 92 3 *syāt* AV. X 7 24. Le plus gros des exemples est fourni par la seconde personne *asi*, qui figure presque toujours (un seul exemple contraire, II 23 11) en juxtaposition immédiate avec le nom, type *apavartāsi* et *abhinetāsi* IV 20 8 : neuf cas au total, auxquels s'ajoutent les faits parallèles dans le nom en *-tṛ-* (§ 20). On reconnaît ici les premières traces de la jonction qui a prévalu lors de la constitution du futur périphrastique<sup>1</sup>.

§ 8. Dans la majorité des cas, c'est le nom en *'-tṛ-* lui-même qui est prédicat. Sāyaṇa supplée alors régulièrement *asti* ou *bhavati*. Le nom *'-tṛ-* déborde par là la souplesse du participe, qui n'est prédicat que dans des limites définies (Études de gramm. skte p. 38), il s'apparente aux autres noms verbaux. S'agit-il d'ailleurs d'un prédicat véritable, ou d'une apposition au prédicat invisible de la phrase nominale ? Le départ ne se laisse pas déterminer ; tout au plus peut-on observer que la position fréquente du nom *'-tṛ-* au début du pāda (v. Ved. Conc. s. v. *jētā s'rōtā kārṭā gāntā*, etc.) s'accommode mieux d'une valeur apposée que d'un emploi de prédicat.

Quoi qu'il en soit, cette fonction apparaît d'abord en phrase relative, *yāḥ s'ūraiḥ svāḥ sānitā yó vīprair vājaṃ tārutā* I 129 2 « toi qui avec les héros gagnes le soleil, qui avec les habiles emportes le prix » ; de même III 13 3 IV 17 8 VIII 1 12, 66 2, etc.

§ 9. Plus souvent en phrase indépendante. C'est le type, bien établi, *jētā nṛbhir indraḥ pṛtsū s'ūraḥ s'rōtā hāvaṃ nādhamānasya kārōḥ/ prābhartā rāthaṃ dās'ūṣa upākā údyanā giro yādi ca tmānā bhūt* I 178 3 « Indra vainc avec les hommes dans les batailles ; héros, il écoute l'appel du poète en détresse, promeut le char du fidèle, (assis) à ses côtés, et hausse les chants, lorsqu'il est là en personne ». Représentations descriptives, qui résument ou préparent un épisode narratif. Les formes, qui se présentent groupées en petites séries, se juxtaposent avec des présents comme *īkṣe* IV 20 8 *sādhate* VIII 19 10 *yamati* I 100 9 ; avec un impératif *s'rutām* I 184 2, où *nīcetārā* prend lui-même une nuance modale (« écoutez... »)

1. Pour la 1<sup>re</sup> pers. sing., on n'a que *asmi vanditā* X 33 7 et *asmi prahantā* 27 1 ; quant à la jonction avec 3<sup>e</sup> pers. sing *asti*, elle n'est représentée que dans les noms en *-tṛ-*, et rarement : *varitāsti* et *paryetāsti* (§ 26), passim.

et observez »<sup>1</sup>; cf. aussi l'hortatif *nélāraḥ* X 126 6. Aucun de ces noms en *-'tṛ-* prédicats ne figure dans une phrase négative.

§ 10. La rection accusative n'est pas l'indice nécessaire de la valeur verbale : il faut admettre que les noms verbaux pouvaient se construire sans régime dans une mesure au moins équivalente à celle du verbe personnel. En pareil cas, le parallélisme avec des formes verbales sûres aidera à fixer le vrai caractère du nom en *-'tṛ-*, ainsi pour *jētā* I 178 3 (§ 9) IX 90 3 *gāntā* II 23 13 *sānitā* VIII 2 36 *sālḥā* VII 56 23; ou, plus généralement, le contexte, *sānitā* IV 37 6 = VIII 19 9 I 100 10, 175 3 *rāntā* IX 92 3<sup>2</sup>.

§ 11. Certains cas sont malaisés à interpréter. C'est une valeur d'adjectif verbal apposé qu'on est tenté d'attribuer à *sāttā* IX 86 6 qui anticipe explétivement sur *sīdati* (non traduit Grassmann; correct Ludwig « als einer der...platz nimt, lässt er sich...nider »; *sadanās'īlaḥ* Sāy.); de même III 17 5 où le mot s'appose à *prā yajā* (Geldner; *niṣaṇṇaḥ san* Sāy.), tandis qu'en un troisième passage IX 96 23 *sāttā* fait office de prédicat (Grassmann et Ludwig). Le ton radical du mot est donc justifié. De même il semble que *sōtā* soit apposé à *sunotu* VIII 33 12 (autre interprétation chez Grassmann et Ludwig), à *īlē* IV 3 3 (contre Geldner), à *asthāt* VII 92 2 (contre Ludwig).

De nombreuses formes à préverbe se laisseraient interpréter de la même manière; toutefois, faute de critère accentuel, l'appartenance à la série verbale reste plus douteuse<sup>3</sup>.

1. On ne peut manquer d'observer la similitude de forme entre ces prédicats *s'rōtā gāntā kántā*, et les 2<sup>e</sup> pers. plur. d'impératifs aoristes, où l'*-ā* final est en général stable : cf. d'une part *s'rōtā hāvaṃ jaritūḥ* V 87 8 « écoutez l'appel du chantre », d'autre part *s'rōtā hāvaṃ gṛṇatāḥ* VI 23 4 « il écoute... »; il est probable que ces impératifs doivent leur forme anormale à cette concordance. *Yāntā* VIII 27 4 (*prayacchata* Sāy.) a été considéré ainsi à tort comme une forme en *-'tṛ-* par Bloomfield-Edgerton Ved. Var. I p. 161 § 248a. Sur *sōtā* (AB.), v. § 34n.

2. Juxtaposition avec des participes : *syjānāḥ* X 22 4 *sasahvāṃsam* VIII 16 10; avec des adjectifs verbaux en *-i-* sur base redoublée : *sāsahīḥ* II 22 3, 23 11 *babhrīḥ papīḥ dadīḥ* VI 23 4 *cakrīḥ jagmīḥ* VII 20 2 *taturīḥ* VI 24 2 (*sūṣvīḥ* IV 25 6).

3. Aux cas de rection accusative, il convient de joindre X 99 9 (cf. Oldenberg Noten ad 49 3) et 61 17 (*yāṣṭā sabardhūṃ dhenūṃ asvāṃ duhādhyai*, que nous traduisons « il fait hommage à la vache stérile S., en sorte qu'elle donne son lait », un peu autrement que Benveniste Infin. av. p. 85); III 26 2 (Grassmann; autre interprétation Ludwig et Geldner).



§ 12. Un trait remarquable du nom verbal en *-tṛ-* est la prépondérance des nominatifs. L'importance des emplois prédicats le laissait présumer ; la statistique le confirme. Il n'y a hors du nominatif que *kārlāram* et *praṇelāram* VIII 16 10, *gānlāram* I 9 9, probablement aussi *āyantāram* VIII 32 14 et *s'rōtāram* III 26 2 : simples transferts à l'accusatif de noms apposés. Que l'on compare le *sōlā* cité au § 11 avec l'oxyton correspondant *soṭṭbhiḥ solūḥ (sotar)*, et de même la répartition casuelle de *dhāṭṛ-/ dhāṭṛ-*, *tārutṛ-/ tarutṛ-*, *sānitṛ-/ sanitṛ-*, on verra que la limitation au nominatif du nom en *-tṛ-*, même hors des emplois proprement verbaux, doit avoir une signification.

Le neutre fait défaut ; et même le rattachement d'un nom en *-tṛ-* à un nom d'objet est très rare : on l'a pour *s'nāthitā* I 57 2 dit du *vājra* qui symbolise Indra et pour *prayanlārā* IV 21 9 qui se réfère aux mains de la divinité (§ 6).

§ 13. La valeur du nom verbal en *-tṛ-* est celle d'un présent général, duratif, moins sans doute par vocation interne que par suite de la forte tendance vers l'aspect duratif qui caractérise le présent védique. Y a-t-il trace, dans certains cas, d'une nuance future ? On le nie en général (Delbrück Ai. Wortfolge p. 6), et il faut avouer que les deux exemples allégués dubitativement par Gaedicke Accus. p. 186, ou celui, erroné, de J. Bloch Indo-aryen p. 253, ne suffiraient pas à emporter la conviction. En fait la nuance future est possible dans une huitaine de passages, à savoir I 27 7 (Geldner), 86 3 II 41 2 V 30 1 (Hillebrandt Lieder p. 47) VIII 13 10, 7 35 (Gaedicke l. c.), 71 5 X 133 3 (Gaedicke) : en ce dernier passage il s'agirait tout au plus d'un hortatif, et le cas serait à rapprocher de *nīcelārā* § 9 et des formes apposées à une copule modale § 7<sup>1</sup>.

Aucun de ces futurs n'est nécessaire ; il s'agit d'ordinaire d'expressions de mouvement, pour lesquelles la considération d'un terme peut donner l'illusion d'un futur. Il faut se garder dans le RV., plus encore qu'ailleurs, d'instaurer en catégories linguistiques des commodités de traduction. Sāyaṇa ne rend par le futur aucun des exemples ci-dessus ; en revanche il

1. On peut imaginer également une nuance hortative pour *gāntā* I 86 3 qui varie avec *gāmat* et *gaméma* (Ved. Var. I p. 161 § 248a RVRepet. p. 102), mais les conclusions que Bloomfield et M. Edgerton en tirent sont inopérantes, cf. § 46n.

Il se trouve que, sans plus de nécessité, un nom en *-tṛ-* soit rendu par un futur par Geldner : *panildraḥ* III 57 1 (mais : *stotāro bhavanti* Sāy., justement).

explique par un *luṭ* le *sánitā* de I 36 13, ce qui n'est pas mieux justifié mais le dispensait de rendre compte du régime génitif, assez gênant, qu'a ce nom en *-'tṛ-*.

§ 14. Il s'en faut de beaucoup, que toutes les formes à *-'tṛ-* aient la valeur verbale qu'on a précédemment décrite. Un groupe de ces noms y figure en fonction d'agent pur et simple, au même titre que la masse des noms en *-tṛ-*. Ceci n'entraîne nullement que la valeur verbale soit secondaire ; on comprendrait mal comment d'une forme d'abord indifférenciée ait pu sortir une catégorie de participes, autrement dit qu'à la variation accentuelle n'ait pas répondu à l'origine une variation de fonction. Au contraire, le développement vers la valeur d'agent d'une catégorie verbale ou semi-verbale est normal ; il suffira de rappeler qu'en védique même le participe en fournit des cas nombreux et typiques. C'est une des fixations de l'aspect duratif.

§ 15. Cela posé, nous avons dans le RV. un petit ensemble de paroxytons désignant des artisans, *váptṛ-* (ma. X) *dhmāṭṛ-* (en jeu avec le présent *dhāmali* et l'inf. *dhmātārī*) *tāṣṭṛ-* (cf. aussi le nom de la divinité *tvāṣṭṛ-*) ; ou plus généralement des hommes employés à une activité stable, *āstṛ-* « archer » (à côté de l'emploi verbal maintenu en deux passages, Grassmann WB. s. 2 *as-*), *sthātṛ-* « conducteur du char » (à côté de l'oxyton *sthātṛ-* § 27), *dātṛ-* « faucheur » (Grassmann, Oldenberg Ved. Hy. p. 382), *mētṛ-* « constructeur », *hētṛ-* équivalant à « cavalier » (à côté de *hetṛ-* : la forme paroxyton aux cas directs, l'autre aux cas obliques selon § 12), enfin *séktṛ-* « arroseur ». On peut isoler un sous-groupe constitué par quelques noms d'officiants : la forte prévalence numérique de *hóltṛ-* a pu entraîner les termes rares de *póltṛ-* (*potṛ-* au technique ma. IX) et de *néṣṭṛ-* (v. sur le mot Geldner ad II 5 5) : les trois noms forment une série (cf. II 5 et 37 4). Enfin *s'āmstṛ-*, voisin de *hóltṛ-* I 162 5 (Geldner).

§ 16. Le reste des paroxytons comprend quelques noms d'agent isolés : *céttṛ-* « observateur » (ma. X ; « denken » Ludwig), *svāritṛ-* « chanteur » (fin du ma. I), ces deux mots pouvant conserver encore quelque trace de l'adjectif.

Un cas particulier est celui de *jānitṛ-* « géniteur, père » (ma. X, ainsi que hy. III 1, peut-être récent), qui coexiste avec *janitṛ-* : la variation tonique a souligné la distinction entre une valeur d'agent pure et un emploi de parenté qui rapprochait le mot des noms de parenté en *-tṛ-*, en majorité

oxytons : de fait *janitṛ-* (cf. I 164 33 VI 59 2) est plus près que *janitṛ-* de la notion de parenté<sup>1</sup>.

§ 17. On a encore *yātṛ-* « voyageur » (*hiṃsakāḥ Sāy.*) I 70 11 et probablement VII 34 5 (*gantā Sāy.*), la valeur participiale étant conservée X 99 3 VIII 70 1 (Grassmann, Ludwig, et cf. *yātṛ-*). Une différenciation spéciale s'est introduite entre *vōḷhṛ-* et *volhṛ-* (cf., mais inexact, Kurylowicz Études p. 189) : la forme oxyton sert d'épithète au nom du char, l'autre au nom du cheval (*ās'vo vōḷhā IX 112 4, lakṣyaṃ des'am prāpayan Sāy.*), d'où l'emploi absolu comme « cheval de trait » Grassmann WB. Mais l'ancienne valeur d'adjectif verbal prédicat est conservée dans *prābhartā rātham...inó vāsu sā hī vōḷhā VIII 2 35* « il promeut le char, puissant (il est), car il traîne la richesse » : *dhanam sādhuvāhī bhavati*, glose assez bien Sāyaṇa (non : « le combattant sur char » Geldner Komm. ad loc., ni « le char » Oldenberg ad loc.).

Ainsi la scission fonctionnelle s'est faite par rattachement de *-tṛ-* à un nom animé (selon § 12), de *-ṭṛ-* à un inanimé.

§ 18. Presque jamais le nom en *-tṛ-* n'a de régime génitif : X 49 3 *ahām s'úṣṇasya s'nāthitā vādhar yamam* (ma. X 1) paraît faire exception. Il sera donc préférable peut-être de traduire en joignant *s'úṣṇasya* à *vādhar*, malgré le parallélisme avec V 32 7 « c'est moi qui, (le) massacrant, ai arrêté l'arme de S' ». Le mot *vādhar-* s'appliquera ainsi, comme en presque tous les autres passages, à l'arme du démon, par opposition à *vadhā-*.

Une autre exception, au ma. I, est *vājasya sánitā 36 13* qui contraste, sans motif apparent, avec *vājāṃ sánitā*, passim (cf. l'embarras de Sāy., noté ci-dessus § 13 ; datif de *sániti-* pour Skandasvāmin !); quant à *jētā jánānām*, également au ma. I (66 3 ; cf. Sāy.), l'emploi confirme que la nominalisation de *jētṛ-* est plus développée que celle des autres noms de la série<sup>2</sup>.

1. Même variation accentuelle, mais en sens inverse, entre *bhārṭṛ-* « époux » et *bharṭṛ-* « porteur » (effacée dans la langue ultérieure). *Vāvātṛ-* (masculinisation de *vāvātā-* « amante » d'après Bloomfield AmJPh. XVI p. 434) a été entraîné secondairement dans le groupe en *-tṛ-*, par l'intermédiaire des noms de parenté : cf. *vāvātuh sākhyuh VIII 1 16*.

2. On ne voit guère le moyen de justifier la paroxytonèse de *dātāram IV 31 7* : Grassmann WB. s.v. avait relevé déjà l'anomalie. *Manótṛ-*, qui d'ailleurs a la rection génitive, a emprunté le ton de *\*manóti*, la construction verbale

Ce sont là des singularités, qui ne sauraient affaiblir la portée générale de la distinction entre *-tṛ-* et *-tṛ-*.

\*  
\* \*

§ 19. La catégorie des noms en *-tṛ-*, qui compose la masse des noms en *-tṛ-* du RV., est d'interprétation plus linéaire. Ce sont des noms d'agent, qui mettent en évidence une fonction. Ils ne décrivent pas directement, comme les précédents, un procès verbal, ils affirment et soulignent la qualité de sujet par rapport au procès qu'implique la racine sur laquelle ils sont bâtis. Ces fonctions peuvent se développer en caractéristiques durables, à savoir en attributs permanents des dieux ou des fidèles<sup>1</sup> : ainsi l'hy. II 12 à Indra, tout en définitions mythologiques, compte plusieurs noms en *-tṛ-*. Par là, quoique selon une voie différente, le nom en *-tṛ-* peut rejoindre l'adjectif nominalisé en *-tṛ-*.

Mais le caractère durable de l'attribution par *-tṛ-* n'est pas inhérent à la forme ; c'est une conséquence. *-tṛ-* marque simplement l'entrée dans une fonction, que cette fonction résulte d'un acte accidentel, voire unique, ou répété et permanent. *Dātṛ-* est le « donateur », mais aussi bien celui qui donne en telle circonstance déterminée (ainsi VIII 3 24 à l'occasion d'une dānastuti) que celui qui a l'habitude de donner. En fait, l'aspect « ponctuel » est prépondérant : c'est la différence essentielle avec le verbal en *-tṛ-*. On l'aperçoit mieux peut-être dans les hymnes magiques de l'AV., ainsi en conclusion d'une incantation contre le venin des serpents X 4 26 *daṃṣṭṛām ānv agād viṣām āhir amṛta* « le poison est retourné vers celui qui a mordu : le serpent est mort », ou *s'aplāram elu s'apā-*

étant maintenue dans av. *manaṭhrī-* (incertaine l'appartenance de *manotārā* Oldenberg Noten ad I 46 2).

Quant à *sātuḥ* IV 6 7, l'interprétation comme nominatif d'un thème *sātu-* lève toute difficulté, cf. nos Monogr. Sktes II p. 6 l. 3 du bas.

1. Rarement des attributs d'êtres mauvais ou redoutés, à savoir *ninditṛ-* V 2 6 opposé à *nindya-*. Les mots *pravolṭṛ-* II 15 4 (*aghāsya*) *dhātā* I 123 5 (*dsatah*) *vaktā* VII 104 8 ne sont défavorables que par le contexte, *avis'astṛ-* I 162 20 par l'effet d'un *a(n)°* priv., les mots cités § 26 par suite de la formulation négative de la phrase. Sur *prayotṛ-* VII 86 6, v. Oldenberg Noten ad loc. Dans l'AV. s'ajoute *s'apṭṛ-*. Cette restriction résulte du caractère fondamentalement « actif » des noms en *-tṛ-*.

2. La valeur « générale » d'un certain nombre de noms en *-tṛ-* est soulignée par le voisinage d'un terme comme *vis'va-* VIII 70 1 et passim, *sādā* ou *sādam* III 3 8 I 129 11, *s'as'vat-* VIII 98 6, d'un *āmreḍita* I 89 1, etc.



*thaḥ* II 7 5 (analogue VI 37 1sq.) « que la malédiction aille au maudisseur ».

§ 20. La valeur d'agent est souvent mise en évidence, par une sorte de surrection syntaxique, à l'aide du démonstratif *sá*, ainsi *sá no netá* IV 16 8 « en tant que notre guide », *sá naḥ sanitá* I 30 16 « als unser Lohner » Geldner (souligné encore par la reprise *sanáye no 'dāl*). D'autres procédés apparaissent dans *tvám id dhy ávitāraṃ vavṛmáhe* VIII 21 2, *tvávato 'vitúḥ* VII 25 4, etc. Ces expressions d'emphase sont entièrement inconnues dans le nom en *-'tr-*.

La liaison avec *as-* est attestée comme dans le nom en *-'tr-* (§ 7) et pareillement la jonction stricte, à la 2<sup>e</sup> pers. sing., du type *dhartási* IX 109 6 *vibhaktási* I 27 6 *mandhātási* X 2 2 *avitási* VIII 36 1 *pratarītási* X 100 5 *gantási* AV. YV. (Ved. Conc. s. v.) *hantási* AV. IV 19 3 *sanitási* TS. I 6 4 4, etc. Mais c'est la liaison avec *bhavati*, inconnue dans les verbaux en *-'tr-*, qui prévaut ici : elle note l'accession à la situation d'agent.

§ 21. Certains passages où coexistent des formes en *-tṛ-* et en *-'tr-* feront sentir la différence, parfois ténue : *sánitedhmám sánitolá vājaṃ sá dhartá jajñe* X 61 9 « lui (Agni) qui reçoit le bois rituel, qui reçoit aussi la récompense, il est devenu le Porteur » (*dhartá* abrégé de *divó dhartá* qu'on a ailleurs ; analogue, Ludwig). Le vers *pālā sulām índro aslu sōmaṃ hāntā vṛtrām... gāntā yajñām... dhīnām avitā* VI 44 15 est bien rendu par Grassmann « qu'I. boive le (soma) pressuré, frappe V., se rende au sacrifice : il est celui qui favorise les prières ». De même *rāñitā kártā/ dātā* VIII 96 19/20, *niṣṭaptā/ damitā* II 23 11, *gantā/ dātā vānitā* III 13 3 (« der Lenker... der Lohn gibt (und) gewinnt » Geldner), *gāntārā/ dhartārā* I 17 2 (« denn ihr pflegt... zu kommen, ihr, die Regenten » Geldner), *trātā* etc./ *kártā* IV 17 17, et cf. VIII 2 36 cité § 22. Au vers III 49 4 *vibhaktā* n'est sans doute pas senti sur le même plan que *dhartā vastā janitā* qui précèdent : la forme vise l'accompagnement d'un procès, non comme les autres l'affirmation d'un sujet ; la différence a été assez bien notée par Ludwig<sup>1</sup>.

1. Pour qui connaît le style du RV., il n'y a rien de surprenant que les intentions du déplacement accentuel nous échappent dans certains cas. Entre *dātā vāsūnām* VIII 51 5/ *dātā vāsu* VI 23 3, *hantā vṛtrānām* IX 88 4/ *hāntā vṛtrām* (6 fois), *pātā sōmānām* VIII 93 33/ *pātā... sōmam* VI 23 3, il y a, sans préjudice d'autres indices, le fait que le type oxyton régit un pluriel, le paroxyton un singulier : ce ne peut être un hasard.

§ 22. Aucun nom en *-tṣ-*, sauf *avitā* VIII 2 36 et *yantā* VIII 79 3 X 46 1, n'a de rection accusative. Pour ce qui est de *avitā* (cité Gaedicke Accus. p. 186 qui restituait ingénieusement \**salyò 'vitāvitā vidhāntam* ; Sāyaṇa a vu l'anomalie), on peut admettre que l'accusatif a été attiré par la formule *hāntā vṣtrām* qui précède (cf. aussi vv. 32 et 35 ; l'épithète *salyāḥ* confirme le caractère « nominal » de la forme) ; d'autre part le ton suffixal était fortement engagé par les 44 exemples de *avitṣ-* (*prāvitṣ-* *avitṛ-*), en regard desquels nul \**āvitṣ-*, plausible pourtant par le superlatif *āviṣṭha-* (cf. § 6), n'a pu s'accréditer. Dans le cas de *yantā*, rien ne permet de voir pourquoi cette forme a supplanté *yāntā*, qui est attesté I 27 7 : l'un des deux exemples est du ma. X, l'autre est apparemment, à l'origine, un *yajus*<sup>1</sup>.

§ 23. Comme les noms en *-'tṣ-*, les noms en *-tṣ-* fournissent des désignations stables d'officiants, *vanditṣ-* *s'amtṣ-* *jaritṣ-* *pavitṣ-* *dhātṣ-* *yaṣṭṣ-* *mandhātṣ-*, etc. A cette série appartiennent également la masse des noms en *-tar-* de l'Avesta.

Quelques noms de divinités : *savitṣ-*, où le caractère d'agent est très apparent (Oldenberg ZDMG. XLIX p. 172 LI p. 473 LIX p. 253 et, de façon plus générale, Religion des Veda<sup>4</sup> p. 60), et, avec un moindre achèvement, *trātṣ-* *dhātṣ-* (*vidhātṣ-*) *netṣ-*. Isolément, un nom de métier *aritṣ-*, un nom d'animal *kroṣṭṣ-* ; *dravitṣ-* « coursier » Grassmann, peut-être préférable à « fondeur » (Ludwig), sûrement à *s'īghragāmī san* Sāy. Sur *uṣṭṣ-*, v. Henry MSL. XIV p. 167.

§ 24. La valeur d'agent et de sujet est soulignée par deux traits de style : a) juxtaposition d'une expression passive empruntée à la même racine, type *prahelāram āprahitam* VIII 99 7 « l'incitateur qu'on ne peut lui-même inciter » (caractéristiques d'Indra) ; de même *iṣkartāram āniṣkṛtam* 8 (Oldenberg Noten ad loc.), *ninditāro nindyāsaḥ* V 2 6. Cf. aussi

1. L'extrême rareté du régime accusatif avec *-tṣ-* conduit à en écarter la possibilité pour *iṣkartāram* VIII 99 8 : ainsi l'a fait aussi, bien que pour d'autres raisons, Oldenberg Noten ad loc. (contre Ludwig).

Dans la formule *trātā naḥ* VII 20 1, bien que le sens ne soit pas différent de ce que serait un *trāyate naḥ* ou *trāyatām naḥ*, rien n'autorise à mettre en doute le caractère génitif du pronom (*asmākam* Sāy.).

Un double régime, l'un accusatif, l'autre génitif, figure avec *prayantā* VII 19 1 (Oldenberg Noten ad loc.), *netāram* X 46 4 (Oldenberg), aussi, quoique moins directement, avec *bhartā* X 22 3 (Gaedicke Accus. p. 186 ; v. aussi les remarques plus générales d'Oldenberg ad I 55 3). Le ton nominal, comme on voit, a prévalu. C'est l'aboutissement extrême du rapprochement entre les deux séries.

*hiyānā nā hetṭbhiḥ* IX 13 6 et *hinvānō hetṭbhiḥ* 64 29, *paktāram pakvāḥ* AV. XII 3 48 (*pakvā-* est passif selon Pāṇ. VIII 2 52) *dīyāmānaḥ sá dātāram* AV. IX 5 9<sup>1</sup>. Avec une correspondance sémantique : *yuktō 'vasātāram* X 27 9 « celui qui est attelé : celui qui dételle ». Une forme comme *avayāṭṭ-* « qui écarte (la colère, la malveillance) » n'a pu se constituer qu'en contre-partie d'un verbal passif *\*avayāla-* « disparu (dit de la colère) », cf. l'ép. *avayātaheḥas-*. On peut prévoir dès lors que la masse des noms en *-ṭ-* grossira à mesure que se développera le système passif.

§ 25. b) les noms en *-ṭ-* fonctionnent comme des sujets « internes », c'est-à-dire qu'ils projettent en quelque sorte le procès verbal sous la forme d'un agent qui en est une émanation : *vibabhājā vibhaktā* VII 18 24 « (Sudās) a réparti (les richesses) en tant que répartisseur » : le procès, actuel ou général, crée la fonction, et c'est le nom en *-ṭ-* en qui s'érige cette fonction. Cette corrélation entre le verbe et le nom est très fréquente, cf. *khanitā...khānāmi* X 97 20, *avitry āvatu* VI 61 4, *vidhātāro ví té dadhuḥ* IV 55 2, et de manière moins directe *iyarti...aritā (iva)* II 41 1 = IX 95 2 (même si génétiquement les deux mots sont distincts, comme le pense M. Neisser Zum WB. I p. 92), *trātā trāyalām* IV 55 7, *savilar... ā suva (sāviṣat, etc.)* passim ; de même avec *janitṭ- avitṭ-* etc. Au causatif le sujet est entraîné à l'accusatif, d'où *abūbudhat... bodhayitāram* I 161 13<sup>2</sup>.

Cette tendance légitime pour *abhikṣattāraḥ* II 29 2 la correction en *\*kṣantāraḥ* (rappelée Oldenberg Noten ad loc.), qui a pour effet d'apparier le mot au verbe *abhí...kṣāmadhvam* qui suit.

§ 26. C'est le nom en *-ṭ-*, jamais *-'ṭ-*, qu'on trouve en phrase négative pour signifier qu'il n'existe aucun être (autre

1. Même phénomène dans des mots en *-'ṭ-* : *jētāram āparājitam* I 11 2 = V 25 6, *sāmsraṣṭā/ sāmsṛṣṭa°* X 103 3.

2. Le nom en *-ṭ-* étant régime d'un passif *dhāyi dhātṭbhiḥ* IV 7 1 = VIII 92 29, ou instrumental propre *seṭṭbhiḥ...sinīthāḥ* VII 84 2 (et analogues avec *partṭ-*). Même jeu, plus poussé encore, dans l'AV. III 29 4sq. (où *pradātā* reprend *dādāti* 3) et 7 VI 81 1, 119 3 X 1 22 XI 7 15 XII 3 9 et 35 XV 5 1sqq. XVIII 3 29 ; TB. II 4 7 4 TS. II 2 12 4 SMB. I 7 12 YV. *rāvītā ravaṭ* (Conc. s.v. *néd vas toké*).

Plusieurs noms en *-'ṭ-*, parmi ceux qui sont dénués de valeur verbale, participent à cette fonction : *séktṭ- dhmdṭṭ- dātṭ- vāptṭ- jānitṭ-*, ainsi que *tvāṣṭṭ-*, par rapport à *takṣ-* Bergaigne Rel. véd. III p. 45. Dans l'AV. : I 12 2 VIII 2 17-8 1 X 7 24 XIX 34 1.

que celui dont on célèbre les mérites) qui soit apte à telle fonction, type *ná tvád anyó maghavann asti mardilá* I 84 19 « nul autre que toi, ô Libéral, n'est celui qui compatit » ; ou que nul n'est en mesure de s'opposer (à la divinité, etc.) *nāsya vartā ná larutā mahāddhané nārbhe asti vajrīṇaḥ* I 40 8 « il n'y a personne pour arrêter ou vaincre le (dieu) porteur du foudre, dans le grand et dans le petit combat » ; de même avec *paryelā* et *āmarilā*. A l'expression négative par *-tṛ-* s'oppose l'expression positive par *-'tṛ-* VI 66 8 I 27 8/9, comme *āyan-lāram* avec l'accus. VIII 32 14 répond à *nākiḥ...niyantā* 15, suivi du génitif.

Dans les phrases interrogatives, c'est également le nom en *-tṛ-* qui sert : *vanlāraḥ* VII 8 3, *avitā* VIII 80 3 ; au *yātṛ-* duratif qu'on a vu § 17 s'oppose *yālṛ-* ponctuel-consécutif, en phrase interrogative *āher yātāraṃ kām apas'ya indra hrđi yāl te jagh-nūṣo bhīr āgachat* I 32 14 « qui as-tu vu, ô I., (se présentant) pour venger le dragon, si bien qu'en ton cœur, toi qui avais frappé, la crainte pénétra ? »

§ 27. L'emploi est plus libre à tous égards que dans les noms en *-'tṛ-* ; tous les cas sont représentés, même le vocatif (v. Lanman Noun-Infl. p. 427 ; ainsi I 76 4 où l'on attendrait un nominatif, Oldenberg ad loc.). La présence d'épithètes n'est pas exclue, encore qu'assez peu fréquente ; non plus la coordination au moyen de *ca* ou de *ulā*.

La référence à un nom d'objet se rencontre dans *setṛ-* VII 84 2 (Bergaigne Rel. véd. III p. 142), mais non *partṛ-* (en dépit de Grassmann WB. s. v.) qui désigne comme *pāyú-* les aides vivants en qui se matérialise la protection divine ; dans *prayotṛ-* § 19 et dans *volḥṛ-* § 17. Mais l'usage du neutre est extrêmement limité : on ne l'a de manière sûre que dans le nom formulaire *sthātṛ-*, et notamment dans le nominatif aberrant *sthātūḥ* (ancien nom à suffixe *-tu-* comme *gātú- sātu-dātu- jātu dhātu-*, secondairement introduit dans le système en *-tṛ-* ?)<sup>1</sup>. Aucun autre neutre n'a de réalité textuelle vraisemblable.

1. V. le détail des faits et des interprétations chez Wackernagel-Debrunner Ai. Gr. III p. 202, 204, 210. Les autres neutres en *-tūḥ* qu'on a cherché à poser sont chimériques, cf. Oldenberg ad I 163 5 et V 12 3, Geldner ad I 163 5 et III 31 2 pour *sanitūḥ*, Hillebrandt Lieder (p. 47 et n. 3) pour *nidhātūḥ* V 30 2. La forme authentique du nom. nt. est en *-tṛ-*, mais non antérieure à TB. (Wackernagel l. c. p. 204 § 107bβ) où d'ailleurs la formule *viśvasya bhartṛ viśvasya janayitṛ* s'inspire des formules voisines en *bhartā janayitā, bhartṛ janayitṛ* III 11 1 (passim) ; aux formes citées par M. Wackernagel pour la période védique, ajouter *nantṛ* RSPṛātis'. 371.



Enfin, nul emploi adjectif ne s'est développé hors des formes semi-participiales *ráthaḥ...volhá* VII 71 4 (§ 17) ainsi que *avilá* et *yantá*, à rection accusative, cités § 22 : c'est-à-dire des formes que seule la place du ton distingue du type en *-tṛ<sup>1</sup>*.

§ 28. Le féminin en *-trī* *-trī-* est rare, et se conforme pour l'accent aux habitudes du masculin correspondant, *avitrī-* comme *avilṭ-*, *jānitrī-* comme *jānitr-*; *yajñásya netrī* IV 56 2 va de pair avec *yajñásya netá* III 15 4. Ceci laisse présumer une adaptation secondaire, d'autant plus que tout régime accusatif fait défaut, et qu'une valeur de « participe » apposé existe tout au plus dans l'unique forme à préverbe *anubhartrī-* I 88 6 (Geldner; *anuharantī* Sāy. V. en dernier lieu sur le vers Rōnnow Trita Āptya p. 114); ainsi que dans la forme à radical thématique *sānutrī-* I 123 2 (juxtaposée au participe *jāyanlī vājam*).

Le ton radical figure, outre dans les mots précités, dans *dēṣtrī-* et *rāṣtrī-* (sans masculin correspondant : mais les neutres *dēṣtrá-* *rāṣtrá-* laissent présumer selon § 2 des masculins *\*dēṣtr-* *rāṣtr-*), dans *dhānutrī-* (sur le masc. *dhānularau*, v. Geldner et Oldenberg ad IV 35 5) et *vārūtrī-* (masc. *varūṭṭ-* !), donc, avec *sānutrī-*, dans tous les noms à présuffixale *-u<sup>2</sup>*.

§ 29. L'usage des noms en *-tṛ-* en fin de composé n'est représenté dans le RV., la forme *hótṛ-* mise à part, qui est entièrement nominalisée, que par quatre formes qui se trouvent toutes dans des conditions spéciales : *dōṣāvastar* (voc.) a un premier membre adverbial (Oldenberg Noten ad I 1 7 qui a rallié Geldner; seul dans la tradition indigène Skandasvāmin a reconnu un nom en *-tṛ-*); *haskartṭ-* (Pischel Ved. Stud. I

1. De là l'in vraisemblance d'un *sanitṭ-* adjectif V 12 3 (cf. Oldenberg Noten ad loc.), ou de *panitṭ-* V 41 6 « bewundernd » (B. Geiger Amēša Spenta p. 27). *Sthātṭ-* lui-même n'est pas plus un adjectif (comme le pose M. Kurylowicz Études p. 189) que *carátha-* avec lequel il alterne : cf. en dernier lieu sur cette combinaison les justes remarques de M. Frisk Suffixales *-th-* p. 8. C'est *-tra-* qui fournit en substitution de *-tṛ-* des adjectifs, notamment lorsqu'ils sont associés à des neutres, ainsi la forme à vrddhi *jaltra-*, ainsi que *tārutra-* et *sāmtarutra-*; peut-être aussi *sutrātrá-*, avec une nuance passive partielle qu'on retrouve dans *avartrá-* « irrésistible » Neisser Zum WB. s.v. L'emploi d'un nt. en *-tram* comme substitut de *-tṛ* est illustré de la façon la plus nette dans le yajus *dhartṛám asi* YV. qui sert de nt. aux yajus *dhartāsi* et *dhartṛy āsi* (Conc. ss. vv.); aussi *yantram asi*, ibid.

2. La fréquence relative des relations de *-trī-* avec des noms inanimés suggérerait aussi le caractère secondaire de la formation. Mais il est à noter que la rection accusative est connue pour ces noms en iranien, § 40.

p. 112) porte sans doute comme premier élément une interjection plutôt qu'un nom racine, cf. Wackernagel Ai. Gr. II 1 p. 187 § 79a ; *nṛpātṛ-* représente la réfection d'un \**nṛpā-* op. c. p. 188 § 80 aβ ; enfin *mandhātṛ-* doit également sa forme à l'élargissement par *dhātṛ-* d'un ancien \**mandhā-*, v. sur le mot, en dernier lieu, Benveniste Origines I p. 189 ainsi que Wackernagel op. c. p. 54 § 22c et 188 § 80 aβ<sup>1</sup>. La situation dans l'Avesta est à peine plus évoluée, Duchesne Composés de l'Av. p. 100.

L'opposition connue *bhellā purām/ pūrbhīd-*, *dartā purām/ puramdarā-*, *raddhāsya coditā/ radhracodā- °códana-* atteste assez la répugnance du nom en *-tṛ-* pour l'emploi compositionnel : cf. encore à cet égard (*kṛtyā*) *kartāram* AV. V 14 11, qui succède à *kṛtyākṛtam* 10 ; *ratnadhā* (VS.) que glose *dhānā-nām dātā* S'B. XIV 2 1 15 ; *rakṣohān-*, ibid., passim, repris par l'expression analytique *rākṣasām apahanā*.

L'attitude de Pāṇini semble avoir été stricte, si du moins la tradition grammaticale est fondée à entendre de manière absolue l'interdiction du *sū*. II 2 15sq. (et cf. III 2 87), v. à ce sujet Vāmana V 2 35 (37) Bhāmaha VI 36 Tantravārttika I 3 9 (p. 272 de la traduction Jha). Mais sous la pression croissante de l'usage (Wackernagel op. c. p. 188 § 80 aβ) une tentative pour assouplir la règle a été faite dans le Nyāsa II 2 16 qui admet l'*anītyatva* de Pāṇ. II 3 69 et justifie par suite des formes comme *bhayaś'okahartṛ*<sup>-2</sup>.

\*  
\* \*

§ 30. L'Atharvevada marque un progrès considérable dans l'unification du système en *-tṛ-* : le type participial tend à disparaître. C'est un des nombreux points où s'accuse une évolution linguistique nette entre RV. et AV.

En premier lieu le ton radical ne se présente plus guère

1. Écarter \**stomataṣṭṛ-*, Oldenberg Noten ad X 15 9 ; sur *iṣkariṭṛ- iṣkariṭ-*, v. § 3, 22. L'AV. n'atteste que *vasudhātaraḥ* V 27 6, dont l'appartenance au système en *-tṛ-* est d'ailleurs douteuse Wackernagel-Debrunner Ai. Gr. III p. 199. Sur les autres composés védiques en *-tṛ-*, fort rares, v. Wackernagel II 1 p. 202.

2. A entendre sans doute *bhayahartṛ-* et *s'okahartṛ-*. V. le S'abdakaust. ad II 2 15, la Durghaṭavp. ad 16, nos Études de Gr. skte p. 109 ; sur la position du Nyāsa en particulier et la portée de l'interdiction pāṇinéenne, Pathak IA. XLI p. 235 JBoRAS. XXIII p. 18 Trivedi IA. XLII p. 258 Kane Sāhityadarp. ed. p. xxxvi.

que dans des formes qui le portaient déjà dans le RV., à savoir, outre le traditionnel *hótṛ-* qui se maintiendra dans tous les textes accentués, ainsi que *tváṣṭṛ-*, *jétṛ-* *hántṛ-* *váptṛ-* *s'ástṛ-* *ástṛ-* *jánitṛ-* *déṣṭṛ-* *ráṣṭṛ-* enfin *nīṣkarṭṛ-* XIV 2 47 (et parallèles du YV.) qui normalise RV. *īṣkarṭṛ-*. Un ton radical propre à l'AV. ne figure que dans *grābhītṛ-* I 12 2 (RV. *sámgrbhītṛ-* § 3) *mánthītṛ-* VIII 8 1 *védītṛ-* X 7 24 *rákṣītṛ-* XIX 34 1 (ce dernier omis BR. et Index de Whitney). La tradition accentuelle douteuse de l'AV. laisse peu d'autorité à ces formes, moins encore au bizarre *pārāparitā* XVIII 4 48 (Whitney-Lanman ad loc.).

La rection accusative a disparu, sauf dans *mṛdho jētā* V 20 12, qui s'inspire évidemment de formules ṛgvédiques<sup>1</sup>.

De façon plus générale, toute valeur participiale est abolie, les survivances de *-tṛ-* qu'on vient de rappeler s'employant promiscue avec des noms en *-tṛ-*, ainsi *mṛdho jētā* voisine avec *puraetā*. La substitution d'une forme *pratārītṛ-* (sic : aucune autre accentuation analogue n'est connue dans les textes védiques) XVIII 4 58, avec régime génitif, à RV. *pratarītṛ-*, ne répond à aucune réalité linguistique.

§ 31. L'appartenance à un nom inanimé est notablement plus fréquente que dans le RV., type *ṛtávaḥ paklāraḥ* XI 3 17 « les saisons font office de cuire » ; de même III 24 7, 29 7 IV 19 3, 31 4 V 5 2, 15 1sq., 20 12 IX 7 14 X 3 2 XI 7 15 XV 4 1sq. XIX 47 3. Renforcés également la faculté de recevoir des épithètes, et l'emploi d'adjectif (nominal) : une juxtaposition comme celle qu'on a VI 2 3 *yúvā jétés'ānaḥ sá puru-ṣṭulāḥ* « jeune, victorieux, souverain est (Indra), célèbre au loin » est inconnue dans le RV. ; de même V 20 12<sup>2</sup>.

§ 32. Les yajus et mantra du YV. ne changent rien d'essentiel à l'état de l'AV. Les valeurs purement nominales continuent à prévaloir. On trouve dans la VS. XXX 11sq. (cf.

1. Il suit de là que la teneur correcte du groupe *hántābhīs'astendraḥ* V 18 14 n'est pas aisément restituable, cf. Whitney-Lanman ad loc. On peut à la rigueur conserver *abhīs'astā* (cf. RV. *ānabhis'asta-*) comme acc. pl. nt., en sorte qu'on aurait un second exemple de rection verbale après *-tṛ-* ; mais l'accusatif donné pw. pour *védītā* X 7 24 résulte d'une correction peu vraisemblable. Enfin *anvāgantā...svastī* VI 123 1sq. constitue un cas peu probant, *svastī* étant une forme adverbiale : v. les variantes du YV., Conc. s.v. et § 46n. *Sámkhyātā* IV 16 5, donné par Sây. comme nom en *-tṛ-*, est un nt. plur. en *-tā*.

2. On a noté par avance que la valeur « ponctuelle » est plus en évidence que dans le RV. (§ 19) et que la corrélation avec un verbe personnel est plus fréquente (§ 25).

aussi TB. III 4 1 7, 10 1 3, 9 7, 10 3 TS. I 4 28 1) des séries de noms en *-tṛ-* qui désignent des attributions plus ou moins stables (métiers, fonctions diverses) et qui alternent avec d'autres noms d'agent : *anukṣattṛ- abhiṣektṛ- pariveṣṭṛ- pes'itṛ- prakaritṛ- upasektṛ- upamanhitṛ- rajayitrī- kṣattṛ- yoktṛ- abhisartṛ- vimoktṛ-*. Des énumérations de ce genre, conformes à la phraséologie du YV., étaient inconnues dans les mantra du RV. et de l'AV. ; on les retrouve, sous une forme plus courte, dans l'av., Yt. I 12sq. III 1 et Y. XI 2 (restitué par M. Benveniste Infinitifs p. 35).

§ 33. La paroxytonèse se maintient dans quelques emplois qui remontent à la tradition ṛgvédique, soit (outre *hótṛ-*) *cétṛ-* (Ved. Conc. s. *ugrás' cēltā*), *jétṛ-* VS. XI 76 et parallèles (qui a entraîné le maintien du paroxyton dans la glose S'B. VI 6 3 9, comme *vódhr-* VS. XXII 22 dans S'B. XIII 1 9 4 TB. III 8 13 2) TB. II 4 7 4 *vārūtrī-* VS. XI 61. Un échange syntaxique très analogue à ceux du RV. figure en une formule du YV., *dātā vásūnām/ dātā vásūni* (Ved. Var. III § 507).

Les paroxytons nouveaux sont très rares : *jōṣṭṛ-* VS. (BR.) qui a pu provoquer l'avance tonique de *jōṣayitṛtama-* dans la glose S'B. IX 2 3 10; *dēṣṭṛ-* MS. II 10 5 : 137 1, en variante avec le précédent (cf. RV. *dēṣṭrī-*) ; *rāvitr-* YV. (Conc. s. v. *néd vas loké*). Quelques féminins attestent cette accentuation mais il est probable qu'il s'agit d'un transfert secondaire en liaison avec la présence d'un second suffixe, et le ton radical n'a sans doute pas la même valeur qu'au masculin. Il s'agit de *jōṣṭrī-* VS. (BR.), *dōgdhrī-* VS. XXII 22 et parallèles (repris S'B. XIII 1 9 3 en glose), *dhāritrī-* TS. IV 3 7 2, 4 11 2 juxtaposé significativement à *dhartrī-*, comme *yāmitrī-* IV 3 7 2 à *yantrī-* (aussi *yāntrī-*, v. § 34)<sup>1</sup>.

§ 34. En tout cas la divergence d'accent cesse d'avoir la moindre valeur fonctionnelle : *jōṣṭre* et *dēṣṭre* coïncident avec *dhartré dhātré* (Conc. s. v. *daīvyāya*) ; on voit *joṣṭāram* VS. XXVIII 10 (et TB.) se conformer à *s'amilāram* qui précède et se dissocier d'avec *jōṣṭṛ-* qui est la forme courante dans

1. *Dhārayitr-* TĀ. X 7 1 a en fait, dans la tradition manuscrite, l'accentuation inadmissible *dhārāyitr-*, qui peut aussi bien masquer \**dhārayitṛ-* (apposé à *bhūyāsam*, donc nom en *-tṛ-* selon § 20).

Nous avons relevé un seul cas où un ton préverbal de RV. AV. (etc.) est remplacé par un oxyton, à savoir *sāmdhātā* par *saṃdhātā* MS. IV 9 12 : 134 1 (sic, padap. ; flottement dans les manuscrits) : ce changement de ton est peut-être en rapport avec la perte du régime accusatif qu'on constate dans la MS.



ces textes. On a un yajus en *yāntrī rāt* VS. et parallèles (Conc. s. v.) à côté de *yantry āsi* (ibid.), alors que les masculins correspondants sont unifiés en *yantā rāt* et *yantāsi*, ibid.; il est vrai que le padap. de la MS. (mais non celui de la TS.) restitue *yāntrī* devant *asi*, d'après l'apparat de v. Schroeder, et que le *yantāsi* de S'B. V 2 1 25 (où la glose donne *yantāram*) IX 3 3 10 sq. vaut pour *yāntāsi* d'après Leumann KZ. XXXI p. 25. A *dhārtrī* MS. III 16 4 : 188 10 la TS. répond par la forme oxyton *dhārtrī*.

Nous n'avons relevé aucune trace de rection accusative<sup>1</sup>. Mais il est très probable que la valeur d'adjectif caractérisé qui affecte les formes *vārṣṭā* et *pāktā* dans le yajus TS. VII 5 20 1 (*jājñi bījaṃ vārṣṭā parjanyaḥ pāktā sasyāṃ supippalā ṣādhayaḥ*, etc. « que la semence soit germinante, P. pleuvant, la moisson mûrissante, les plantes riches en feuilles, etc. »), jointe au ton radical, poursuit l'emploi de duratif semi-verbal du nom en *-tṛ-* du RV. : ce n'est ni le prélude aux futurs périphrastiques (Keith TS. ad loc.), ni, à proprement parler, un emploi d'agent (Oertel Syntax I p. 171 n° 93).

§ 35. La prose brāhmaṇa poursuit l'unification en ramenant presque toutes les formes et les emplois au type en *-tṛ-*. A l'exception des gloses de mantra, dont plusieurs ont été citées au § 33 (cf. encore *vódhṛ-* S'B. VI 4 3 9 *sártṛ-* XIII 1 9 5 *vánditṛ-* VI 8 2 9 *yáṣṭṛ-* TB. III 3 7 6, d'après le yajus précédent en *yáṣṭar* ; enfin *vástṛtama-* S'B. VIII 1 1 6 qui prend pied sur *vásisṭha-*), on ne trouve que des paroxytons traditionnels, *hótṛ-* (*pótṛ-* *néṣṭṛ-*, v. § 15), *ástṛ-* (S'B., v. BR.) dans la formule *apād ástā*, et quelques autres. La position du ton sur le radical n'a généralement pas de signification : *stótṛ-* TB. III 9 4 4 alterne avec *stotṛ-* qui est la forme commune ; de même *potṛ-* et *neṣṭṛ-* S'B. IV 3 4 22 XII 1 1 8 (la forme *neṣṭṛ-* figurant à

1. Dans le yajus *yó dās'ūṣaḥ suktīo hávam úpa gántā* TS. MS. (Conc. s.v.) qui répond à *hávam eti* AV., *úpa* est postposition ; non préverbe, comme le montre l'accent, et l'accus. *hávam* en dépend.

Dans le yajus en prose *tāsu (apsu) adhvaryo indrāya somaṃ sotā* AB. II 20 14 « dans ces (eaux), ô adhvaryu, (sois) pressurant le soma pour Indra » (*bhava*, supplée justement Sāy.), Haug et M. Keith entendent à tort *sotā* comme un futur (pour *\*sotāsi*) ; le yajus correspondant de S'S'S. VI 7 10 a l'impératif *ādhvā* : il est probable que la forme a été maintenue mécaniquement en prenant pied d'une part sur RV. VII 92 2 *sotā...adhvarēṣu...sómam indrāya* (nom en *-tṛ-*), d'autre part sur RV. VIII 1 17 *sotā hí sómam...ém enam apśú dhāvata* (impér. en *-tā*, cf. § 9n.).

la *kāṇḍikā* 7), *bhārtṛ-* BĀU. I 3 18 (19), à côté de *puraetṛ-*, *úṣṭṛ-* dans la TS<sup>1</sup>.

Nous ne voyons que deux cas, trois au plus, où la présence d'un ton radical se laisse justifier par l'emploi : d'abord dans *bhāṣitṛ-* § 36, peut-être dans la phrase *āḍityó no yóddhā* TĀ. II 2 9 (*bhavatu* Sāy.), qui donne le contenu d'un *vāra* « que l'Ā. combatte pour nous » et pourrait se rattacher au prédicat verbal à nuance hortative du RV. ; enfin dans un passage de la TS. (VI 2 4 2sq.) où, malgré l'absence de régime accusatif, le nom en *-tṛ-* semble d'abord du type descriptif-verbal comme dans le RV. : *ahám durgé hánléty álha kás tvám ity ahám durgád áharléti sò 'bravíd durgé vái hánlāvocalhāḥ* (etc.) ; il s'agit d'un dialogue entre Indra et le Sacrifice qui pour se dissimuler a pris la forme de Viṣṇu (S. Lévi Sacrifice p. 141) ; Indra ayant franchi l'endroit où se cache le Sacrifice, celui-ci demande « qui m'a franchi ? » Indra répond « moi, qui frappe dans la forteresse ; qui es-tu toi-même ? — Je suis celui qui sauve de la forteresse. Puisqu'on t'appelle celui qui frappe dans la forteresse (etc.) » : il est visible que le nom en *-tṛ-* permet aux personnages de caractériser leur activité, de se définir plutôt que se décrire, et que malgré l'accent, les formes sont à rapporter au grand groupe des oxytons du RV. D'ailleurs le passage parallèle de la MS. III 8 3 : 95 2sq. et 10 hésite entre les deux tons.

§ 36. Que demeure-t-il de la rection accusative ? Gaedicke Accus. p. 187 citait S'B. I 1 2 17 où figure en effet un emploi de prédicat verbal ou d'apposé participial : *pūṣā bhāgadughó 's'anaṃ pāṇibhyāṃ upanidhātá* (id. S'BK.) « P. est le donneur de parts, lui qui dispose la nourriture de ses propres mains », *upa*<sup>o</sup> reprenant le *gṛhṇāmi* du mantra ; au passage parallèle III 9 4 3, c'est une forme personnelle, *ādatte*, qui figure aux lieu et place du nom en *-tṛ-*.

A cet exemple de Gaedicke, qu'assez curieusement les manuels ont tous omis de reprendre, nous n'avons à ajouter<sup>2</sup>

1. *Báddhṛ-* est à écarter, Wackernagel-Debrunner Ai. Gr. III p. 204 § 107bβ. Dans *upadrāṣṭrikā-* et *pradātrikā-* MS. (le premier est omis chez Edgerton The K-Suff. § 35), le report du ton est sans doute en liaison avec la présence d'un suffixe secondaire.

Pour le S'B. notamment, il faut tenir compte de la médiocre qualité de la tradition accentuelle.

2. *Ativoḍhā* S'B. XIII 8 4 6 (cité chez BR. pw. comme ayant une rection accus.) a pour régime *pathāḥ* qui est probablement gén. sing., non acc. plur. :

que l'accusatif interne de BĀU. VI 4 18 (17), également omis par Wecker BB. XXX p. 195, *s'us'rūṣilāṃ vācam bhāṣitā* (ton radical !) « (qu'un fils me naisse) parlant une parole qu'on se plaira à entendre » ; mais dans cet emploi dégénéré d'adjectif épithète, c'est moins la continuation de l'usage ṛgvédique que la reprise classique de la construction accusative (§ 39) à laquelle il semble qu'on ait affaire. Cette reprise se confirme dans un texte védique plus tardif encore, l'ĀpDhS., qui présente un ensemble de noms en *-tṛ-* à régime accusatif, à savoir *sabhāḥ samājāṃs cāgantā* I 3 12, *akartā svairikarmāṇi* 15, *saṃgrahītā ca manuṣyān* II 20 21, *bhoktā... bhogān* 22.

Cette décadence de la rection accusative dans la prose brāhmaṇa est sans doute en relation avec la constitution du futur en *-tā-*, qui aura absorbé à son profit toute la syntaxe verbale dont étaient susceptibles les noms en *-tṛ-*.

§ 37. Si le nom en *-tṛ-* est à peu près éteint dans les Br., le nom en *-tṛ-* voit ses valeurs élargies d'autant. À côté des désignations stables, celles notamment des fonctionnaires du culte, les emplois « ponctuels » se développent, par où le sujet d'un procès verbal, fût-il occasionnel, se voit érigé en nom d'agent, affirmé comme porteur de l'acte. La ChU. VII 8 2 pose *sa yadā balī bhavaty athothātā bhavaty ulliṣṭhan paricaritā bhavati paricarann upasattā bhavaty upasīdan draṣṭā bhavati s'rotā bhavati mantā bhavati boddhā bhavati kartā bhavati vijñātā bhavati* (analogue 9 1) « quand on est fort, on se dresse ; debout, on circule ; en circulant, on s'établit ; établi, on voit (etc.) » (Senart, qui observe justement ad loc. p. 97 qu'une « signification dénomminative » existe concurremment pour plusieurs de ces noms). On voit par cette traduction que la valeur du groupe *-tṛ- + bhavati* peut rejoindre celle des « présents personnels » en *-tṛ-* du RV., type *hanṭā vṛtrām*, mais c'est par une voie très différente : il y avait là un adjectif descriptif, il y a ici l'affirmation d'une qualité, d'une situation.

Dans les transpositions rituelles, le nom en *-tṛ-* a naturellement sa place : *pakvāsya paktēti ha smāha bhāradvājo 'gnīm amūnā hī pakvām ayam pācatīti* S'B. X 4 2 19 « il est celui

Le cadre formulaire est exactement celui des phrases purement nominales citées sous le § 37.

De même *vīs-* doit être au gén. sing., non à l'acc. plur., dans la définition *kṣatrām vaḥ vīs'ō niṣeddhā* II 5 2 27 « la noblesse est l'« empêqueur » du peuple ». Il est vrai que le nomin. plur. *vīs'āḥ* précède, mais le nombre y a été attiré par le sujet plur. *marūtaḥ*, et la place du ton confirme (comme dans le cas de *pathāḥ* ci-dessus ?) qu'il s'agit bien d'un génitif.

qui cuit ce qui est cuit, dit Bh. d'Agni, car il cuit ce qui a été (déjà) cuit par le (Soleil) » ; *tāsyā éka evā majjayitā yā evā nindyāḥ sā yāthā pūrṇām abhyārūhya majjāyed evaṁ haināṁ sā majjayati* IV 2 5 10 « celui-là seul qui (parmi les officiants) est objet de blâme (devient) le « sombreur » : de même en effet qu'en y montant, on ferait sombrer un (bateau) plein, ainsi fait-il sombrer (le chant) ». Le nombre est considérable des cas où un mot en *-tṣ-* est repris et pour ainsi dire glosé par le verbe personnel correspondant : S'B. II 2 3 6 IV 5 7 7 V 2 5 2 X 2 6 5 XI 1 4 4 XII 4 4 1 XIII 8 4 6 KS. XI 2 : 145 17 TB. 1 7 1 1 ; à peine moindre ceux où le nom en *-tṣ-* reprend pour en réaffirmer l'essence un verbe antérieur S'B. II 3 1 11 sq. IV 6 8 1 KS. XIII 5 : 186 17, ou commente un autre nom d'agent situé en mantra AB. I 13 23 S'B. III 3 2 8 XIV 2 1 15, 7 2 17. C'est le parachèvement des juxtapositions brèves du type *khanitā khānāmi* du RV. (§ 25)<sup>1</sup>.

§ 38. Il s'ensuit que l'emploi est essentiellement prédicatif, et que le nominatif prévaut. L'accusatif se présente aussi (les autres cas sont très en retrait), souvent amené par une sorte de renversement syntaxique : ainsi *upadraṣṭāram*, à côté d'*upadraṣṭā* TS. III 3 8 5 (analogue TB. I 8 6 2). Une nuance éventuelle ou consécutive s'attache parfois à cet accusatif : *ulā vai yācan dātāraṁ lābhate* S'B. II 3 4 7 « celui-là seul qui demande trouve quelqu'un qui donne », *tāyor ādityā nirhan-tāram aichan* MS. I 6 12 : 104 16 « les Ā. cherchèrent qui pourrait exterminer ces deux (enfants) », AB. III 35 3, et notamment en phrase négative, *niyoktāraṁ na vividuḥ* AB. VII 16 1 (et 2) « ils ne trouvèrent personne pour le lier », comme RV. *nā vindate marḍitāram* (§ 26)<sup>2</sup>.

Enfin le sentiment que *-tṣ-* s'oppose à une fonction passive

1. L'équivalence *paktṣ-/ pacati* paraît clairement à travers les raisonnements des Mimāṃsaka (Tantravā. III 4 4. p. 1345 et 1350 de la trad. G. Jha).

Inversement, *hantā* du yajus est glosé par *hanti* S'B. VI 7 2 15sq. Noter à ce propos le nombre considérable de cas où, dans les commentaires indiens à partir de Nirukta, le nom en *-tṣ-* sert dans les gloses littérales, pour mettre en valeur la qualité de nom d'agent, comme la glose en *-ana-* met en valeur celle de nom d'action.

Exemples de *-tṣ-* en définitions : *abhiḡantaiva brāhma kartā kṣatṛiyaḥ* S'B. IV 1 4 1 « la prêtrise est ce(lui) qui conçoit [masculin !], le noble celui qui exécute ». De même TS. III 3 8 5 TB. III 7 5 4 BĀU. III 7 23 (31 ; définition de l'ātman) AĀ. III 2 4 fin.

2. Exemple analogue au nomin., *tāsyā nā manuṣyò bhartā* S'B. III 9 4 3 « nul homme n'est en mesure de porter cette (pierre) », cf. RV. *nāsya varṭā nā taratā nu āsti* VI 66 8 (§ 26).



(cf. § 24) est toujours vivant, ainsi *vyucyam/ vivaklā* AB. III 35 4, S'B. I 3 2 11 II 3 4 7, 5 2 27 TS. VI 4 10 4sq.

\*  
\* \*

§ 39. Il ne semble pas nécessaire, pour l'objet qu'on se propose ici, de poursuivre l'emploi des noms en *-tṛ-* après la période védique. A côté du nom d'agent, persiste l'emploi d'adjectif-participe, comme en témoigne notamment la survivance de la construction accusative. Speyer Skt Syntax p. 40 a soutenu que cette survivance était artificielle ; il suffira de donner une liste des passages où nous l'avons relevée pour montrer que les textes les plus « authentiques » la présentent<sup>1</sup>. Si elle n'est pas plus fréquente, c'est que l'extension croissante de la composition nominale en a restreint l'usage. Or, tandis que les noms d'agent continuent les oxytons védiques, ces adjectifs à rection verbale dérivent évidemment des paroxytons du RV. : on a ici l'un des traits par où l'usage classique adhère à celui des hymnes par delà la prose brāhmaṇa.

La doctrine de Pāṇini confirme cette vue : il distingue un adjectif duratif (*tacchīla-taddharma°*) « *tṛn* » III 2 135 (les exemples des commentaires sont en partie apposés, en partie prédicatifs), lequel, en vertu de II 3 69, régit l'accusatif ; et d'autre part le nom d'agent courant en « *tṛc* » III 1 133. Les noms d'officiants paroxytons, comme *hóṭṛ-*, font l'objet de vārttika ad III 2 135.

§ 40. La division ainsi établie entre un nom en *-tṛ-* à valeur d'adjectif-participial, et un nom en *-tṛ-* agent « ponctuel »,

1. A savoir (non compris les exemples chez les grammairiens, v. Kās' et Bhāṣāvṛ. ad III 2 135, ainsi que Bhaṭṭik. V 10 VII 1 et 17 Rāvaṇārj. XI 18 — les formes sans références sont empruntées à BR. ou pw.) : MhBh. : *vaditṛ-* II 68 7 *pravaditṛ-* XII 180 48 *ganṭṛ- tyaktṛ- netṛ-*. Rām. : *hanṭṛ- vaktṛ-* (= Spr. 2<sup>e</sup> éd. n° 5131) *paritrāṭṛ- āropayitṛ-*. Kauṭ. : *kṣepṭṛ-* et *raṣṭitṛ-* III 1 53 (Sluszkiewicz Roczn. Orj. p. 145). Yājñav. : *ganṭṛ-*. Pañcat. : *netṛ-* III p. 51 l. 10. Hariv. : *pālṛ-*. BhāgPur. : *vaktṛ-* VI 17 6 *pratiṣeddhṛ-* VI 1 32 *prathayitṛ-* IV 15 4. Das'ak. : *sambhāvayitṛ-* (et analogues) Speyer Skt Syntax p. 40. Vāsavad. : *itṛ-* (en jeu de mots) p. 177 l. 11 éd. Gray. S'is'up. : *vaditṛ-* XVI 31. Naiṣadh. : *pavitṛ-*. Mṛcchak. : *vyathayitṛ-* et *pālayitṛ-* p. 137 l. 25 éd. Stenzler. Vikramorv. : *āhartṛ-* V 1. Mahāvīrac. : *vijetṛ-* et *apahantṛ-* IV 18. Bālarām. : *avamanṭṛ-*. Kirāt. : *dhātṛ-* XII 33 *hanṭṛ-* XIV 25. Pārs'vanāthacar. : *vikreṣṭṛ-* (confusion formelle avec l'injonctif aor. moyen) III 771. Vikramāṅkacar. : *nartayitṛ-*. Lalit. : *apahartṛ-*. Comment. : *uccārayitṛ-*.

volontiers emphatique<sup>1</sup>, quelles sont les vraisemblances qu'elle se soit créée sur le domaine indien, ou qu'elle ait été au contraire héritée ? Il faut constater d'abord, ce qu'omettent en général les manuels, qu'elle se retrouve en iranien. A côté du nom d'agent, qui domine d'ailleurs de beaucoup et fournit des désignations stables ou accidentelles, existe un emploi avec rection accusative. Nous avons relevé les cas suivants dans l'av., dont on remarquera que certains coïncident avec des formes à même emploi du RV. : *dātar-* (aussi le fém. *dāθrī-*) Yt. 5 132, 13 24, 17 6 V. 21 1 *jantar-* et *vītar-* Yt. 17 12 (Bartholomae-Wolff; autre interprétation chez Lommel) *varštar-* V. 15 13 *hamaēstar-* Yt. 18 1 *nipātar-* Yt. 14 57 (voisinant avec *pātar-* suivi du génitif) *manaθrī-* Y. 44 5 *açaēlar-* Yt. 10 26 (peut-être *aslar-* F. 7 et cf. *θrātōtama-* Yt. 11 3); en v. perse, *dauštar-* dans un et probablement deux passages Meillet-Benveniste Gramm. p. 161, 207. Mais ces formes, pour lesquelles le témoignage du ton fait défaut, appartiennent toutes sauf une à l'av. récent, et leur différenciation sémantique avec la masse des noms en *-lar-* est assez faible : en sorte qu'on ne se risquera pas à reporter à l'état indo-iranien la double catégorie qu'on observe en védique.

D'autre part, les traces d'une rection accusative que présentent en latin archaïque quelques noms en *-tor* (Hofmann Syntax p. 378 Löfstedt Syntactica I p. 198) n'apparaissent pas dans des conditions qui obligent à les considérer comme héritées; moins encore les témoignages très indirects que d'après M. Fränkel Griech. Nomina ag. auf -τῆρ I p. 72 le grec homérique aurait d'un nom verbal conforme à véd. *-tṛ-*. Des cas de ce genre plongent en fait dans l'histoire particulière de chaque langue (cf. Delbrück Grdr. III 1 p. 386), et pour l'appréciation du védique même, il faut se souvenir que les adjectifs de la provenance la plus diverse ont été aptes à porter un régime verbal (Delbrück Ai. Syntax p. 181). Plutôt que sur ce trait de syntaxe particulier, c'est sur la différence entre les notions de description et celles de

1. M. Wackernagel Ai. Gr. III p. 597 (ad § 103dγ) a raison de considérer la situation i. e. comme difficile à restituer, mais la contradiction qu'il signale entre la construction et l'emploi, dans le domaine védique, est spécieuse : le nom du RV. en *-tṛ-* n'a pas plus la « signification participiale », le nom en *'-tṛ-* la « signification substantive » que Pāṇini ne vise à poser un *-tṛ-* plutôt adjectif, un *'-tṛ-* plutôt substantif (cf. déjà, dans le même sens, la remarque II 1 p. 20 § 6α in fine). C'est bien plutôt l'inverse, et la note de correction III p. 597 est un recul par rapport aux faits justes, posés p. 201.

caractérisation qu'a dû porter d'abord la scission morphologique : les secondes abandonnant le ton radical emprunté au système verbal pour prendre un ton qui souligne l'expressivité du suffixe.

\*  
\* \*

§ 41. Auquel des deux noms en *-tṛ-* ainsi définis convient-il de rattacher le futur périphrastique (que nous désignons ici par *-tā*) ? L'apparence plus verbale du nom en *-tṛ-*, jointe au fait qu'il tend à disparaître au moment même où va se constituer ce futur, semble indiquer d'abord que la valeur future s'est développée par spécialisation sémantique à partir de l'adjectif-participe en *-tṛ-* du RV. Qu'un futur « déterminé » puisse émaner d'un nom verbal à valeur plutôt durative, cela constitue sans doute une difficulté, mais qui n'est peut-être pas sans parallèle : l'adjectif d'appartenance en *-lavant-* a servi de façon analogue à noter un prétérit aoristique en skt classique.

Néanmoins la place du ton et la valeur de la formation en *-tā* invitent à partir bien plutôt du nom en *-tṛ-*, comme l'ont pensé Delbrück Ai. Wortfolge p. 8 Thurneysen 13<sup>e</sup> CO. p. 9 (cf. IFAnz. XIII p. 291, avec la discussion résumée ibid. ; cf. encore Böhtlingk ZDMG. XLI p. 185 ; les auteurs ne prennent pas en général position sur ce problème, Macdonell seul, Ved. Gr. for Students p. 177 n. 1, hasarde la vue adverse *-tṛ-* > *-tā*). Un futur « déterminé », exprimant une situation à venir dans des conditions précises et avec un caractère plus ou moins accentué de certitude, trouvait un terrain favorable dans l'existence d'un nom d'agent servant à spécifier emphatiquement l'auteur d'un procès ou le prédicat d'une phrase nominale.

Sans décrire par le détail le fonctionnement du futur en *-tā*, nous nous proposons de mettre en évidence les points qui le rapprochent des noms en *-tṛ-*, et plus particulièrement de *-tṛ-* :

§ 42. a) Le futur en *-tā* est traité en forme personnelle (sauf quant à l'accentuation, comme le note spécialement Pāṇ. VIII 1 29), immobilisé par suite au nominatif et susceptible d'une rection transitive. A titre de prédicat verbal, il se situe d'ordinaire en fin de proposition (sauf AB. II 16 4 JB. éd. Caland n° 124 l. 5sq. [incertain, cf. n. de Caland], où la position initiale correspond à une tendance annexe du verbe). Cette

situation, comme le privilège du nominatif, constituaient déjà une tendance notable des noms en *-tṛ-* (§ 12 et 38).

La tmèse est exceptionnelle (JB. n° 157 l. 24 JUB. I 38 3 ; pour des cas de tmèse dans le nom en *-tṛ-* du RV., v. § 4).

b) Le futur en *-tā* fonctionne aussi en phrase négative : C'est un point de contact avec l'agent en *-tṛ-* (cf. par ex. § 38), de disjonction avec le verbal en *-tṛ-* (§ 9) : cf. le futur *jana-yitāsi nānyās tvāt* S'B. III 9 4 24 qui reprend le mantra *nā tvād anyāḥ...asī marḍilā* : cas unique peut-être d'un nom en *-tṛ-* qui se trouve glosé par un futur en *-tā*.

c) Le sujet du futur en *-tā* est un nom animé : de là sans doute l'alternance S'B. XIV 6 8 1 entre *jetā* dont le sujet est animé, et le futur sigmatique *vī paṭiṣyati* dont le sujet est inanimé. Le contact avec les noms en *-tṛ-* est ici évident, § 12 et 27<sup>1</sup>.

§ 43. d) L'emploi, nettement futur (opposé au présent JB. III 311 TS. VII 3 1 3), est, comme on sait, strictement ponctuel-déterminé dans la prose brāhmaṇa (cf. la notation de Pāṇ. III 3 135 *na...kriyāprabandha*<sup>o</sup>). Il s'agit d'un fait à venir présenté comme une constatation, avec l'intention accessoire de la prédiction ou de la menace, et comportant en général l'idée d'une certitude, Delbrück Ai. Wortf. p. 6 Ai. Syntax p. 296 Whitney Gr. § 949. Pratiquement il y a intervention d'un adverbe temporel (en général *prātār*, et surtout *s'vās* ; *lārhi* fait partie de la série), qui toutefois ne doit pas comporter de lien implicite avec l'actuel (*anadyatane* P. III 3 15) : l'exemple souvent cité de MS. II 1 8 : 9 13, où *adyā varṣiṣyati* s'échange avec *s'vó vraṣṭā*, illustre cette différence.

A défaut d'adverbe temporel, une indication impliquant une date ou un délai, fût-elle indirecte, suffit à appeler la forme en *-tā* : cf. TB. III 11 8 2 S'B. IX 4 4 16 XI 5 1 14sq. AB. II 16 4 V 30 15, 29 1sq. ; dans ce dernier passage la limite temporelle est donnée dans la phrase qui suit et dans le parallèle KB. II 9 : 7 20 qui, d'après Caland AO. X p. 309, est l'original de AB. V 29 1<sup>2</sup>.

1. Exemples de futurs en *-tā* se rapportant à des inanimés : S'B. I 6 4 14 XI 1 4 1 JB. n° 143 l. 4 du bas AB. I 27 1. Plus remarquable encore est le cas où le sujet est un neutre : v. les quelques exemples de JB. S'B. réunis par M. Oertel Syntax I p. 171, auxquels on n'ajoutera que la phrase *yaś'o vāva me...bhavitā* (et analogues, ibid.) JB. n° 6 l. 14, 31, 42. Cf. aussi l'impersonnel *vraṣṭā* MS. II 1 8 : 9 13.

*-tā* sert aussi avec sujet féminin, S'B. VII 1 2 8.

2. Nous relevons l'absence de toute précision temporelle dans un passage du VādhS. (AO. II p. 150 n° 13) JB. n° 143 l. 4 du bas, n° 124 l. 5sq. (ou nom



La langue rigide des Br. a peut-être exagéré sur ce point la fixité de l'usage ; l'extrême souplesse qu'a retrouvée le futur en *-tā* dans les textes épiques et classiques laisse présumer que dès l'origine il avait un champ d'action plus étendu. La productivité des phrases en *s'vās* a dû jouer un rôle pour raidir l'emploi ; de même la présence d'une forme importante comme *bhavitṣ-*, qui dans les textes védiques n'a pas d'autre valeur que celle de futur périphrastique, mais où l'acception future résultait d'une sorte de tendance interne (cf. *bhavanīya- bhavitavya- bhāvin- bhavya- bhāvya- bhaviṣṇu-*).

Ni le nom en *-'tṣ-* (malgré de problématiques traces de futur duratif ou de volitif-éventuel § 13), ni le nom en *-tṣ-* ne comportaient de fixation temporelle : nous avons posé § 41 que le point de départ est dans la valeur de caractérisation emphatique prise par le nom en *-tṣ-*. Il est aisé de voir, par les références données au § 37, qu'une très légère inflexion suffirait souvent pour transformer ces noms en futurs de certitude.

§ 44. e) Une forme ainsi posée d'affirmation valable pour le futur n'a de place, dans la prose exégétique et descriptive des Br., qu'à l'intérieur du discours direct, dialogue ou phrases imputées à tel personnage. De fait, sauf quelques rares exemples où il s'agit de gloses (et où par suite nous sommes virtuellement dans une citation), le futur en *-tā* fonctionne presque exclusivement dans le discours ; nous n'avons relevé comme exemples contraires que TS. VII 3 1 3 (où il pourrait s'agir du nom d'agent) S'B. IV 3 1 11 VII 1 2 8 (avec *bhavitā*), enfin ChU. III 6 4. Un cas typique est celui de ĀpS'S. XXIV 2 21sq. (= ĀpYajñaparibhāṣā n° 66, 69) *yad ahaḥ purastāc candramāḥ pūrṇa utsarpet/ s'vaḥ pūriteti vā* « (qu'il accomplisse le jeûne pour la Pleine Lune) le jour où la lune apparaît pleine à l'orient, ou bien la veille », c'est-à-dire littéralement « le jour où l'on dit : elle sera pleine demain » (cf. *pūryate* BaudhS'S. XXIV 20) ; analogue 24sq. *yad ahar na drs'yate/ s'vo na draṣṭāra iti vā* « le jour où l'on dit : on ne la verra pas demain » = *s'vo na draṣṭeti* S'S'S. I 3 6 (où Hillebrandt éd. I p. 245 Weber Ind. Stud. V p. 229 voient un emploi passif du nom en *-tā*, mais à tort sans doute, comme le montre la 3<sup>e</sup> pers. plur. au parallèle de l'Āp.).

d'agent ? Note de Caland ad loc.) ChU. II 24 5 (6), 9, 15. Mais partout la valeur « ponctuelle » reste évidente.

*-tā* fonctionne comme principale d'hypothétique, le verbe de la subordonnée étant au futur sigmatique JUB. I 39 1 S'B. XIV 6 8 1.

Il suffira de rappeler que le nom en *-tṛ-* des Br. était employé lui-même assez volontiers en citation, réelle ou virtuelle<sup>1</sup>. Cf. un exemple typique cité § 37 : *pakvāsya paktēti* S'B.

f) La présence et l'absence de l'« auxiliaire » *as-* sont réglées par les habitudes générales de la phrase nominale et de la phrase à copule : rappelons qu'une liaison à la 2<sup>e</sup> pers. sing. en *-tāsi* et *-'tāsi* était déjà en vigueur dans le RV. § 7, 20<sup>2</sup>.

§ 45. Le futur en *-tā* est rare dans l'ensemble. Les premiers textes en prose brāhmaṇa, à savoir la portion br. des Saṃhitā du YV., en comptent encore fort peu : pour la TS., v. les quelques exemples chez Keith Transl. p. CLIV ; pour la KS., l'index Simon donne *bhaviṭā kamitā* et *jetā* XXXVI 9 (v. § 46) ; la MS. doit en avoir un peu davantage. Le groupe AB.-KB. n'est guère mieux pourvu, v. Keith Transl. p. 87. C'est le JB. (avec son appendice le JUB.) et surtout le S'B. qui développent la formation : pour le S'B. une partie des exemples sont réunis chez Delbrück Ai. Wortfolge p. 6 (v. aussi Caland The S'B.-K. p. 72 pour quelques discordances entre les deux recensions). Mais dans la période de décadence de la prose brāhmaṇa, l'emploi semble se raréfier à nouveau : le VādhS., dans les extraits publiés par Caland, semble n'avoir qu'un exemple (AO. II p. 150), l'AA. n'en a pas (Keith ed. transl. p. 62) ; pour les S'S., v. les exemples (dont les analogues sont certainement très rares) cités § 44 ; il est vrai que ce type de prose s'accommode mal d'une forme à valeur subjective. Dans les Up. anciennes, les seules qui reposent sur une phraséologie vraiment védique, nous trouvons un exemple dans la BĀU. III 8 1 = 12, un certain nombre par contre dans la ChU. (Fürst Sprachgebr. d. älteren Up. p. 25, 68).

1. C'est le participe futur avec *syāt* qui sert, comme on sait, de futur « objectif » dans la prose br., le futur en *-syati* étant limité au discours direct dans une mesure presque aussi totale que le futur en *-tā* ; pareillement le subjonctif. Une variation entre *-tā* et un subjonctif apparaît dans MS. I 10 16 (155 8) comparé à TB. I 6 7 3 ; la KS. XXXVI 9 (76 8) marche avec MS.

2. Quant à la structure du futur en *-tā*, rappelons seulement que les formes moyennes sont très rares : outre l'hapax en *-tāhe* de TĀ. (§ 46), nous trouvons *-tāmahe* TB. III 9 22 1 et *-tāse* S'B. XI 5 1 11 JB. n° 151 1. 7 (ex corr.) ; la forme en *-tāse* de la TS. II 6 2 3 est, comme on sait, une 1<sup>re</sup> pers. plutôt qu'une seconde, v. chez Keith Transl. ad loc. les références sur la question souvent débattue.

Autres anomalies : *-tārasma* (mss.) JUB. I 38 3 ; *-tāsti* JB. (dans un passage cité chez Oertel J. Ved. Stud. n° 2 p. 13 ; probablement à restituer *-tāsmīti*).

Une ébauche de différenciation morphologique entre *-tṛ-* et *-tā* apparaît dans *vārṣṭṛ-* (§ 34) : *vraṣṭā* (§ 43). Les grammairiens indigènes en noteront, et au besoin en susciteront d'autres (v. le détail des faits Benfey Gramm. § 869 Kielhorn Gramm. § 373sq. 400sq.).

Cette répartition montre que l'emploi s'est développé lentement et péniblement, à travers la masse des noms en *-tī-*, à une époque précédant de peu sans doute la constitution des écrits en prose védique.

§ 46. Si la formation est attestée dans les mantra et yajus, ce ne saurait être en tout cas que dans une très faible mesure et à l'intérieur de versets ou de formules qui n'appartiennent pas aux grandes Samhitā, et qui relèvent par suite du fonds récent de l'hymnologie védique. Nous avons relevé trois exemples, l'un dans un texte en prose AB. VIII 15 2 (et 3) *yām ca rātrīm ajāyethā yām ca pretāsi* « de la nuit où tu es né à celle où tu mourras » (*maṛiṣyasi* Sāy.), dans une vieille formule de serment ; l'autre dans une gāthā AB. VII 18 7, v. Keith Transl. p. 69 [incertain, cf. la variante de S'S'S.] ; le troisième dans un passage du TĀ. I 11 4 empreint du verbalisme upaniṣadique *yajé 'yákṣi yāśtāhe ca* « je sacrifie, j'ai sacrifié, je sacrifierai » (*yāgaṃ kariṣyāmi* Sāy.) ; v. sur la forme, souvent citée, les références bibliographiques Gr. scite p. 492 l. 8 ; on notera le ton radical, peu probant d'ailleurs dans un texte aussi pauvrement accentué que le TĀ., et la finale unique de 1<sup>re</sup> sing. en *-tāhe*<sup>1</sup>.

§ 47. On n'examinera pas en détail l'évolution du futur en *-tā* dans les textes post-védiques<sup>2</sup>. Dans ceux qui échappent

1. Si l'on suivait les données de Simon Index de la KS., on devrait poser ici *yaṣtā* et *upasattā* : mais il s'agit de purs noms d'agent.

On ne voit aucune nécessité d'admettre avec Macdonell Ved. Gr. p. 387 § 540, ainsi qu'avec Griffith et Keith ad loc., la valeur d'un futur pour le yajus *anvāgantā yajñāpatir vo dāra* TS. V 7 7 1 = VS. XVIII 59 (où Sāyaṇa et Mahīdhara glosent aussi par *āgaṃiṣyati*) (précède : « ô Demeure, je mets autour de toi ce trésor en sorte que le Jātavedas nous l'amène : » — « le maître du sacrifice est votre sectateur (reconnaissez-le dans le plus haut du ciel) ». Le vers ritualise un pāda de l'AV. (que suit KS.) VI 123 1sq. *anvāgantā yājamānaḥ svastī* (cf. § 30 n.), que Whitney-Lanman traduisent avec raison sans la moindre nuance future « le laïque poursuit la félicité ».

C'est à tort que Bloomfield-Edgerton I p. 161 § 248a parlent pour un groupe de mantra d'« Anticipations of the Periphrastic Future » : sur *gāntā*, v. § 34 n. ; sur *sāntā* (IX 96 23), v. § 11 ; sur *gāntā*, v. § 13 n. (le dernier passage cité est erroné, v. § 9 n.). Ces prétendus avant-coureurs du futur seraient tous des paroxytons ! *Volhāsmi* Suparṇādh. IV (8) 2 *hartā* XI (20) 4, ce qui suffit à les suspecter.

2. On se bornera à donner quelques compléments à la dernière en date des descriptions faites de ce futur, à savoir à celle de notre Gramm. Scite p. 492sq. :

p. 492 l. 12 : la seule forme en *-tāhe* qu'on ait identifiée jusqu'à présent en skt cl. (hormis *labdhāhe* du Bhaṭṭik. XXII 17 et *prekṣitāhe* Rāvaṇārj. XXIV 35,

à l'influence des grammairiens, grande épopée et Purāṇa en particulier, la liberté est grande tant pour la formation que pour l'aspect ; plus rien à vrai dire ne subsiste des limitations imposées à ce futur dans la prose védique. D'autre part il se laisse mal discerner, dans plus d'un cas, d'avec le nom d'agent : ainsi dans les prédictions faites à Yudhiṣṭhira BhāḡPur. I 12

seuls textes qui présentent aussi les autres désinences moyennes) est *dars' ayitāhe* Naiṣadh. V 71 (cf. Whitney AmJPh. V p. 284) ;

l. 21 : lire *praveṣṭā* (Buddhacar. V 84), et v. la note de M. Johnston (Transl. p. 79) ;

l. 22 : sur (*vi*)*tāyitā*, cf. Meier ZII. VIII p. 55 et ci-dessous ;

l. 37 : outre *vairāyitārah* S'is'. II 115, on a un autre dénominateur *samutsukayitā* Kir. XI 81 ( Mallin. ; omis Cappeller Transl. p. 178) ainsi que *unmūlitārah* ibid. III 22 ;

l. 40 : pour l'absence de copule aux 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> pers., cf. *ahaṃ dātā* Yājñav. II 231 *rakṣitā* BhāḡPur. IV 9 22 et même en haute littérature *gantā* Kāvyaḡdars'. II 145 (peu probant) ; Megh. 25 (id.) ; Mudrārākṣ. éd. Hillebrandt p. 145 l. 3 Mālavik. I 7 ; cf. pour le MhBh. Speyer Muséon 1906 p. 276, pour le Rām. Michelson JAOS. XXV p. 137 ;

p. 493 l. 3 : pour une formulation anormale du du. et du pl. dans le MhBh., v. Speyer l. c. ;

l. 4 : pour la fixation au sing., cf. MhBh. VIII 93 52 (incertain) ;

l. 6 : *gantrī-* Yājñav. III 10 *saṃnidhātrī-* Naiṣadh. IX 78 (BR.) *bhavitrī-* Ragh. VI 52 Kir. X 36 JātM. p. 9 l. 3 et ailleurs (cf. BR.). Mais il est douteux qu'aucun de ces féminins (sauf Bṛhatkathās'l. XXVIII 102) ait entièrement accédé à la catégorie du futur.

Inversement on a *-tā* avec sujet fém. MhBh. II 6 8 Bṛhatkathās'l. VIII 29 (incertain) Rām. I 38 8 = 35 8 de la version du N.-O. (Speyer Skt Syntax p. 258) ;

l. 7 : *-tā* avec sujet nt. MhBh. III 22 42, 249 8 KSS. III 22 VII 55 et cf. BR. s. v. *bhavitrī-*.

Ajouter : maintien de la construction génitive dans des passages (incertains) de MhBh. et Nāḡān. IV 9 cités Speyer op. c. p. 259, et cf. BhāḡPur. cité ci-dessous. En outre, un ex. dans le SumāḡAvad. éd. Tokiwai p. 4, dans une construction où la forme en *-tā* apparaît comme dépendante de *alam* « capable de » (cf. *etā bhavitā* après *īs'varā-*, dans KS. et MS., cités Oertel KZ. LXV p. 75) ;

l. 10 : l'allégation de S. Sen est contestable, cf. par ex. *māṃ draṣṭāsi* Lalit. p. 195 l. 18 ; une forme probable chez Kauṭ. II 21 9 (*kaḥ kretā*, v. J. J. Meyer ad loc.) ; un ex. Uttamacaritrak. (Weber SBB. 1884 p. 273) ; un chez Manu (Böhtlingk Ber. sächs. 1896 p. 250) ; un dans la lyrique de Bhartṛhari (= Spr. 2<sup>e</sup> éd. n° 668) ;

l. 11 : nombreuses formes citées chez Holtzmann Das Mahābhār. III p. 81 sqq., et v. la statistique de *-tā* dans les Sabhā- et Vana-parvan chez Speyer IF. XXXI p. 109 : 154 formes dont seulement 5 plurielles et une duelle ;

l. 12 : autres ex. de passifs : S'is'. II 114 et 116 (impersonnel) Bṛhatkathās'l. XX 163 et peut-être VIII 29, Prabodhac. et BṛKMañj. (Speyer ZDMG. LXIV p. 316) et peut-être enfin Megh. 25 (Mallin.). Le passif *draṣṭārah* du Rām. cité BR. s. v. est sans doute à écarter.

L'ex. cité du S'S'S. étant à exclure (cf. § 44), le développement du sens passif



18sqg. les futurs *anuvartilā* et *vitānilā* alternent, dans des conditions identiques, avec les noms d'agent *avitā dātā janayilā s'āstā nigrahilā* que suivent à leur tour les futurs sigmatiques *prapatsyate yāsyati* ; de même VIII 13 27sqg. avec *upahartā* d'une part, *vilāyilā* de l'autre, *bhavitā* incertain. Même dans les textes proprement littéraires, il ne demeure le plus souvent, par rapport au futur banal en *-syati*, qu'une notation souvent ténue de certitude ou de conviction.

De faibles traces survivraient en pali Geiger Pāli p. 136 § 172<sup>1</sup>. En définitive, l'étude de la formation conduit à d'utiles réflexions sur la manière dont le passage a pu s'effectuer dans les langues d'une catégorie nominale à un système verbal caractérisé.

Louis RENOU.

dans le futur en *-tā* s'avère donc, jusqu'à de nouvelles recherches, tout à fait récent ;

1. 28 : pour l'échange entre les deux futurs dans le MhBh., cf. I 38 33 et 36 26 éd. Sukthankar ; Rām. I 38 8 KSS. I 60 III 22 BhāgPur. (cité ci-dessous) ; Pisani RSO. XV p. 8 (du tirage à part) ;

1. 32 : outre Speyer (lire : ZDMG. LXIV p. 317) et Ludwig, les valeurs d'optatif-conditionnel et de subjonctif-éventuel ont été notés pour le MhBh. par Ludwig SB. böhm. Ges. 1896 n° 5 p. 22 (où les données assez riches seraient à vérifier) ; cf. aussi Pisani l. c. p. 5 sur MhBh. II 58 16 (= 54 44 Southern rec.) ; cf. enfin Kir. II 17 et les exemples des commentaires ad Pāṇ. III 3 8. L'exemple de Rām. III 56 5 n'est pas confirmé par la recension du N.-O. 62 5.

Supprimer le renvoi à « Vikr. V fin. ».

Exemple de futur en *-tā* en coordination avec un aoriste en *-tavanī-* Kir. XI 26.

1. Mais, en fait, les formes citées rentrent exactement dans le domaine du nom d'agent en *-tṛ-* (*-tṛ-*).

## NOTE DE PHONÉTIQUE NÉO-HELLÉNIQUE : LA CONTRACTION DE *e* ET DE *i*

Les contractions de voyelles de timbres différents en grec moderne s'opèrent selon des principes dès longtemps exposés<sup>1</sup> : 1° une voyelle plus fermée le cède à une voyelle plus ouverte, 2° une voyelle antérieure à une voyelle postérieure ; la résistance des timbres est donc, dans l'ordre décroissant, *a - o - u - e - i* (τὰ εἶπε > τᾶπε, τὰ ἔλεγε > τᾷλεγε, τὸ εἶπε > τὸπε, τὸ ἔλεγε > τὸλεγε, τοῦ εἶπε > τοῦπε, etc., l'accent du premier mot n'étant que graphique) ; dans les cas où, des deux voyelles en présence, l'une est antérieure et plus ouverte, l'autre postérieure mais plus fermée, c'est le second principe qui prévaut (ainsi τοῦ ἔλεγε > τοῦλεγε).

Deux difficultés ont été signalées : d'une part, dans δέκα ὀχτώ, la contraction de *a* et de *o* se fait, non pas en *a* (comme on l'attendrait), mais en *o* (δεκοχτώ) ; de l'autre, dans μὲ εἶδε, σὲ εἶδα, μὲ ὕφος, καὶ εἶπε, etc., la contraction de *e* et de *i*, au lieu de se faire en *e*, se fait en *i* (μ' εἶδε, σ' εἶδα, μ' ὕφος, κ' εἶπε).

La première difficulté a été levée quand on a tenu compte de l'influence du *κ*<sup>2</sup>. Mais, pour la seconde, les explications proposées ne paraissent guère satisfaisantes (influence de l'accent, et parenté des sons *e* et *i*)<sup>3</sup> : ce serait le seul cas où, en langue commune, l'accent protégerait la voyelle de la contraction (car on a τὰ εἶπε > τᾶπε, τὸ εἶπε > τὸπε, θὰ εἶδα > θᾶδα, etc.) ; quant à la « parenté » du *e* et du *i*, elle n'explique pas

1. Cf. G. HATZIDAKIS, *Einleitung*, p. 312 sq. ; J. PSICHARI, *Essais*, t. II, p. LIX sq. ; H. PERNOT, *MSL*, t. IX, p. 330, et *Chio*, p. 179 sq.

2. Cf. H. PERNOT, *Chio*, p. 188 : « La raison de cette prédominance de l'*o* s'explique facilement. La partie postérieure de la langue, fixée au palais pour le *κ*, doit s'abaisser pour le *a*, puis se relever pour l'*o* ; on simplifie le maniement en la gardant dans le voisinage du *κ* ».

3. G. HATZIDAKIS, *Einleitung*, p. 313 ; H. PERNOT, *Chio*, p. 190, n. 1.

plus la contraction de  $e+i$  en  $i$  qu'elle n'expliquerait celle de  $e+i$  en  $e$ , et entre  $a$  et  $e$  (deux timbres voisins dans la série des voyelles antérieures), il n'y a pas confusion, car, même sous l'accent, un  $e$  se contracte ( $\tau\acute{\alpha}$  ἔλεγε >  $\tau\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma\epsilon$ ).

Il faut plutôt, je crois, considérer la position très débile du  $e$  dans les cas où la contraction de  $e$  et de  $i$  a lieu en  $i$  ; il s'agit : 1<sup>o</sup> des formes réduites du pronom personnel à l'accusatif,  $\mu\acute{\epsilon}$ ,  $\sigma\acute{\epsilon}$  ; 2<sup>o</sup> des prépositions  $\sigma\acute{\epsilon}$ , et  $\mu\acute{\epsilon}$  ; 3<sup>o</sup> de la conjonction  $\kappa\alpha\iota$ . On se rappelle, en outre, la fermeture du  $e$  dans l'article féminin à l'accusatif pluriel ( $\tau\acute{\epsilon}\varsigma$  >  $\tau\iota\varsigma$ ) ; on peut aussi retenir la différence de traitement entre  $\sigma\tau\acute{o}$  et  $\sigma\acute{\epsilon}$   $\tau\acute{\iota}$  (on n'a jamais  $*\sigma\tau\acute{\iota}$ ) ; le maintien, l'altération ou la disparition de la voyelle en certaines positions sont des faits complexes ; par ailleurs, la langue différencie par le timbre et la quantité les pronoms personnels  $\mu\omicron\upsilon$ ,  $\sigma\omicron\upsilon$ ,  $\tau\omicron\upsilon$  (et le pluriel), selon leurs fonctions de génitif ou de datif ( $\pi\alpha\iota\delta\acute{\iota}$  του, mais  $\tau\omicron\upsilon$  λέει), ce qui pose, en grec, le problème de la quantité vocalique.

Il convient de tenir compte des conditions syntaxiques auxquelles sont soumis les faits phonétiques.

André MIRAMBEL.

NOTE DE SYNTAXE NÉO-HELLÉNIQUE :  
LA VALEUR « MOYENNE » DE QUELQUES VERBES

La valeur de la forme verbale en grec moderne n'est pas liée à la voix : ainsi l'actif peut non seulement marquer l'état ou l'action, transitive ou non, mais aussi avoir un sens réfléchi, réciproque, factitif, voire passif (χτίζει « il bâtit » et « il fait bâtir », γράφει « il écrit » et « il est écrit », γεμίζει « il remplit » et « il se remplit », etc.) ; il en est de même de la seconde voix du verbe, dite passive à cause de son jeu de désinences, mais qui peut avoir le sens d'un actif (μεταχειρίζομαι « j'emploie »), à côté des valeurs de réfléchi (la plus courante), de réciprocité ou de passif (σκοτώνομαι « je me tue » et « je suis tué ») ; elle a, dans certains verbes, la valeur du « moyen » ancien (intérêt que le sujet prend à l'action), notamment dans trois cas :

1° Quelques verbes de forme moyenne ont, à côté d'une valeur transitive, un emploi moyen : αἰσθάνομαι (ancien αἰσθάνομαι) a gardé le sens de « je perçois, je sens » (avec un complément d'objet), mais il admet aussi la valeur de « j'éprouve un état, je me sens » ; des verbes tels que ὀρέγομαι « je désire », ὀργίζομαι « je suis en colère » ont aujourd'hui perdu l'actif ὀρέγω, ὀργίζω, et ne se maintiennent qu'avec la valeur moyenne ;

2° D'autres verbes ont actuellement encore les deux voix, tels δανείζω « je prête » et δανείζομαι « j'emprunte », μαντεύω « je prédis, je devine » et μαντεύομαι « je consulte un oracle » ; le verbe συμβουλεύω a gardé le sens de « je conseille », mais συμβουλεύομαι, qui jadis n'avait que le sens de « je délibère », signifie aujourd'hui « je consulte ». On voit comment, dans ces verbes, la valeur « moyenne » s'est développée : c'est en partant du sens factitif de l'actif (« je prête », puis « je fais prêter pour mon compte », d'où « j'emprunte », « je conseille », puis « je fais conseiller » pour moi-même, d'où « je consulte ») ;

3° Enfin, quelques verbes employés à la voix active sous



une forme impersonnelle et marquant des moments de la durée, *ξημερώνει* « il fait jour », *βραδιάζει* « il se fait tard », *νυχτώνει* « il fait nuit », s'emploient au moyen sous une forme personnelle pour marquer la participation du sujet au moment du temps en question : *βραδιάζομαι* « je suis pris par le soir », *νυχτώνομαι* « je suis pris par la nuit », *ξημερώνομαι* « je passe la nuit jusqu'à l'aube ».

Bien que le moyen n'ait pas reçu un grand développement en grec aujourd'hui, il est curieux d'en relever les traces et de remarquer l'effort de la langue pour le préserver du passif ou du réfléchi.

André MIRAMBEL.

---

Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste, chèque postal ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 pour 100 pour frais de port et d'emballage :

|  |                  |
|--|------------------|
| ANGLADE (J.). <b>Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc :</b><br>Phonétique et morphologie. Cartonné.....   | 30 fr.           |
| BOURCIEZ (E.). <b>Précis historique de phonétique française.</b> 3 <sup>e</sup> édition revue et<br>corrigée. Cartonné.....  | 36 fr.           |
| BOURCIEZ (E.). <b>Éléments de linguistique romane</b> (Ouvrage couronné par l'Ins-<br>titut ; Prix Volney). 3 <sup>e</sup> édition révisée.....  | 60 fr.           |
| CUCUEL (C.). <b>Règles fondamentales de la syntaxe grecque</b> , d'après l'ouvrage<br>de ALBRECHT VON BAMBERG, sous la direction de O. Riemann, 4 <sup>e</sup> édition revue<br>par E. AUDOIN. Nouveau tirage, cartonné..... | 30 fr.           |
| DOTTIN (G.). <b>La langue gauloise : Grammaire, textes et glossaire.</b> Cartonné.   | 30 fr.           |
| ERNOUT (A.). <b>Morphologie historique du latin</b> , avec un avant-propos par A. MEIL-<br>LET, nouvelle édition revue et corrigée. Nouveau tirage, cartonné.....  | 30 fr.           |
| ERNOUT (A.) et MEILLET (A.). <b>Dictionnaire étymologique de la langue latine.</b><br><b>Histoire des mots.</b> Cartonné.....  | En réimpression. |
| MARTINET (A.). <b>La phonologie du mot en danois.</b> .....  | 30 fr.           |
| MARTINET (A.). <b>La gémiation consonantique d'origine expressive dans les</b><br><b>langues germaniques.</b> .....  | 60 fr.           |
| <b>Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. Van Ginneken...</b>   | 75 fr.           |
| NIEDERMANN (M.). <b>Précis de phonétique historique du latin</b> , avec un avant-<br>propos par A. MEILLET. Nouvelle édition revue et augmentée. Cartonné.....   | 30 fr.           |
| RIEMANN (O.). <b>Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire histo-</b><br><b>rique.</b> 7 <sup>e</sup> édition revue par A. ERNOUT. Nouveau tirage, cartonné.....  | 60 fr.           |
| VENDRYES (J.). <b>Traité d'accentuation grecque.</b> Nouveau tirage, cartonné.   | 30 fr.           |
| VENDRYES (J.). <b>A. Meillet (1866-1936)</b> , avec une bibliographie par E. BENVENISTE et<br>un portrait. ....  | 20 fr.           |

## REVUE DE PHILOGIE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

3<sup>e</sup> série, publiée sous la direction de P. JOUGUET et A. ERNOUT.

Prix de l'abonnement annuel : France, 75 fr. Etranger, 90 fr.

(Aucune livraison n'est vendue séparément. L'année écoulée : 150 fr.).

Les derniers exemplaires de la collection complète des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries  
en 52 volumes (1845-1847 et 1877-1926) sont cédés actuellement à 5.000 fr. net.



# LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE. — PARIS (VII<sup>e</sup>)

R. C. SEINE 184-434

CH. POST. PARIS 734-74

Viennent de paraître :

## COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

### 41. LEXIQUE SOQOTRI (Sudarabique moderne)

AVEC COMPARAISONS ET EXPLICATIONS ÉTYMOLOGIQUES

PAR

WOLF LESLAU

*Elève diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes.*

Volume in-8 de viii+503 pages..... 130 fr.

### 42. HISTOIRE DE LA FORME PÉRIPHRASTIQUE

ÊTRE + PARTICIPE PRÉSENT

EN GERMANIQUE

Première Partie :

INTRODUCTION — ANCIEN GERMANIQUE — VIEIL-ANGLAIS

PAR

FERNAND MOSSÉ

*Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes.*

Volume in-8 de 126 pages..... 40 fr.

### 43. HISTOIRE DE LA FORME PÉRIPHRASTIQUE

ÊTRE + PARTICIPE PRÉSENT

EN GERMANIQUE

Deuxième Partie : MOYEN-ANGLAIS ET ANGLAIS MODERNE

PAR

FERNAND MOSSÉ

*Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.*

Volume in-8 de xi+302 pages..... 85 fr.

## HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Ouvrage commencé par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur  
et continué par des Membres de l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

TOME XXXVII (suite du XIV<sup>e</sup> siècle), fascicule 2.

Vol. in-4 de xxiv+282 pp. (p. 281 à 562), avec titre et couv. du t. XXXVII.... 125 fr.

IMP. A. BONTEMPS, LIMOGES